This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VI·VIVO
ET·ARMIS

VI·VIVO
ET·ARMIS

OEUVRES

DE

M. GRESSET.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, considérablement augmentée, et donnée au Public par l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

AN XIII. — 1805.

PIECES

Contenues dans ce Volume.

Discours sur l'Harmonie.
Edouard III, Tragédie.
Sidney, Comedie.
Le Méchant, Comédie.

DISCOURS

SUR

L'HARMONIE.

PRÉVENU de tout tems, Messieurs, contre le style du Panégyrique, je ne prêterois point aujourd'hui ma voix à des louanges, si ce n'étoit en faveur d'un Art au-dessus des louanges mêmes : Art brillant, Art consacré dans tous les âges par l'amour de tous les Peuples ; Art sublime par qui la Terre s'entretient toujours avec les Cieux, et paye encore aux Immortels le tribut de ses hommages. A ces traits de lumière, qui peut méconnoître l'Harmonie ? Vos goûts réunis pour elle, feront plus ici que ne pourroient faire tous ces mensonges brillans qu'on décore du nom d'éloquence. La réflexion suit volontiers la pente où le sentiment l'amène, et toujours l'esprit souscrit rapidement au mérite de ce que le cœur adore. Je ne viens point prouver que la Musique doit plaire ; c'est une de ces vérités de la nature dont chacun porte la preuve écrite dans son ame : je ne viens point expliquer comme elle plaît ; c'est un de ses

plaisirs intimes dont il faut jouir avec transport, sans analyser froidement ses causes : je veux seulement développer d'abord la dignité de l'Harmonie aux yeux de ceux qui la chérissent par instinct sans avoir réfléchi sur son prix : je veux ensuite démontrer les nombreux avantages de cette Science à ceux qui ne la croient que riante et frivole, fortifier le goût de ses Amateurs, lui réconcilier ses Adversaires, s'il en peut être ; voilà mon projet. La noblesse de l'Harmonie, l'utilité de l'Harmonie ; c'est sous ces deux idées que je vais réunir et ranger tous ses attributs et toutes ses grâces. Déclamations emphatiques, métaphores ampoulées, fastueuses hyperboles, disparoissez, soyez les beautés et les Dieux du Pédantisme ; la vérité sera ma seule éloquence. Heureux un Art dont l'Histoire est l'éloge!

PREMIÈRE PARTIE.

La noblesse des Arts, comme celle de la naissance, me paroît fondée sur trois illustres prérogatives ; l'antiquité de son origine, sa puissance marquée, la vénération des Peuples : triple avantage qu'on ne peut contester à la Musique : suivons-en les preuves.

Il règne chez les Historiens des Sciences et des Arts un défaut qui leur est commun avec les Historiens des Peuples et des Empires ; les uns et les autres, plus épris du merveilleux que du vrai, ont souvent placé dans la Fable l'origine de ce qu'ils célébroient : tantôt ils ont choisi à la Nation, ou à l'Art qu'ils vantoient, des Dieux pour aïeux ou pour inventeurs : tantôt, dans des ténèbres augustes, ils en ont voilé l'origine. La plupart n'ont pu souffrir des commencemens simples et obscurs, oubliant que les fleuves les plus majestueux dans leurs cours, n'ont été d'abord que de foibles ruisseaux, partis souvent d'une source ignorée. Autorisé par ces exemples, je pourrois ou tirer un voile mystérieux sur le berceau de l'Harmonie naissante, ou lui prêter une descendance fabuleuse, la faire

naître des Dieux dans un Parnasse chimérique, ou dans un Olympe imaginaire. Que dis-je? La Musique existoit beaucoup long-tems avant que ces Dieux, l'ouvrage des hommes, fussent nés dans la Fable. A ces pompeuses fictions, je pourrois joindre les songes brillans de Pythagore, vanter la magnifique Harmonie des Astres, leur marche mélodieuse, leurs révolutions cadencées, et ce concert sublime que forment tous les Corps Célestes et les Cieux divers; mais des rêveries ne sont point mes preuves. Consultons les archives du Monde, ces vases vainqueurs de l'oubli, témoins de tous les tems, et contemporains de tous les Arts: que nous diront-elles? Que la Musique compte autant de siècles de durée que l'Univers même; ils nous apprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des premiers sons mesurés; que, dès qu'elle eut entendu les gracieux accens des oiseaux, devenue leur rivale, elle essaya son gosier; que bientôt elle y trouvoit une flexibilité qu'elle ignoroit, et des grâces plus touchantes que celles des oiseaux mêmes; qu'enfin, s'appliquant chaque jour à chercher dans sa voix des mouvemens plus légers et des cadences plus tendres, instruite par les Amours déjà nés avec elle, bientôt elle se fit un Art du chant, présent

des Cieux, par lequel, après sa disgrace, elle sut souvent adoucir et charmer les peines de son époux exilé du divin Elysée.

Si ce trait peut ne point suffire, ouvrons les fastes sacrés : dès l'entrée des Annales saintes (*), nous verrons que Jubal, fils de Lamech, fut le père ou le maître de ceux qui chantoient le Printems de la Nature et les bienfaits récens du Dieu Créateur au son de l'orgue et des cythares ; d'où il est nécessaire de conclure, qu'avant Jubal même, le chant étoit un Art, puisque de son tems la Musique instrumentale, faite pour accompagner la voix, étoit déjà inventée, soit que cette charmante invention ait été enfantée par le seul génie, soit qu'elle ait été un Art d'imitation, et que, comme les oiseaux avoient déjà été nos maîtres pour le chant, les Zéphirs l'aient été pour les instrumens, et que leur souffle, ou agitant les feuillages par des frémissemens légers, ou formant au travers des roseaux une espèce de tendres soupirs et de gémissemens harmonieux, ait donné naissance aux flûtes, aux métaux organisés par l'Art, et à tous les instrumens que l'air anime et vivifie. Avançons : de la jeunesse du Monde, descendons de siècles en

(*) Gen. C. 4. 21.

siècles, à chaque pas nous trouverons des vestiges de l'antique noblesse de la Musique ; nous la verrons marcher de beautés en beautés, de nations en nations, de trônes en trônes. Née dans l'Orient, la première patrie de l'imagination et du génie, chaque âge, à l'envi, lui prête de nouveaux agrémens. Tour-à-tour le Peuple Hébreu, l'heureuse Assyrie, la savante Egypte, la sage Grèce, font de l'Harmonie une de leurs lois fondamentales ; déjà par-tout elle devient la dépositaire des monumens de la patrie : je m'explique.

Dans ces premiers tems, où l'on ignoroit encore l'Art d'écrire et de peindre la voix, les Peuples ne conservoient leurs Chroniques que dans des vers qu'on chantoit fréquemment pour en perpétuer le souvenir ; par le secours de cette tradition, ils rappeloient leur origine, les exploits de leurs Conquérans, les préceptes de leurs Arts, les louanges de leurs Dieux, leur Morale, leur Mythologie, leur Religion. Que dis-je ? Leur Religion elle-même étoit fondée, établie, appuyée sur les secours de la Musique ; par elle, les premiers Législateurs des Nations étoient sûrs d'engager, de persuader, de soumettre les esprits : ils savoient qu'on ne gagne bien sûrement les cœurs que par l'appas du plaisir ; qu'on facilite

les devoirs en leur associant l'agrément ; qu'il faut parer les vertus, égayer les leçons, dérider la sagesse, orner la raison, et prêter des grâces à des lois trop austères, à des vérités trop tristes : ils savoient qu'il faut prendre l'homme dans des filets dorés ; que c'est un enfant malade : si, pour le guérir, on veut lui faire prendre quelque liqueur amère, il faut que les bords du vase soient baignés d'une liqueur plus flatteuse, afin que, trompé par ce salutaire artifice, il boive à pleine coupe la santé et la vie. Ainsi Hermès-Trismégiste, Orphée, le dernier Zoroastre, les Gymnosophistes, tous les Fondateurs des Religions diverses, connoissant le goût naturel de l'homme pour les agréables accords, mirent à profit cette sensibilité ; ils donnèrent à l'Harmonie l'une des premières places dans le Sanctuaire : en donnant des Dieux aux Nations, ils confièrent au pouvoir et aux règles du chant l'histoire de ces Divinités, les hymnes, les lois des Fêtes, les coutumes des sacrifices, les chants des victoires, des hyménées, des funérailles, persuadés que leur Religion placée sur l'Autel à côté de la paisible Harmonie, s'y maintiendroit plus long-tems que si son autorité étoit seulement gravée sur le marbre ou sur les tables de bronze, et que si elle ne régnoit que par la terreur au milieu des feux et la foudre à la main.

Ici, peut-être, quelqu'un en secret m'interrompt et me dit : J'avoue l'antiquité de la Musique ; mais qu'étoit-ce que la Musique des anciens ? C'étoit sans doute l'enfance de l'Art ; des chants sans délicatesse, des voix sans goût, des airs sans mouvemens, des instrumens sans ame, une Harmonie sans expression, du bruit sans accords. Enfin, poursuit-on, comparer la Musique ancienne à celle des derniers âges, c'est comparer le premier crépuscule du matin, l'éclat douteux de l'Aurore, au Soleil dans sa course. Illusion ordinaire du préjugé : les siècles sont rivaux et réciproquement ennemis ; le siècle présent croit toujours avoir surpassé ceux qui l'ont précédé, et ne rien laisser à perfectionner à ceux qui doivent le suivre ; mais, (j'ose le dire sur la foi d'un Savant (*) Critique de nos jours, très-profond connoisseur de l'antiquité) oui, la Musique ne fut peut-être jamais plus régulière que chez les premiers Peuples : alors, dans son printems, telle encore qu'une jeune Nymphe, belle sans fard, vive sans affectation, elle marchoit à la suite de l'aimable Nature : depuis ces précieux jours, souvent déchue de l'état parfait, elle est à présent plus occupée à recouvrer ce

(*) Dom Calmet.

qu'elle a perdu de beautés, qu'à s'en chercher de nouvelles. En effet, les premiers enfans de la nature, ses favoris, avoient-ils moins que nous le don de l'invention? les Anciens avoient-ils moins de passion pour la belle Harmonie? Chez eux les Musiciens étoient plus illustres; chez eux la Musique produisoit de surprenans effets que la nôtre ne produit plus; par elle on voyoit des séditions appaisées, des combats arrêtés, des tyrans fléchis, des frénétiques calmés, des mourans sauvés du tombeau. Doutera-t-on de ces prodiges attestés par les Auteurs profanes, si on se rappelle ceux qu'attestent les monumens sacrés? Ici des Israélites devenus subitement Prophètes du Seigneur au seul son (*) des instrumens, subitement frappés d'une sainte ivresse, subitement instruits de l'histoire de l'avenir: là le premier Roi(**) d'Israël, du sein des fureurs infernales, ramené au calme et rendu à la paix par les accords de la harpe. Tant de faits brillans permettent-ils encore d'ignorer les charmes de l'antique Harmonie? Qu'on ne dise point que la Musique ancienne étoit trop simple, trop peu variée; déjà l'ivoire, l'airain et les bois précieux s'étoient animés sous

(*) 1. Reg. 18. 6.
(**) 2. Reg. 16. 23.

les doigts légers de l'Harmonie : alors même on connoissoit plusieurs instrumens inconnus à notre Musique ; car où sont maintenant les lyres antiques, les hazurs du Peuple Hébreu, les cistres dorés de Memphis, les kinnors de Tyr, les nables de Sidon ? A peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, la mémoire même en a péri ? mais il reste toujours vrai que leurs effets tenoient du prodige, preuve victorieuse que l'ancienne Musique n'étoit point sans force et sans beauté, puisqu'elle n'étoit point sans pouvoir ; seconde prérogative de l'Harmonie : sa puissance marquée, seconde preuve de la noblesse de cet Art.

Sans que je parle, Messieurs, déjà cette puissance est assez prouvée : tout l'empire de la Nature est l'empire de l'Harmonie : tout ce qui respire, tout ce qui est né sensible subit sa loi. S'il est quelqu'un qui l'ose contester, il est sans entrailles, il est né sans doute dans l'absence des grâces, et sous un Astre sinistre, au sein des rochers impitoyables, et parmi les animaux farouches. Que dis-je ? Les rochers mêmes et les plus farouches animaux sont sensibles à de touchans accords, et tiennent plus de l'humanité que ce cœur inflexible. A la voix de l'Harmonie, cette Reine aimable de l'air, les Etres les plus insensibles sont animés, les Etres les plus

tristes sont égayés, les Etres les plus féroces sont attendris ; par-tout où elle passe, la Nature s'embellit, le Ciel se pare, les fleurs s'épanouissent : elle entre dans une solitude vaste, muette et désolée ; bientôt par elle tout se réveille, l'affreux silence s'enfuit, tout vit, tout entend, tout prend une voix pour applaudir ; sommets des Collines, Ruisseaux, Vallons, antres des Bois, tout répond à l'envi ; l'Air par ses doux frémissemens, l'Onde par son murmure, les Oiseaux par leur ramage, les Feuillages même par leur agitation harmonieuse, les Zéphirs en prolongent le plaisir, d'échos en échos, de rivages en rivages : Amphion touche la lyre, les montagnes s'animent, les pierres vivent, les marbres respirent, les rochers marchent, des tours s'élèvent, une Ville vient d'éclore : je vois Thèbes.

Sur quel nouveau spectacle mes yeux sont-ils transportés ? O crime ! d'avares Nochers vont précipiter dans les eaux un favori de Polymnie : cruels ! arrêtez. Ah ! du moins avant sa chûte, qu'il lui soit permis de prendre encore une fois la lyre. Il la touche : à ses accens Amphitrite se calme, les Aquilons s'envolent, les Monstres des mers s'élèvent au-dessus des flots tempérés, et se rassemblent autour du Vaisseau barbare : Arion en est précipité ; un Dauphin le reçoit, le porte

sur les douleurs profondes de l'esprit ; seule tu connois les chemins du cœur, seule tu sais endormir les chagrins importuns, assoupir les noirs soucis, éclaircir les nuages de la sombre mélancolie ; seule, par la rapidité de tes sons, tu viens rendre au sang, trop lent dans ses canaux, une circulation plus agile, une fluidité plus facile aux esprits engourdis, un jeu plus libre aux organes appesantis. Que je sois plongé dans un morne silence, et dans de léthargiques rêveries, où trouverai-je un charme à mes ennuis opiniâtres? Sera-ce dans la raison? Je l'appelle à mon secours ; elle vient, elle m'a parlé ; hélas! je soupire encore. Dans nos peines, la raison elle-même est une peine nouvelle : on cesseroit de souffrir, si l'on cessoit de penser. Sera-ce dans l'enjouement des conversations amusantes? Hélas! a-t-on la force de s'égayer avec autrui, quand on est mal avec soi-même? Sera-ce enfin dans vos pompeux écrits, Philosophes altiers, Stoïciens orgueilleux? Importuns consolateurs, fuyez : en vain me prêcheriez-vous, sous des termes fleuris, une patience muette, une insensibilité superbe, une constance fastueuse ; vertus de spéculation, Philosophie trop chimérique, vous ne faites qu'effleurer la superficie de l'ame sans la pénétrer, sans la guérir. Suis-je donc percé du trait mortel? Les

chagrins sont-ils invincibles ? Non : vole dans mon cœur, riante Harmonie ; une voix touchante vient frapper mon oreille, déjà le plaisir passe dans mes sens, des images plus gracieuses brillent à mon esprit, je me retrouve moi-même, je suis consolé : ainsi, à la gloire de cet Art, souvent mille raisonnemens étudiés du pointilleux Sénèque valent moins, pour distraire nos peines, qu'une symphonie gracieuse du sublime Lulli.

Veut-on encore une preuve plus persuasive du pouvoir de l'Harmonie, une de ces preuves de sentiment, qui portent avec elles la conviction ? Qu'on parcoure avec moi la Nature, qu'on l'examine, qu'on l'interroge, non-seulement dans ces esprits exercés, dans ces caractères cultivés, à qui les soins de l'éducation, joints à une raison lumineuse, ont inspiré le goût des Arts charmans ; mais dans ceux-mêmes qui semblent être réduits au seul instinct ; dans les enfans, dans les habitans des campagnes, dans les Sauvages, dans les Barbares ; dans les animaux même, partout on reconnoîtra que tout ce qui vit a des liaisons naturelles, des convenances intimes, des rapports nécessaires avec la douce mélodie.

Interrogeons la Nature dans les ombres de l'enfance. Je vois un berceau, un foible enfant y pleure, une mère allarmée le menace, tonne,

éclate ; il redouble ses plaintes : elle chante, il est calmé. Déjà il a interrompu ses cris pour entendre des sons plus mesurés ; il les imite même, il y répond par un murmure inarticulé, tel le jeune oiseau, sous l'aile de sa mère, apprend d'elle son ramage ; il étudie ses airs, il les répète ; et dès avant son premier essor, il se prépare aux concerts des bois.

Interrogeons la Nature dans l'ignorance des campagnes ; je vois un peuple grossier, stupide, aveugle. Qu'on lui développe les richesses de la Poésie, les grâces de l'Eloquence, les charmes de la Peinture, l'industrie de la Navigation, les beautés de l'Architecture ; privé de goût et de lumières, il entend sans comprendre, il voit sans admirer, il reste insensible, il ignore ces plaisirs : mais que, parmi ce même peuple, de beaux airs se fassent entendre, il se réveille, il devient attentif, il est ému ; le sentiment se déclare, je reconnois l'Humanité. Aussi voit-on chaque jour les habitans des hameaux revenir du travail, et rentrer dans les bergeries au son des flageolets et des musettes, dès que l'étoile du soir revient sur l'horizon : aussi les voit-on, dans les jours de leurs Fêtes, danser et fouler l'émail des prés fleuris, au bruit des chansons et des chalumeaux légers.

Interrogeons la Nature dans l'horreur des plus sauvages contrées, de ces Iles séparées du reste du monde, de ces régions barbares dont les habitans sont aussi féroces que les lions et les ours leurs concitoyens. Les Dieux des autres Arts n'eurent jamais de Temples sous ces tristes climats; la seule Harmonie a su les rendre tributaires de ses attraits : elle seule a su pénétrer ces cœurs inaccessibles aux autres grâces; il n'est point de rivage si désolé, ni d'écho si barbare qui n'aient répété des chansons. L'amour de l'Harmonie perce à travers la plus épaisse barbarie, à travers les plages glacées de l'Ourse et les arênes de la Zone brûlante. Les Hurons impitoyables, les cruels Macassars, les Caribes sanguinaires, les Cannibales inhumains ont leur Musique, leurs chants de paix, de guerre, de triomphe : avant de commencer ces festins homicides dans lesquels ils dévorent les captifs que la victoire leur a soumis, pleins d'une farouche allégresse, ils forment des danses ensanglantées autour des victimes dont ils vont être les tombeaux; je dis plus, ils chantent eux-mêmes leur propre trépas. Du milieu des supplices, du sein des feux lents qui les entourent, ces Héros barbares rappellent leurs anciens triomphes dans leurs chansons funèbres, et consolés par ce doux sou-

venir, ils expirent dans le sein de l'Harmonie, et lui consacrent leur dernier soupir.

Pour dernière preuve, sortons, si vous voulez, Messieurs, sortons de la nature raisonnable; interrogeons les animaux, interrogeons le Peuple ailé des airs, le Peuple muet des ondes, le Peuple fugitif des forêts et des rochers : tous se montreront sensibles à l'Harmonie. L'Aurore ouvre les portes du jour, la Nature s'éveille; déjà les oiseaux ranimés annoncent la lumière et saluent le Soleil naissant par leurs concerts amoureux; rivaux pleins d'une vive émulation, ils se cherchent, ils s'attaquent, ils se répondent, ils se combattent : leurs chansons commencent avec le jour, et ne finissent qu'avec lui; je me trompe, elles ne finissent pas même : tu les prolonges d'un soleil à l'autre, solitaire Philomèle, Sirène des bois; et quand la sombre nuit vient imposer silence à la Nature, elle te laisse le droit de chanter encore, et de charmer ta tendre mélancolie : l'écho veille avec toi; avec lui tu t'entretiens de tes anciens malheurs; tes airs, tes harmonieux soupirs, portés au loin, diminuent l'horreur du vaste silence : pour t'entendre exhaler ta peine, la sœur du Soleil absent promène plus lentement, dans les plaines de l'air, son char argenté; elle s'abaisse, elle semble se fixer sur ton bocage, et la Déesse

du matin te trouve encore dans la plainte et dans les veilles amoureuses.

C'est par ce goût du chant que souvent les oiseaux nous en ont disputé l'avantage et le prix ; jaloux d'une belle voix ou d'un instrument bien touché sous un ombrage, souvent le Rossignol a défié nos plus doux accens, chantant tour-à-tour, et balançant la victoire ; lassé enfin plutôt que vaincu, honteux de survivre à son silence, souvent du sein des ormeaux il est tombé aux pieds de son vainqueur en soupirant, et plus d'une fois la Guitare a été son tombeau. C'est ce même appas qui, du fond des eaux, a souvent attiré dans les filets les poissons moins craintifs ; c'est cet attrait qui, selon Pline, rend le Cerf attentif aux doux accens de la flûte, le fougueux Coursier sensible au bruit réglé du tambour, l'Eléphant aux sons audacieux du clairon ; c'est lui, dit Ovide, qui, par la douceur du chalumeau, arrêta souvent le loup enchanté, tandis qu'il poursuivoit l'agneau tremblant.

Paroissez maintenant, Censeurs rigoureux, graves Aristarques ; osez demander encore où est la puissance et le mérite de l'Harmonie : toute la Nature vous a répondu ; et n'ai-je point dans votre cœur un témoin secret contre vous-mêmes ? A chaque instant du jour la Nature vous répétera

par toutes ses voix, que l'Harmonie est un présent qu'elle a reçu des Cieux pour charmer ses ennuis et pour faciliter ses travaux : ainsi tout chante dans sa peine. Que font dans leurs fatigues tant d'hommes que le besoin condamne à souffrir pour d'autres hommes, et dont les mains, la liberté et les jours sont vendus à des Maîtres ? Que fait le Laboureur matinal, en traçant ses pénibles sillons ; le diligent Moissonneur au milieu des plaines brûlantes ? L'industrieux Vigneron sur les côteaux qu'il cultive ? Que fait le Berger toujours errant avec son troupeau ? Que fait le Forgeron laborieux parmi les flammes dont il est environné ? Que fait sur le rivage le Pêcheur impatient ? Que fait dans sa prison flottante le Rameur captif, le Forçat infortuné ? Que font tant d'autres Mortels dévoués à la solitude ou au malheur ? Ils chantent, et par le chant ils écartent le chagrin, ils semblent hâter le tems, ils abrégent les heures trop lentes : ainsi le Solitaire ennuyé chante dans son désert, le Voyageur dans l'horreur des bois, l'Exilé dans sa retraite, le Captif dans ses fers, le Prisonnier dans ses ténèbres, l'Esclave dans les mines et dans les carrières profondes du centre de la terre où il est enséveli vivant, ses chants s'élèvent jusqu'à la région du jour. Par un penchant invariable, par un instinct

commun, par un goût universellement consenti, tout annonce, tout atteste que l'Harmonie est un plaisir nécessaire à la Nature. Si nous examinons les autres plaisirs, ne leur trouverons-nous pas ou moins d'étendue, ou moins de pouvoir, une volupté moins pure, des sensations moins délicieuses? Il est des plaisirs de caractère et d'opinion, goûtés chez un Peuple, inconnus aux autres; l'Harmonie réunit tous les goûts. Il est des plaisirs d'Arts et de Littérature accordés à peu d'hommes cultivés; l'Harmonie n'en excepte presque aucun de ses faveurs. Il est des plaisirs muets, inanimés, qui ne parlent qu'aux yeux sans rien dire au cœur: tels sont les spectacles que nous offre le pinceau; l'Harmonie ne manque point de sentiment. Il est des plaisirs languissans, émoussés, trop uniformes ou trop tôt épuisés; est-il un plaisir plus brillant, plus diversifié, plus intarissable que celui de l'Harmonie? plaisir puisé dans la Nature, plaisir enfin si nécessaire, et dont la privation doit être si sensible, que le Seigneur Dieu lui-même, prêt à punir Tyr criminelle, menace cette ville par la voix du Prophète (*), de faire cesser dans ses murs le son des Cythares et le plaisir des Concerts, témoi-

(*) Ezéchiel, 26. 13.

gnage sacré des charmes et de la puissance de l'Harmonie. S'étonnera-t-on après cela qu'elle ait eu la vénération des peuples de tous les tems et de toutes les contrées? Troisième preuve de sa noblesse.

Ne peut-on pas, Messieurs, dire d'une belle voix ce qu'on dit de la Beauté même, qu'elle est citoyenne de tous les pays; qu'elle est, comme la langue de l'amour, la même pour tous les Peuples, et qu'elle porte par-tout les marques de l'empire? En effet, comme la Beauté, une voix brillante n'est nulle part étrangère, par-tout elle a ses droits victorieux. Reine des Rois mêmes, elle peut parcourir l'Univers en Souveraine: sous quelque Ciel qu'elle se trouve, semblable à l'Astre du jour, elle n'est jamais hors de son empire; et par-tout où il est des cœurs, elle a des sujets et des autels. Tel a été chez toutes les races l'éclatant avantage de l'Harmonie. Les autres Arts, depuis leur naissance, ont vu souvent leurs honneurs interrompus, soit par les fureurs de Mars, soit par les règnes contraires aux Muses. Il a été des siècles de ténèbres, des tems léthargiques, des jours de décadence et de barbarie, pendant lesquels le Dieu du Goût étoit exilé du monde, les Lettres savantes anéanties, les Muses muettes, les Arts au tombeau sans adorateurs et

sans

sans Mécènes, enfin toutes les Sciences éclipsées ou voilées dans un coin de la terre ; mais dans cette nuit commune, jamais la Musique ne perdit ses clartés, ses rayons percèrent toujours à travers les nuages de l'ignorance ; jamais ses Temples ne furent déserts ni ses Autels sans fleurs. Ecoutons les témoins qui nous en restent dans les monumens sacrés et profanes, ils nous diront que tous les siècles, et sur-tout les siècles polis, ont été marqués par des honneurs constamment décernés à l'Harmonie : ils nous diront qu'elle a été recommandée par les plus sévères Philosophes, cultivée par les plus grands Héros, chérie dans les plus sages Républiques, illustrée par les plus puissans Monarques, la science favorite des Conquérans et des Rois : l'Egypte nous dira que le dernier (*) de ses Ptolomées s'honora du nom dû à l'Harmonie, sur le modèle des (**) Magistrats de Thessalie. Si nous nous arrêtons un instant chez les Grecs, ils nous rappelleront que leur Olympe étoit peuplé de Dieux amateurs de l'Harmonie ; que leur Parnasse, Temple des concerts parfaits, étoit présidé par le Souverain de la Lyre ; que les plaisirs de leur Elysée étoient

(*) Ptolomée Aulète.

(**) Les Proorquestres, Lucien.

des concerts éternels ; que les tourmens de leur Tartare n'étoient pas seulement un enchaînement de tortures, un Océan de feux implacables, mais encore une discorde de voix, une horrible confusion de cris douloureux, une dissonnance éternelle de gémissemens lugubres : ils nous apprendront que dans les beaux siècles d'Athènes, il étoit honteux d'ignorer la Musique ; que les Sages de l'Aréopage étoient ses Disciples ; qu'elle étoit une des parties de la politesse Attique ; que Socrate lui-même, ce mortel estimé des Dieux et loué par eux, apprit de nouveau dans sa vieillesse à toucher le Luth ; que quiconque vivoit sans goût pour cet Art, étoit regardé comme un mortel stupide, qui n'avoit jamais sacrifié aux Grâces. Ainsi dans un festin, Thémistocle, ayant refusé de prendre la Lyre à son tour, fit naître le préjugé d'une éducation négligée. De cet amas de témoignages, il résulte, je l'avoue, une preuve lumineuse et satisfaisante ; mais c'est peu : oublions tant d'éloges humains, foibles crayons de la dignité de l'Harmonie ; ne prenons que sur les Autels les guirlandes dont nous la couronnons : oui, Messieurs, c'est sous cet aspect sacré que j'aime sur-tout à envisager les honneurs distingués de cette Science majestueuse ; j'aime à la voir singulièrement préférée à toutes les autres

pour parler aux Dieux, pour leur porter l'encens du monde, pour publier leurs grandeurs, pour désarmer leur colère. Jettons un regard sur toutes les Religions de tous les tems; ici les Temples d'Isis et d'Osiris retentissent du son des Cystres de Canope; là, dès l'aube du jour, les Mages de la Perse et les Ignicoles prennent leurs Harpes d'argent pour recevoir le Soleil prêt à sortir du sein de l'onde, pour obtenir ses premiers regards, et pour adorer dans cet Astre le feu éternel, le radieux Oromaze, Dieu de leurs pères; plus loin le noir Brachmane remplit les bords du Gange des Hymnes de l'Aurore. Ici les rives Grecques répètent chaque jour le nom de Jupiter Olympien: là, les rives Hespériennes retentissent des danses guerrières et du chant des Saliens, tandis que les rivages Germaniques et les échos de nos contrées répètent au loin le nom du sanguinaire Teutatès chanté par les Druïdes. Ainsi l'ont pratiqué tous les Peuples; ils chantoient dans leurs mystères, non-seulement pour parler aux Immortels sur des tons supérieurs au langage vulgaire, mais encore pour fixer l'attention du Peuple assemblé, pour pacifier les sens, pour régler les esprits par la justesse des sons, pour échauffer les cœurs, pour les préparer à la présence des Dieux. Que dis-je, cependant? Pourquoi m'arrêter si long-tems sur

les honneurs de la Musique idolâtre? C'est à toi seule, ce n'est qu'à tes sacrés accords que je dois ma voix. Harmonie sainte du Peuple choisi : toi qui portas si souvent aux pieds du Dieu d'Israël les hommages reconnoissans de son Peuple, n'étoit-ce pas sous tes auspices que les Israélites s'avançoient au combat? Précédés des enseignes triomphantes du Seigneur, les Chantres consacrés marchoient à la tête des bataillons : unissant leurs voix sublimes aux instrumens militaires, ils imploroient les secours du Dieu des Armées, et ne durent-ils pas même un triomphe à l'Harmonie? Josué assiége Jéricho; ce n'est point à l'effort des armes que cette conquête est réservée. Par l'ordre suprême du Ciel, les sept premiers Sacrificateurs prennent des Trompettes harmonieuses, Jéricho va périr; les Trompettes sonnent sa ruine, ses tours chancellent; le Seigneur parle, les murs tombent, Jéricho a été pris.

Mais franchissons le vaste intervalle des tems, hâtons-nous d'arriver aux jours de David, époque la plus magnifique des honneurs de l'Harmonie, c'est par ce Roi que nous la verrons introduite dans les Tabernacles du Seigneur; elle y entre suivie des filles de Sion, pour soutenir la majesté du lieu saint, pour augmenter la pompe des sacrifices, pour relever le spectacle de la Reli-

gion. David lui-même, précède, en dansant, l'Arche auguste; il règle ses pas légers sur les sons de sa Harpe ravissante; dans tous ses cantiques, monumens éternels de son amour, il demande que ses accords soient mille fois répétés sur la Cythare, sur la Cymbale, sur l'Orgue, sur la Trompette; il réveille tous les Echos du Jourdain; il invite la Nature entière à chanter son auteur, à ne faire de toutes ses voix qu'un concert de louanges, de gratitude et d'adorations unanimes; aussi les soins et les bienfaits de ce Prince religieux avoient-ils rendu les Lévites les premiers Musiciens de l'Univers : ainsi le publioit la Renommée. C'est par-là que pendant les jours de la captivité, les Peuples de l'Euphrate invitoient les tristes Hébreux à leur apprendre quelques-uns de leurs airs si vantés : mais Israël exilé ne peut chanter loin des champs de Solyme, il ne peut que gémir, ses Harpes en silence sont suspendues aux saules du rivage; tel l'oiseau captif néglige son chant, ou, si son gosier s'ouvre quelquefois, ce n'est qu'aux soupirs, sa voix est morte aux délectables accens. Enfin, Messieurs, parcourez toutes les pages de la Loi antique, partout vous rencontrerez ou des concerts de louanges, ou des cantiques de victoire, ou des chants de funérailles; il semble qu'aucune voix mortelle

n'est digne de l'oreille du Seigneur, si elle n'est portée au trône de la Toute-Puissance sur les ailes de l'Harmonie, au travers des nuages d'encens. Dans des Sacrifices plus parfaits, la Loi nouvelle a conservé à la Musique sa place dans les Sanctuaires. Oui, dit l'Oracle de l'Afrique, le Pasteur et l'ornement d'Hippone. « Je ne puis trop » approuver les chants dont retentissent nos Temples : par ces augustes accords je me sens vivement ému, pénétré de cette horreur sacrée » qu'inspire la demeure de Dieu, frappé d'un respect profond, saisi d'une sainte ivresse ; nouveau Paul, je suis dans les Cieux, mon esprit » est enlevé au-dessus de lui-même, il s'élance » jusqu'au triple Trône du Très-Haut, il se croit » admis aux Concerts éternels des intelligences » suprêmes, et mon cœur embrâsé va se perdre » dans le sein de la Divinité ».

Dans cette uniformité de suffrages acquis à l'Harmonie, peut-il être une vénération plus marquée, plus suivie, plus incontestable ? Cette gloire de l'Art a toujours rejailli sur ses Artistes ; souvent les favoris de l'Harmonie furent illustrés par les Couronnes, par les Lauriers, par les Pompes triomphantes, par les applaudissemens des Théâtres, par des Statues érigées, par des Mausolées, par des Inscriptions mémorables, par les

honneurs même de l'Apothéose ; enfin, par tous les monumens publics inventés chez les Peuples divers pour immortaliser les talens. De-là ils sont encore une nation chère et sacrée aux mortels ; avantage souvent refusé aux nourrissons des autres Sciences. On évite un Sophiste, on néglige un Géomètre ; on fuit un Critique, on siffle un Chymiste, à peine remarque-t-on un Grammairien ; on aime au contraire, on recherche un Elève de l'Harmonie, il est le citoyen de toutes les contrées, l'homme de toutes les heures, l'égal de tous les hommes de goût et de sentiment, le monde entier est de sa patrie. De-là vient encore que le souvenir des Musiciens illustres des siècles supérieurs est beaucoup plus aimable et plus précieux à l'esprit et à l'humanité, que le souvenir des Conquérans les plus renommés ; faux Héros, Tyrans réels, les Conquérans étoient nés pour la perte du monde, les Musiciens illustres pour son bonheur : les uns, avides de funérailles, ont porté les larmes, la discorde, la mort ; les autres, toujours bienfaisans, toujours applaudis, ont porté par-tout la Paix, la Concorde, le Plaisir : la Terre consternée s'est tue devant ceux-là ; par ceux-ci, la Terre rassurée a retenti de sons pacifiques : les Conquérans, couronnés de sanglans lauriers, sont sortis de la vie souvent par une fin

précoce, toujours chargés de la haine des peuples indignés, perdus sans être pleurés; les Musiciens fameux, couronnés de myrthe et de roses, et paisiblement expirés, ont emporté chez les morts les regrets des Nations. Oui, le nom d'un tendre Orphée sera toujours plus chèrement gardé au Temple de Mémoire, que le nom d'un fougueux Alexandre.

Telle est la noblesse de la Musique, noblesse fondée sur l'antiquité de son origine, illustrée par sa puissance suprême, confirmée par la vénération de tous les tems et de tous les Peuples; mais aux preuves de sa dignité, joignons celles de son utilité, louanges pour cet Art plus délicate encore que la première.

SECONDE PARTIE.

QUAND la Musique ne seroit qu'un Art enjoué, qu'une Science riante et de pur agrément, par-là même ne seroit-elle pas une Science utile, un Art même nécessaire ? Car est-il rien de plus nécessaire à l'homme qu'un plaisir innocent ? Le plaisir n'est-il pas chaque jour un des besoins de l'Humanité ? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La République doit à l'Harmonie de plus solides bienfaits que des plaisirs infructueux. Je sais, Messieurs, que j'avance un paradoxe, disons mieux, une vérité peu développée, mais à qui il n'a manqué que l'occasion d'éclore : osons donc l'amener à la lumière, lui donner ses couleurs, et la revêtir de toutes les preuves que la reflexion et l'expérience offrent de nous en fournir ; au reste, je ne hasarde point un sentiment isolé et sans Auteurs, quand je soutiens que le mérite de la Musique ne se borne point au gracieux, et qu'il s'étend jusqu'à l'utile ; je ne fais que me ranger au sentiment reçu chez la sage Antiquité. En effet, si l'importance de cet Art n'avoit été dès-lors re-

connue, les Législateurs de l'Egypte, de la Perse, d'Athènes, les Maîtres des Nations auroient-ils fait une loi de l'Harmonie ? S'ils n'avoient jugé sa durée nécessaire aux destins heureux des Empires, l'auroient-ils fait marcher de front avec la Religion ? L'auroient-ils munie de ce sceau consacré par la main de l'Immortalité même ? Lycurgue, en voulant former une République de Héros, auroit-il inscrit l'Harmonie dans le Livre austère des Lois de Lacédémone ? Auroit-on lu cette inscription sur la façade de l'Ecole de Pythagore : *Loin d'ici, Profanes ; que personne ne porte ici ses pas, s'il ignore l'Harmonie ; Profanes, loin d'ici.* Platon en auroit-il admis l'étude dans sa République de Sages, ou d'autant de Dieux ? Aristote, son Disciple, et dans d'autres Philosophes, Héros du Lycée, du Portique, du Prytanée, du Capitole, en auroient-ils recommandé l'usage comme d'une science également née pour le bien des mœurs, pour les progrès des vertus, pour l'embellissement des Arts, pour l'union des humains, pour la paix du monde ? Voilà les Maîtres dont j'apprends l'utilité de l'Harmonie : si je m'égare sur les traces de ces guides illustres, il est plus beau d'errer par cette hardiesse généreuse à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un hasard heureux, que de ramper avec ces ames

foibles, ces esprits trop sages ou trop superstitieux, ces génies serviles qui n'osent sortir un instant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes, s'ils n'y trouvent des vestiges. Mais non, Messieurs, ce n'est point par la date ancienne de ce sentiment, ni par les grands noms de ses premiers partisans que je dois vous persuader; sans prétendre subjuguer votre raison ni forcer votre consentement, je veux que, convaincus par vos lumières, vous vous rendiez vous-mêmes à l'évidence.

Nous pouvons envisager la République sous deux rapports, et comme un Etat politique, et comme un État littéraire. Une science, pour mériter le nom d'utile, doit également contribuer au bonheur du premier et à l'embellissement du second; elle doit, pour le bonheur de la République politique, épurer, polir les mœurs, adoucir, rectifier les passions, unir, associer les esprits des Citoyens, elle doit, pour la gloire de la République littéraire, enrichir, aider, embellir les Arts savans: or, peut-on contester à l'Harmonie ce double titre? Utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des esprits, elle est conséquemment utile à la République politique; utile aux doctes Arts qu'elle embellit, elle est utile conséquemment à la République littéraire.

Si le pouvoir des accords seul est si grand sur les cœurs, quelle puissance ne doivent point avoir sur les mœurs des préceptes embellis par ces mêmes accords, vivifiés par leur charme inexprimable ? Car tel fut toujours, et tel doit être encore le but de la sublime Harmonie. Dans ses vrais caractères, elle est une science instructive, mais plus enjouée que les autres sciences ; elle est une Philosophie aimable, mais plus précise, plus efficace, plus agissante que les autres Philosophies ; elle est une morale vertueuse, mais moins placée, moins aride, moins pesante que celle des Zénons et des Chrysippes, mieux apprêtée, plus mesurée à nos foiblesses, plus appropriée au goût de l'Humanité : ainsi le pensoient les premiers Sages, les Rois-Philosophes, et les premiers Législateurs des Monarchies antiques ; ils avoient étudié l'homme, ils l'avoient vu dès-lors tel que nous le voyons encore aujourd'hui ; l'esprit humain, né libre, et peut-être rebelle, ne souffre des Maîtres qu'à regret : impatient de tout joug, honteux d'avouer ses ténèbres, jaloux de son indépendance naturelle, sur-tout dans ses opinions, il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui, il ne consent point volontiers qu'une autorité étrangère règne sur ses sentimens : dans quel dédale d'illusions et de prestiges ne va-t-il pas s'en-

gager, s'il marche *inaéfendu*, si la raison, telle qu'Ariane, ne lui offre le fil secourable ? Que d'écueils! que de précipices entr'ouverts autour de lui vont l'engloutir, s'il est laissé à lui-même, s'il vogue sans Pilote et sans boussole, sans phare et sans étoile ! Il faut donc lui trouver un Maître ingénieux qui n'affecte point l'air de Maître, qui n'en prenne jamais les noms altiers, qui, par des chemins détournés et couverts, vienne réformer ses idées sans révolter sa délicatesse ; qui sache l'intéresser, lui présenter le devoir sous l'air du plaisir, le mener au vrai par des sentiers fleuris, et le tromper enfin au profit de sa raison. Telles étoient les vues politiques, les ressorts délicats et les égards ingénieux des Sages dont j'ai parlé ; or ce Prothée habile, ce Maître aimable des mœurs, ils crurent l'avoir trouvé dans l'Art chéri dont je vous offre l'image. Dès-lors les Prêtresses de l'Harmonie chantèrent sur le ton majestueux du mode Dorique, le culte des Dieux, les nobles sentimens, le respect des Lois, l'amour de la Patrie, le mépris de la mort et l'immortalité ; ainsi la leçon passa dans les ames à la faveur de l'agrément ; le plaisir de l'oreille devint le maître du cœur et de ses jeux, l'esprit remporta la connoissance du vrai et l'empreinte des vertus.

Ton but seroit-il donc changé, héroïque Har-

monie ? Pourquoi ne pourrois-tu plus sur les mœurs ce que tu pouvois autrefois sur elles ? Mais ce doute t'est injurieux ; dans la licence même de nos jours, tu gardes encore tes droits souverains, tu viens répandre encore tes clartés, tu sais instruire et toucher ; ici tu célèbres les vertus tranquilles du Citoyen ; là, les vertus éclatantes du Héros ; ici, tu chantes l'innocence couronnée ; là, le crime foudroyé ; ici, tu viens réveiller l'oisive insolence des Grands endormis sur les roses, jusques dans les bras de la molle volupté, tu viens leur apprendre des vérités qu'ils n'aiment point à lire ; l'amour de tes agrémens leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'instructions ; ici, tu attires l'impie dans les Temples saints : oui l'impie même, son oreille fermée aux autres préceptes, peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrans ; là, tantôt par tes foudroyans accords, troublant les airs effrayés, tu frappes, tu intimides, tu consternes le profanateur, tu lui peins un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend la flamme à la main, porté sur les ailes des tempêtes, précédé des tonnerres exterminateurs, et suivi par l'Ange de la mort. Dans tes sons menaçans l'impie croit entendre la marche formidable de son Juge, le bruit de son char de feu, la chûte des torrens enflammés, l'horreur du

noir abîme, l'arrêt irrévocable ; tantôt, par des symphonies plus douces et plus consolantes, tu suspends son effroi, tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à pardonner, si l'impie sait gémir, et, la cendre sur la tête, éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop, Messieurs ? N'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentimens que l'Harmonie sait produire dans les Sanctuaires, et ce pouvoir qu'elle a sur les esprits et sur les mœurs ?

Doutera-t-on qu'elle sache éclairer, ennoblir, élever l'esprit ? Ignore-t-on que les Elèves de Zoroastre commençoient la journée par un concert harmonieux ? Ils vouloient par-là préparer l'ame à contempler la vérité, persuadés que par les mouvemens doux et mesurés de la Musique, l'ame, retirée en elle-même, entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens, et dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées, et qu'ainsi affranchie des obstacles de la matière et de la chaîne des passions, elle s'élançoit sur des ailes plus rapides au Temple du vrai, au commerce des Intelligences éthérées, à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des flûtes douces et des airs Lydiens, pour ramener l'esprit égaré

Que sert aux mœurs l'étude vantée de l'Histoire? Que nous conserve-t-elle? Le dénombrement des erreurs de tous les tems, la liste des malheurs illustres; des crimes heureux, des passions travesties en vertus; honteuses Archives, tristes Monumens de l'humaine folie! Là que trouvons-nous? Les caprices des Peuples, les fautes des Rois, les révolutions, les décadences, l'empire antique de l'opinion et de l'intérêt, le règne du hasard, le long tableau de toutes les misères de nos aïeux, tableau funeste, scène déplorable, que le voile de l'éternel oubli devroit plutôt dérober à jamais aux regards de la postérité: science de l'Histoire, science souvent désolante, qui présente plus de coupables exemples à fuir, que de vertueux modèles à suivre.

Enfin, que sert aux mœurs ce petit talent de Thèses et de Sophismes qui se donne le nom de Philosophie; chimères surannées, systêmes vagues, capricieuses fadaises, erreurs plus ou moins heureuses, guerre de raisonnement où la raison reste neutre, labyrinthe où la vérité s'égare sans se retrouver; voilà tout l'art: science futile et méprisée, ou plutôt ignorance travestie qui s'adore et s'encense elle même, et perd à disputer le tems de penser et de sentir.

Telles sont pourtant, telles sont les sciences

prétendues dont on occupe nos plus beaux jours. O perte irréparable, perte trop peu regrettée! Que d'heures charmantes immolées à l'ennui et à l'inutilité! C'est acheter bien cher des erreurs! O trop courte jeunesse! O jours charmans! Que n'êtes-vous plutôt consacrés à la culture du cœur, à l'étude du vrai bien, à l'embellissement des mœurs, qu'aux minuties classiques ou à d'autres arts qui seroient inutiles, si l'on savoit encore n'étudier que la simple Nature, n'entendre que son langage et n'estimer que ses Lois. Oui, Messieurs, et je ne puis trahir ma franchise; mais suivez sans écart le fil de ma pensée: que l'éloquence judiciaire soit utile à l'explication des Lois et aux divers intérêts des Peuples; que les langues soient utiles aux voyages; que l'Astronomie soit utile à la Navigation, la Géographie à l'Art Militaire, la Géométrie aux Fortifications, la science des nombres au Commerce, la Botanique au soulagement des maux; que l'étude de l'Histoire soit utile à notre curiosité, l'étude de la Politique à l'art de gouverner, l'étude de la Logique au talent prétendu de raisonner, j'en conviendrai avec vous: mais aussi vous conviendrez avec moi que l'utilité de ces sciences tombe rarement sur le fond des mœurs; que ces sciences sont étrangères à l'homme, agréables peut-être à

son esprit, mais inutiles à son cœur; que l'Harmonie seule jouit d'un pouvoir beaucoup plus personnel et plus marqué sur un cœur, qu'elle en sait manier tous les replis, qu'elle en sait faire jouer les ressorts les plus secrets, et que des sens charmés elle passe aux sentimens, preuve invincible de ses avantages. Elle est donc utile en particulier aux mœurs de chaque Citoyen. Ce n'est point tout; elle est encore utile en général à la sécurité et au bonheur du corps entier de la République politique.

L'union des Citoyens est la base des Trônes, le sceau des Monarchies, l'appui des Diadêmes. Les plus fermes Empires, avant d'être renversés par les guerres étrangères, avoient été d'abord ébranlés par les guerres intestines, par les troubles anarchiques, par les discordes civiles; aidés dans leur chûte par ceux mêmes qui doivent en être les soutiens et les boulevards. Non, la Patrie n'a point d'ennemis plus funestes que des Citoyens divisés: mais est-il une égide plus impénétrable aux traits de la dissension que la tranquille Harmonie? L'olive à la main, la Paix la précède, l'Amitié la conduit, le Plaisir marche à ses côtés, la Concorde la suit, les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'est-ce point elle qui unit les Citoyens par d'aimables nœuds, qui les

assortit, qui les égale, qui les range sous les lois d'une charmante société ? chez elle tout est calme, tout est ami, tout agit d'intelligence ; chez elle on n'entend ni la voix de la discorde, ni les rumeurs populaires, ni le tumulte importun de l'école, ni les hurlemens effrenés des bancs, ni les clameurs des Tribunaux, mais seulement les agréables accords, les acclamations favorables, les doux applaudissemens. L'Harmonie alluma-t-elle jamais ces feux funestes à l'Etat, ces incendies, ces guerres d'opinions, de prestiges, d'erreurs ; ces dissensions sophistiques pour réaliser des chimères, ces schismes littéraires formés plutôt pour combattre la vérité que pour la défendre, ces querelles d'une secte armée contre l'autre sous différens drapeaux ; ces divisions, ces haines, monstres nés dans le sein des autres sciences ? De leur sein il s'est élevé souvent des Citoyens turbulens, inquiets, pernicieux, que la discorde, la révolte, le faux zèle, avoient nourris dans les ténèbres des solitudes, et qui n'ont paru dans l'Univers que pour en troubler la paix. Mais l'Histoire, ce témoin fidèle des tems, rapproche-t-elle aucun de ces forfaits à la science pacifique que je vante ? Quel siècle, quelle contrée se plaignit jamais d'elle ? De quel sang fut-elle jamais teinte ? Ses élèves, loin

d'être jamais des Citoyens dangereux, n'eurent-ils point toujours ce caractère facile, social et poli, né pour les douces liaisons ? Caractère si nécessaire à la tranquillité de la République, caractère que les sciences graves ne donnent point, qu'elles ôtent même souvent. Quel étrange différence de mœurs entre le Peuple savant et les Amans de l'Harmonie ! Pénétrons dans ces réduits ténébreux dont les Ennuis gardent l'entrée, dans ces antres inaccessibles aux Ris, où règnent, loin du jour et dans le silence, l'immobile et morne Savoir : là, j'apperçois des hommes atrabilaires, hagards, intraitables, des fronts ridés, chargés d'épais nuages, couverts d'un deuil éternel ; des misantropes rêveurs, malheureux par choix, folles victimes des veilles cruelles, martyrs d'un système inutile au bonheur, vieillis dans un cahos de rêveries, brouillés pour toujours avec les Grâces ; des Ecrivains glacés et pesans, foibles échos de l'antiquité, ensévelis dans un amas confus de notions vagues ; mais privés du vrai goût, nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit, des feux du génie, des finesses de l'art. Que je les tire de ces lugubres tannières pour les transporter un moment dans le commerce de la vie, et dans les devoirs du Citoyen ; déconcertés, interdits, distraits, presque absens, ils

tombent à chaque pas, à chaque instant, ils choquent les bienséances, ils manquent les égards, ils blessent les convenances; bientôt enfin, ennuyeux et ennuyés, incapables d'un doux commerce, ils fuient, ils retournent aux obscurs Lycophrons et aux mélancoliques Saumaises; déjà ils sont rentrés dans la poussière grecque et latine, leur unique élément; semblables à ces oiseaux nocturnes et funèbres qui vivent ensévelis loin de la lumière, et loin du commerce des autres oiseaux : voilà sans doute des Citoyens bien utiles à la République, à la Patrie, à leur siècle! Par leur utilité, jugez de celle des Sciences qu'ils adorent. Grand Dieu! quelle société uniroit l'Univers, si tous les hommes étoient des Savans; une vie pareille n'est-elle point une espèce de néant? Mais fuyons ces voûtes ténébreuses sous lesquelles nous nous sommes trop long-tems arrêtés, entrons maintenant sous ces portiques gracieux, sous ces berceaux de verdure, où, par de charmantes voix, l'Harmonie nous appelle : ici, tout enchante les regards; je n'y vois que des fronts ouverts à l'allégresse, que des yeux rians et sincères, que des esprits cultivés, ornés, enrichis des plus brillantes idées de la Poésie et de la Fable; que de vrais Citoyens, aimables et aimés, officieux et reconnoissans, unis et heu-

reux : là, règnent dans les doux loisirs la sympathie, l'amitié, les amours ; là, le premier mérite est d'être aimable, la première science est d'être heureux, et les talens ne sont rien, s'ils ne vont au plaisir, à l'union, au bonheur.

Prévenons une objection que la critique me prépare sans doute : « La Musique, dira-t-on, » n'est qu'une science molle, un art efféminé, » propre seulement à énerver les cœurs, à en » amortir le beau feu, à éteindre les courages ». Et quoi ! si telle étoit la foiblesse de cet art, Mars, le Dieu des grands cœurs, auroit-il de tout tems, placé sur son char l'Harmonie à côté de la Victoire ? N'auroit-il point retranché dès longtems les Symphonies militaires des combats, ces sons semblables au tonnerre, ce bruit de la trompette et du clairon, ces airs du fiffre et du hautbois, ces tons du tambour et des tymbales éclatantes ! S'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerrière, et chez toutes les Nations magnanimes, que ce concert martial est l'ame de la guerre ; que ce mélange de sons mâles et vigoureux que forme l'airain mugissant, élève les esprits, qu'il échauffe les cœurs, qu'il enhardit les lâches, qu'il enflamme les braves, qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomissent la foudre et la mort ; qu'il cache les

sifflemens

sifflemens des javelots, les clameurs confuses, les plaintes des mourans; qu'il empêche la consternation et les terreurs; que de la déroute il rappelle à la charge, qu'enfin ces fanfares guerrières allument une chaleur héroïque dans tous les rangs; qu'elles égayent les théâtre de la fureur, qu'elles embellissent la mort même. Les Spartiates en ordre de bataille, le front ceint de fleurs, la lance levée, marchoient au combat comme à une fête, au son de l'Hymne de Castor; un Chœur de flûtes, conduit par Tyrtée, régloit la marche de cette armée de Héros, l'élite de la Grèce: selon les Lois de la Patrie, chaque Guerrier étoit obligé de suivre les accords des flûtes, de les marquer d'un pied ferme, et de faire répondre à chaque mesure chacun de ses pas intrépides. Par-là les Chefs des Phalanges pouvoient aisément reconnoître s'il étoit parmi leurs Soldats quelque lâche qu'il fallût retrancher des rangs, s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fît manquer la cadence, et qui ne s'avançât point à la mort d'un pas égal; de ce même secours naissoit une valeur réglée, plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on dise encore que l'Harmonie énerve les courages; qu'elle n'est d'aucune utilité; tandis que Mars avoue que sans elle il compteroit moins de Héros, la société moins d'esprits aimables, la

République politique moins d'utiles et de vrais Citoyens. Achevons ce portrait, et voyons rapidement en quoi la Musique est utile à la République littéraire: elle en sut toujours enrichir, aider, embellir les Arts.

Je traverse la nuit obscure des âges, je remonte à l'origine des plus beaux Arts littéraires; je les vois comme autant de ruisseaux différens prendre leur source dans la féconde Harmonie. Dans l'ordre des tems, la Poésie la première s'offre à mes regards; les Vers naquirent du chant: d'abord la voix forma des sons, la réflexion y joignit ensuite des paroles arrangées, et mesura des Vers aux modulations naturelles du gosier; nulle Poésie pour lors sans Musique, et si, depuis, la Poésie marche souvent seule, elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité des convenances marquées, des traits parlans qui la font reconnoître pour la fille de l'Harmonie. N'a-t-elle point gardé toujours des symboles et des attributs qui lui sont communs avec la Déesse des accords? Trompette de Virgile et du Tasse, Lyre d'Horace et de Malherbe, Luth d'Anacréon et de Chapelle, Pipeaux de Théocrite et de Segrais: pourquoi la Poésie transporteroit-elle tous ces noms divers d'instrumens aux divers génies de son Art, si elle n'aimoit à ressembler toujours à

l'Harmonie dont elle est émanée, sûre de mieux plaire par cette gracieuse ressemblance? De-là ses rimes sonores, ses tons lyriques, ses repos réglés, tout ce langage harmonieux qui caractérise les beaux Vers, qui échauffe l'Ode Héroïque, qui élève la majestueuse Epopée, qui anime la riante Eglogue, qui nous intéresse aux soupirs de la tendre Elégie, qui sait enfin passionner, émouvoir, enchanter.

Je t'entends, noble Melpomène, remplie de gratitude pour l'Harmonie, tu te plais à nous raconter comment tu lui dois aussi l'origine et les progrès de ton Art chéri: des chansons consacrées au Dieu de l'Automne, tu vis éclore la Tragédie: quand ensuite des fêtes tumultueuses des campagnes et des charriots de Thespis, tu la vis passer au sein des Villes, et devenir un spectacle sérieux et régulier; ne vis-tu pas aussi monter la Musique avec elle sur les Théâtres de la Grèce, et par les Chœurs chantans, partager avec la Tragédie Grecque l'empire des Spectacles, et les suffrages de l'Attique? Si l'ancienne Tragédie Romaine mérite quelqu'un de nos regards (car les Romains, ces maîtres du monde, ne le furent jamais de la Scène), ne la verrons-nous pas aussi décorée et soutenue par l'Harmonie? Nous en

avons(*) plus d'un témoignage chez le Prince de l'éloquence latine.

Outre l'Art pompeux du Cothurne embelli par l'Harmonie, que n'ai-je le tems de vous détailler tout ce que l'art de la riante Thalie dut autrefois au secours des flûtes Tyriennes, sans l'accompagnement desquelles le célèbre Roscius ne joua jamais : si je me fixois sur des preuves spécieuses, ne pourrois-je pas dire avec Quintilien (**), que l'Art de l'éloquence parfaite n'est donné à aucun Orateur, s'il ignore la Musique; que sans elle il ne peut connoître ni employer ce nombre, cette gracieuse *Euphonie*, mère de la persuasion, ce mélange de sons diserts et nerveux, ces chûtes harmonieuses, ces silences ménagés, ces reprises énergiques, ces suspensions étudiées, ces gestes pleins d'expressions, cette décence de mouvemens, ces tours pathétiques et pénétrans qui éveillent l'esprit de l'Auditeur, qui fixent l'attention, qui enlèvent le consentement et le suffrage; enfin ce talent de l'insinuation, ce tout ensemble qui fait les Démosthènes et les Patrus.

Mais tandis que je parle, quel subit enchante-

(*) Cic. in orat. ad M. B. Tuscul. lib. 1. Leg. l. 2.
(**) Lib. 1. 6. 9.

ment transporte mon génie, et plonge mes sens dans une délicieuse ivresse? Je marche sur les rives de la Seine; est-ce le Palais des Fées ou le Temple de Vénus qui s'ouvre à mes yeux? Une puissance magique a décoré cette Scène pompeuse; mais quel nouveau plaisir interrompt déjà celui de mes yeux, et tient mon oreille captive! Quelle Symphonie ravissante vient de commencer? Que de mains savantes et légères prennent un essor unanime? A ces brillantes consonnances je reconnois le Temple de l'Harmonie. Ici rassemblés, les Génies de tous les Arts s'empressent à parer leur aimable Souveraine: à ses ordres tout se produit à l'instant; Ruisseaux et Torrens, Déserts et Bergeries, Hameaux et Palais, Trônes et Tombeaux, les Cieux et les Enfers: à la voix de la Déesse tout se rend ici, les Vents obéissent, les Euménides paroissent, les Ombres sont évoquées, tous les Génies, tous les Dieux sont ses Ministres.

Cependant, quels douloureux accens viennent pénétrer mon ame? O douleur! ô tendresse! Là, c'est la généreuse Alceste prête à descendre au noir rivage; c'est Alcyone plus éplorée, elle redemande son cher Céyx aux ondes cruelles; ici c'est le triste Atis coupable malgré lui, il pleure l'infortunée Sangaride; c'est Armide abandon-

née, elle appelle un Héros fugitif encore aimé, quoiqu'infidèle : ce sont les illustres malheureux de tous les âges qui repassent les funèbres bords pour demander nos larmes; ils chantent, je sens leurs peines; ils soupirent, je suis attendri : raison critique, vraisemblance sévère, en vain vous soulevez-vous contre mon plaisir. En vain me prouvez-vous qu'il n'est point dans la nature que les Héros métamorphosés en Amphions, et que les Héroïnes transformées en Sirènes viennent chanter leurs infortunes, chanter leur mort même, languir, tomber, expirer en chantant; j'en conviendrai : mais si mon plaisir est sûr, malgré les règles violées; si mes sens en sont plus délicieusement flattés; si ce qui manque à la justesse est remplacé par le sentiment; je n'entends plus la voix de la froide réflexion : l'esprit dit ce qui devroit plaire, le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout, si nous étudions la Nature, ne trouverons nous pas même sur la scène chantante plus de fidélité aux convenances, que sur les Théâtres tragiques où l'on prête aux Héros pour langage une Poésie déclamée? L'Harmonie ne sut-elle pas toujours, beaucoup mieux que la simple déclamation, imiter les vrais sons de la plainte, les vrais tons des passions, les profonds

soupirs, les sanglots, les éclats douloureux, les tendres langueurs, les gémissemens entrecoupés, les inflexions pathétiques, toute l'énergie du cœur? Des plaintes chantées sont plus sûres de nos larmes, et les tendres sentimens rendus par l'Harmonie en sont plus tendres de moitié. C'est encore dans ce Temple que cette Déesse puissante, rivale de la Nature, sait exprimer, personnifier, articuler tout, et même sans le secours des paroles; non, ni le pinceau des Apelles, ni le ciseau de Phidias, ni le burin des Alcimédons, ni l'aiguille de Minerve elle-même, ne donneroit jamais à leurs imitations cette ame, cette expression, cette vie que la Musique sait donner à ce qu'elle veut caractériser. Dans ses Symphonies je trouve toute la nature, je la sens dans l'impression subite des sons, impression plus prompte que les regards, plus rapides que la pensée. Tantôt c'est le tumulte d'un combat qu'elle veut imiter; je crois entendre le rugissement de l'airain, le choc du sanglant acier, la grêle des flèches, les lamentables cris, la tonnante voix de la mort qui vole de rang en rang. Tantôt c'est une noire tempête, c'est un triste naufrage; j'en reconnois l'horreur et le courroux; j'entends les vagues bondissantes, l'air gronde, la foudre éclate, le jour se change en sombre nuit, les vents sifflent, la

mer mugit au loin, la terre tremblante lui répond. Ici quelle Ombre sort du tombeau? L'Averne est ouvert; à travers les lueurs de la profonde nuit je crois entendre les lugubres regrets des Ombres plaintives, le bruit des chaînes vengeresses, le cours des noirs torrens. Là, ce sont les autres du Dieu du feu; j'entends l'enclume gémissante sous les coups des Cyclopes enflammés. Ici le sommeil verse ses pavots, un Héros est endormi; à l'aide des accords, je lis dans ses pensées; je devine ses songes affreux ou rians, furieux ou tranquilles.

Ainsi, brillante Harmonie, par ton magique pouvoir je trouve des rapports marqués, de vives ressemblances, de la vérité dans tout ce que tu veux imiter de la Nature; je crois présent tout ce que tu peins, tes silences mêmes ont leur expression et leur éloquence. En vain la peinture s'opposeroit ses productions; elle nous trace un combat, un naufrage, un spectacle douloureux; les yeux admirent, le cœur ignore le plaisir des yeux. Pour toi, à ton gré, tu verses successivement dans les ames l'effroi ou la douce assurance, la haine ou l'amour, l'horreur ou la compassion, la consternation ou l'allégresse, et toujours la tendresse et la volupté.

Mais je vois Terpsicore, ta fille chérie, s'a-

vancer à ta suite d'un pas léger, dirigé par tes sons : ses jeux allégoriques sont une poésie muette, ses attitudes une peinture vivante et mobile, une image fidelle des sentimens et des passions ; rivale de l'Histoire même, elle raconte aux yeux (*) les faits héroïques, elle exprime aux regards le génie des Nations ; tous les caractères sont peints dans ses pas. Ici, dans ses pas précipités, inégaux, égarés, je reconnois la colère, l'indignation, le désespoir ; là, dans ses mouvemens interrompus et négligés, je vois la mollesse, la volupté, la langueur : ici, dans la finesse de ses balancemens, dans la justesse de son équilibre, dans le choc de ses pas brillans, je distingue l'enjouement des Grâces et la légéreté des Plaisirs ; là, dans un Dédale de sauts agiles et retentissans, je reconnois l'allégresse rustique et les danses de l'Automne. Enfin, la danse elle-même, qui, au premier coup-d'œil, ne paroît qu'un plaisir, cache aussi d'utiles leçons : aussi autrefois les sages Citoyens de Sparte, pour inspirer aux enfans l'horreur de l'intempérance, faisoient danser à leurs yeux des esclaves enivrés.

Non, le Printems n'a pas plus de fleurs que l'Harmonie a de façons de charmer et d'ins-

(*) Les Ballets.

C'est ici que l'Harmonie fait paroître avec le plus d'avantage la légéreté et les agrémens d'une voix brillante; soit qu'elle lui donne à chanter les triomphes des Héros de Bacchus ou leur mausolée, soit qu'elle lui fasse exprimer et imiter dans ses tons variés les changemens du Dieu d'Idalie, qui, tantôt Zéphir badin, se cache dans les fleurs; tantôt Moucheron léger voltige autour de la tonne, ou se met à la nage sur une liqueur vermeille; tantôt, Papillon folâtre, à peine arrivé où le Printems l'appelle, s'envole et ne revient pas: soit qu'elle lui apprenne à exprimer ou les soupirs d'une Tourterelle solitaire et peu consolée, ou le bourdonnement enchanteur d'une jeune Abeille, ou les erreurs d'un Zéphir volage, ou les regrets d'une Rose abandonnée et flétrie de douleur, ou la marche bruyante d'un torrent impétueux, qui bondit, écume, et n'est déjà plus, ou la chûte et les cascades d'un ruisseau naissant, et le murmure agréablement sourd de son onde errante, ou la molle langueur d'un doux sommeil, soit enfin qu'après avoir fait nager la voix sur le sein des vastes mers, ou l'avoir fait descendre au centre des profonds enfers, l'Harmonie la transporte sur l'aile des Aigles rapides, au-dessus du tonnerre, des tourbillons, des feux étincelans, des plaines liquides, des vents déchaînés, et du jour changé en nuit.

Voix charmante, voix toujours chère à mon cœur, toujours présente à mes pensées, que ne puis-je t'entendre toujours ? Que j'aime tes langueurs, tes chûtes, tes éclats ! Quelle Muse pourroit dignement louer tes sons ravissans, toujours agréablement mélangés ; leur symmétrie, leur alliance, leurs divorces, leur économie ? Tu verses la volupté dans mon ame. Non ; qu'on ne pense pas avoir assez dit pour te vanter, en comparant tes accords à ceux de Philomèle. Toujours uniforme, le Rossignol n'a que les mêmes sons inarticulés, sons sans expression, sans ame et sans vie ; il sait plaire, il ne peut toucher ni passionner, incapable de ces inflexions pénétrantes et de cette variété d'accords que tu sais conduire avec tant d'art ; toujours différente de toi-même et toujours belle, chacun de tes sons est un sentiment. Oui, c'est du gosier harmonieux d'une Belle, plutôt que de la bouche de l'Eloquence, que la peinture doit faire sortir ces chaînes dorées qui captivent les sens. La voix achève sur les cœurs ce que la beauté a commencé sur eux, et par ses grâces elle tient souvent lieu de la beauté.

La chanson même (qui le croiroit ?) la chanson a été et sera toujours encore un art utile à la République littéraire. C'est elle qui, alliant ses

accords aux traits fins du Dieu de la Satire, purge l'Empire des Lettres de tous les intrus qui s'y glissent sans aveu. C'est elle qui venge le Dieu du Goût; c'est elle qui flétrit, frappe, terrasse les Génies débiles et manqués, les Versificateurs sans Poésie, les Prosateurs gothiques, les vils Copistes, les ignobles Plagiaires; toute cette populace rampante d'imitateurs stériles, d'échos fatigans, d'insectes classiques, d'Ecrivains subalternes et d'ennuyeux Compilateurs, l'opprobre et le rebut de la belle Littérature.

A tant de titres, Messieurs, la Musique n'auroit-elle point le droit de paroître au rang des Arts utiles et des Sciences avantageuses à la République! Est-il quelqu'un qui lui refuse encore son suffrage? Non: je vois son triomphe marqué sur vos fronts unanimes, et je lis la conviction écrite dans tous les yeux. Pour ne rien taire cependant, pour ne rien farder, j'en ferai l'aveu: je sais que la dépravation a souvent abusé de cette Science, qu'elle l'a profanée, avilie, dégradée aux dépens de la vertu, au profit de la séduction, à la honte des mœurs; je sais qu'on lui a souvent fait renouveller les fêtes obscènes de Sibaris et de Caprée, et les naufrages causés jadis dans les mers Thyrréniennes par la voix perfide des filles d'Achéloüs: mais un tel abus

n'est-il point pour cet Art un malheur plutôt qu'un crime ? Héroïque dans son origine, vertueuse dans son but, la Musique sera-t-elle condamnée, parce que la licence la transporte quelquefois à des usages suborneurs et pervers. Tous nos Arts ne seroient-ils point proscrits, si l'on proscrivoit tout ce dont on abuse ? Souvent on viole les lois de la Jurisprudence, faut-il donc pour toujours fermer les Temples de Thémis ? Souvent les mers sont couvertes de naufrages, faut-il livrer aux flammes tous les vaisseaux que renferment nos Ports ? Souvent l'ivresse produit des fureurs, des querelles, des meurtres, faut-il dépouiller nos côteaux des vignes qui les couronnent ? Réformons l'abus, sans retrancher l'usage ; ramenons l'Harmonie à la pureté de sa source, aux beautés de son Printems, à sa splendeur première. Proscrire la Musique, ce seroit enlever un lien charmant à la République politique, un ornement à la République littéraire ; les cœurs y perdroient un sentiment délicieux, toute la Nature un plaisir.

Qu'elle règne donc toujours cette aimable et noble Harmonie ; mais que son empire ne s'élève jamais sur les débris des mœurs ; affranchie de la mollesse Ionienne, et Minerve et Vénus à-la-fois, qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle, que des

traits altiers, que des grâces fières. Souveraine des cœurs, qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentimens. Maîtresse des ames et des sens, qu'elle les élève toujours au-dessus des lâches foiblesses. Reine des passions, qu'elle ne les réveille qu'au profit de la vertu, qu'elle soit à jamais l'interprête du grand, du beau, du vrai; la compagne du goût, l'ame de la société, les délices du monde.

ÉDOUARD III,

TRAGÉDIE,

Représentée en 1740, par les Comédiens ordinaires du Roi.

AVERTISSEMENT.

On ne trouvera ici de vraiment historique que l'amour d'Edouard III pour la Comtesse de Salisbury, l'héroïque résistance de cette femme illustre, et le renouvellement des prétentions d'Edouard I sur l'Ecosse. Tout le reste, ajusté à ces faits principaux, est de pure invention. Je ne me sers point des droits de la Tragédie Anglaise pour répondre à quelques difficultés qu'on ma faites sur le coup de Théâtre du quatrième Acte, spectacle offert en France pour la première fois, je dirai seulement, autorisé par le Législateur même ou le Créateur du Théâtre Français, que la maxime de ne point ensanglanter la Scène (*), ne doit s'entendre que des actions hors de la justice ou de l'humanité : Médée, égorgeant publiquement ses enfans, révolteroit la nature, et ne produiroit que de l'horreur ; mais la mort d'un scélérat, en offrant avec terreur le châtiment du crime, satisfait le spectateur. Pour démontrer, d'ailleurs, que cet événement est dans la nature, je n'ai besoin d'autre réponse que l'applaudissement général dont le Public l'a honoré dans toutes les représentations. Je n'entreprendrai pas de répondre à toutes les autres objections qu'on a faites, ni de prévenir celles qu'on peut faire encore sur cet essai ; on doit s'honorer

(*) Discours de P. Corneille.

des critiques, mépriser les satyres, profiter de ses fautes, et faire mieux.

Civis erat qui libera posset
Verba animi proferre, et vitam impendere vero.

JUVEN.

J'AVOIS à peindre un Sage, heureux, digne de l'être,
L'oracle de la probité,
Le Père des Sujets, le conseil de son Maître,
L'honneur de la Patrie et de l'Humanité.
Dans cette image fidelle,
France, tu reconnoîtras
Que je n'en dois point le modèle
Aux vertus des autres climats.

ACTEURS.

ÉDOUARD III, Roi d'Angleterre.
ALZONDE, Héritière du Royaume d'Ecosse, sous le nom d'Aglaé.
Le Duc de VORCESTRE, Ministre d'Angleterre.
EUGÉNIE, fille de Vorcestre, veuve du Comte de Salisbury.
Le Comte d'ARONDEL.
VOLFAX, Capitaine des Gardes.
GLASTON, Officier de la Garde.
ISMÉNE, Confidente d'Eugénie.
AMÉLIE, Suivante d'Alzonde.
GARDES.

La Scène est à Londres.

ÉDOUARD III,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

PAR de foibles conseils ne crois plus m'arrêter ;
Au comble du malheur, que peut-on redouter ?
Oui, je vais terminer ou mes jours ou mes peines.
Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.
Depuis que rappelée où régnoient mes Aïeux,
J'ai quitté la Norvége, et qu'un sort odieux
A la Cour d'Edouard et me cache et m'enchaîne,
Que de jours écoulés, jours perdus pour ma haîne!
L'Ecosse cependant élève en vain sa voix
Vers ces bords où gémit la fille de ses Rois.
Pour chasser ses tyrans, pour servir ma vengeance,
Pour renaître, Edimbourg n'attend que ma présence :
D'un vil déguisement c'est trop long-tems souffrir,
Il faut fuir, Amélie, et régner ou mourir.

AMÉLIE.

Ah! Madame, arrêtez; que prétendez-vous faire?
Le conseil du courroux est toujours téméraire;
Dissimulez encore, assurez vos projets,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
Votre déguisement est sans ignominie
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie,
Détruisant votre espoir, traîna dans ces climats
Le vaisseau qui devoit vous rendre à vos Etats;
Prise par vos vainqueurs sans en être connue,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vue.
Vous auriez à rougir, si vos fiers ravisseurs,
Voyant Alzonde en vous, voyoient tous vos malheurs;
Mais du secret encor vous êtes assurée,
Et la honte n'est rien, quand elle est ignorée.

ALZONDE.

Vous parlez en esclave; un cœur né pour régner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner;
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache,
Pour en être flétri, c'est assez qu'il le sache.
Le secret ne peut point excuser nos erreurs,
Et notre premier Juge est au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette,
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor faite?

Condamnée aux fureurs, née au sein des exploits,
Et des maux que produit l'ambition des Rois;
Fugitive au berceau, quand mon malheureux Père
Au glaive d'un vainqueur prétendant me soustraire,
Au Prince de Norvége abandonna mon sort,
M'éloigna des Etats que me livroit sa mort,
Pensoit-il qu'unissant tant de titres de haine,
Devant un jour poursuivre sa vengeance et la mienne,
Héritière des Rois, élève des Héros,
Je perdrois un instant dans un lâche repos?
Dans l'asyle étranger qui cacha mon enfance,
J'ai pu, sans m'avilir, suspendre ma vengeance,
La sacrifier même à l'espoir de la paix,
Tandis qu'on m'a flattée, ainsi que mes sujets,
Qu'Edouard, pour finir les malheurs de la guerre,
Pour unir à jamais l'Ecosse et l'Angleterre,
Alloit m'offrir sa main, et par ce juste choix,
Réunir nos drapeaux, nos sceptres et nos droits:
Mais par tant de délais, dès long-tems trop certaine
Que l'on osoit m'offrir une espérance vaine,
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur,
Attends-tu la prudence où règne la fureur?
S'élevant contre moi de la vie éternelle,
La voix de mes aïeux dans leur séjour m'appelle;
Je les entends encor: « Nous régnions, et tu sers!
» Nous te laissons un sceptre, et tu portes des fers?

» Règne, ou, prête à tomber, si l'Ecosse chancelle,
» Si son règne est passé, tombe, expire avant elle,
» Il n'est dans l'Univers, en ce malheur nouveau,
» Que deux places pour toi, le trône ou le tombeau».
Vous serez satisfaits, Mânes que je révère;
Vous connoîtrez bientôt si mon sang dégénère,
Si le sang des Héros a passé dans mon cœur,
Et s'il peut s'abaisser à souffrir un vainqueur.

AMÉLIE.

J'attendois cette ardeur où votre ame est livrée;
Mais comment, sans secours, d'ennemis entourée..

ALZONDE.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon dessein,
Et, prête à l'achever, je puis t'instruire enfin:
Ce Volfax, que tu vois le flatteur de son maître,
Comblé de ses bienfaits, ce Volfax n'est qu'un traître,
De Vorcestre, sur-tout, ennemi ténébreux,
Rival de la faveur de ce Ministre heureux;
Trop foible pour atteindre à ces dégrés sublimes
Par l'éclat des talens, il y va par les crimes;
D'autant plus dangereux pour son Roi, pour l'Etat,
Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
J'emprunte son secours. Je sais trop, Amélie,
Qu'un traître l'est toujours, qu'il peut vendre ma vie;

Mais

Mais son ambition me répond de sa foi.
Assuré qu'en Ecosse il régnera sous moi,
Il me sert. Par sa main, de ce séjour funeste,
J'écris à mes Sujets, j'en rassemble le reste ;
J'ai fait plus : par ses soins, j'ai nourri dans ces lieux
Du parti mécontent l'esprit séditieux :
J'en dois tout espérer. Chez ce peuple intrépide,
Un projet n'admet point une lenteur timide ;
Ce Peuple impunément n'est jamais outragé,
Il murmure aujourd'hui, demain il est vengé ;
Des droits de ses ayeux jaloux dépositaire,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire,
Souvent Juge du trône et tyran de ses Rois,
Il osa... Mais on vient. C'est Volfax que je vois.

SCÈNE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMÉLIE.

VOLFAX.

Trop long-tems votre fuite est ici différée,
Madame ; à s'affranchir l'Ecosse est préparée,
Tout conspire à vous rendre un Empire usurpé,
D'autres soins vont tenir le vainqueur occupé.
Le trouble règne ici. Formé par la victoire,
Le Soldat redemande Edouard et la gloire ;
Le Peuple veut la paix. Au nom de nos Héros,
Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux ;
Je ne crains que Vorcesrre : ame de cet Empire,
Il range, il conduit tout à la paix qu'il désire ;
Contraire à mes conseils, s'il obtient cette paix,
Je le perds par-là même, et suis sûr du succès.
Son rang est un écueil que l'abîme environne :
Déjà par des avis parvenus jusqu'au Trône,
Je l'ai rendu suspect, j'ai noirci ses vertus ;
Encore un pas, enfin, nous ne le craignons plus ;
Du progrès de mes soins l'Ecosse est informée :
Paroissez, un instant vous y rend une armée.

ALZONDE.

D'une nouvelle ardeur enflammez Edouard ;

Je vais tout employer pour hâter mon départ ;
On me soupçonneroit, si j'étois fugitive :
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive.
Allez, ne tardez plus, achevez vos projets ;
Un plus long entretien trahiroit nos secrets.

SCÈNE III.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

Tout est prêt, tu le vois. Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir cet asyle infidèle ;
On a vu (d'un des miens si j'en crois le rapport),
Arondel cette nuit arriver en ce port.
En Norvége souvent cet Arondel m'a vue ;
S'il étoit en ces lieux, j'y serois reconnue :
Le tems presse, il faut fuir, ménageons les instans.
Ce jour passé, peut-être il n'en seroit plus tems.

AMÉLIE.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre fuite ?

ALZONDE.

Sous le nom d'Aglaé dans ce Palais conduite,
On me croit Neustrienne, on ne soupçonne rien.
Appui des malheureux, Vorcestre est mon soutien ;

Il permettra sans peine, exempt de défiance,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naissance;
Je viens pour ce départ demander son aveu,
Et je croyois déjà le trouver en ce lieu:
Mais, s'il faût t'achever un récit trop fidèle:
Le pourras-tu penser? quand le Trône m'appelle,
Quand l'Ecosse gémit, quand tout me force à fuir,
Prête à quitter ces lieux, je tremble de partir.

AMÉLIE.

Qui peut vous arrêter? Comment pourroit vous plaire
Ce Palais décoré d'une pompe étrangère?
Tout ici vous présente un spectacle odieux:
Ce Trône annonce un Maître et le vôtre en ces lieux;
Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête,
L'oppresseur de vos droits, l'usurpateur....

ALZONDE.

Arrête.
Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'Univers,
Et tu peins un Tyran. Dans mes affreux revers
J'accuse le destin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur est bien loin de le trouver coupable.
Tu m'entends; j'en rougis. Vois tout mon désespoir;
Sur ces murs la vengeance a gravé mon devoir:
Je le sais: mais tel est mon destin déplorable,

Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable,
Il devoit ajouter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs.
J'arrivois en courroux, mais mon ame charmée,
A l'aspect d'Edouard, se sentit désarmée :
Sans doute que l'amour, jusqu'au sein des malheurs
S'ouvre par nos penchans le chemin de nos cœurs ;
Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,
Il prit, pour m'attendrir, la voix de la Victoire ;
Il me dit qu'enchaînant le plus grand des Guerriers,
Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'amour, il n'est plus d'autres maîtres :
J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres :
Je ne vis qu'Edouard ; captive sans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.
Pourquoi me rappeller la honte de mon ame,
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme ?
Un plus heureux objet a fixé tous ses vœux :
C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux ;
Les foibles sentimens que l'amour nous inspire,
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire.
Régner est mon destin, me venger est ma loi :
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuyons ; mais pour troubler un bonheur que j'abhorre ;

Renversons, en fuyant, l'idole qu'il adore.
Parmi tant de Beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour.
On trompe rarement les yeux d'une rivale;
Ma haine m'a nommé cette Beauté fatale.
Si dans ces tristes lieux l'amour fit mes malheurs,
J'y veux laisser l'amour dans le sang, dans les pleurs;
Mais Vorcestre paroît. Laisse-nous, Amélie,
Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

SCÈNE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*, VORCESTRE.

ALZONDE.

Vous, dont le cœur sensible a comblé tous les vœux
Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux,
Jetez les yeux, Mylord, sur une infortunée
Dont vous pouvez changer la triste destinée;
Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour:
Par vos soins honorée et libre en cette Cour,
Je sais qu'à plus d'un titre elle a droit de me plaire;
Mais quels que soient les biens d'une terre étrangère,
Toujours un tendre instinct, au sein de ce bonheur,

Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur,
Souffrez donc qu'écoutant la voix de la Patrie,
Je puisse retourner aux rives de Neustrie.
Du sort des malheureux adoucir la rigueur,
C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

VORCESTRE.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable
Vous a donné, Madame, un asyle honorable,
Unie avec ma fille, heureuse en ce Palais,
De votre éloignement différez les apprêts :
A mon cœur allarmé vous êtes nécessaire ;
Eugénie, immolée à sa tristesse amère,
Demande à quitter Londres, et, changeant de climats,
Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
Depuis que son époux a terminé sa vie,
Je croyois sa douleur par le tems assoupie ;
Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs :
Je la vois dans les pleurs, je surprends des soupirs ;
C'est prolonger en vain des devoirs trop pénibles,
Et de Salisbury les cendres insensibles
Ne peuvent exiger ces regrets superflus,
Qui consacrent aux morts des jours qui nous sont dûs.
L'abandonnerez-vous, quand l'amitié fidelle
Doit, par des nœuds plus forts, vous attacher près d'elle ?

Pour l'arrêter ici, par zèle, par pitié,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel tems fuiriez-vous les bords de la Tamise!
Connoissez les dangers d'une telle entreprise;
D'arbres et de débris voyez les flots couverts,
La Discorde a troublé la sûreté des Mers:
Un reste fugitif de l'Ecosse asservie,
Sur ces côtes errant sans espoir, sans Patrie,
Au milieu de son cours troublant votre vaisseau,
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau:
Attendez que la paix, rendue à ces contrées,
Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

ALZONDE.

L'amour de la Patrie ignore le danger,
Et les cœurs qu'il conduit ne savent point changer,
Vous ne souffrirez point, jusqu'ici plus sensible;
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve inflexible,
Qu'on perde devant vous des larmes et des vœux,
Et qu'il soit des malheurs où vous êtes heureux.

VORCESTRE.

Heureux! que dites-vous? Apparence trop vaine!
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs.
Quel accablant fardeau! Tout prévoir, tout
conduire,

Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Responsable du sort et des événemens,
Des misères du Peuple, et des brigues des Grands;
Réunir seul enfin, par un triste avantage,
Tous les soins, tous les maux que l'Empire partage:
Voilà le joug brillant auquel je suis lié,
Sort toujours déplorable et toujours envié!
C'est peu que les périls, l'esclavage et la peine
Que dans tous les Etats le ministère entraîne:
Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs;
Ministre d'un Empire où règnent deux pouvoirs,
Où je dois, unissant le Trône et la Patrie,
Sauver la liberté, servir la Monarchie;
Affermir l'un par l'autre, et former le lien
D'un Peuple toujours libre et d'un Roi citoyen.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave:
Maître et Juge de tout, de tout où est esclave;
Et régir des mortels le destin inconstant,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs et de l'Humanité.
Mais le Roi vient. Allez, consolez Eugénie;
Vous verrez par mes soins votre peine adoucie.

SCÈNE V.

ÉDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD, *à Volfax.*

Je souscris à vos vœux, et consens aux exploits
Qu'un peuple de Héros brigue par votre voix ;
Les bornes qu'à ces lieux la Nature a prescrites,
De mes destins guerriers ne sont pas les limites :
Bientôt sur d'autres bords on verra mes drapeaux,
Et les lois d'Albion chez des peuples nouveaux.
De mes ordres, Volfax, vous instruirez l'armée ;
Que ma flotte en ces Ports ne soit plus renfermée ;
Qu'arbitre des combats, souveraine des mers,
Elle enchaîne l'Europe, étonne l'Univers ;
Que, terrible et tranquille au milieu des tempêtes,
Londres puisse compter mes jours par ses conquêtes.
Allez. (*) Vous, qu'on me laisse.

(*) Aux Gardes.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble et ma douleur,
Lorsque le Peuple Anglais, au sein de la Victoire,
Attendoit son repos d'un Roi qui fit sa gloire;
Entraîné par la voix d'un conseil de Soldats,
Allez-vous réveiller la fureur des combats?
Je n'ai jamais trahi mon austère franchise;
Et si dans ces dangers elle est encor permise,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits;
Un Peuple libre et vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long-temps un malheur nécessaire;
L'Ecosse étoit pour vous un Trône héréditaire:
Les droits que votre ayeul sur elle avoit acquis,
Exigeoient que pour vous ce bien fût reconquis.
Vous y régnez enfin; mais, pour finir la guerre,
Dont ce Peuple, indocile au joug de l'Angleterre,
Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous savez à quels soins l'Etat s'est attendu;
Vous avez consenti d'unir par l'hyménée
L'Héritière d'Ecosse à votre destinée,

Sûr que ce Peuple altier adoptera vos lois,
En voyant près de vous la fille de ses Rois.
Je sais que ce Royaume, affoibli par ses pertes,
Compte peu de vengeurs dans ses plaines désertes;
Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
L'image de leur joug et de votre pouvoir:
Mais, armant tôt ou tard ses haines intestines,
L'Ecosse peut encor sortir de ses ruines,
Surprendre ses vainqueurs, rétablir son destin;
Un bras inattendu porte un coup plus certain:
Jamais dans ces climats on est tranquille esclave,
Et pour la liberté le plus timide est brave:
Tous leurs Chefs ont péri; mais, en de tels complots,
Le premier téméraire est un Chef, un Héros.
Sous l'astre dominant de cette destinée
Qui tient à vos drapeaux la Victoire enchaînée,
On craint peu, je le sais, leurs efforts superflus:
Leur révolte est pour vous un triomphe de plus;
Mais le plus beau triomphe est un honneur funeste.
La Victoire toujours fut un fléau céleste;
Et tous les Rois, au Ciel qui les laisse régner,
Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner:
Remplissez donc, Seigneur, l'espoir de l'Angleterre;
Vos essais éclatans ont appris à la terre
Que vous pouviez prétendre au nom de conquérant:

Passez le Héros même ; un Roi juste est plus grand.
Hâtez-vous d'obtenir ce respectable titre ;
Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre ;
Et, pour en resserrer les durables liens,
Que vos Ambassadeurs, aux champs Norvégiens
Envoyés dès demain, demandent la Princesse :
C'est l'espoir de l'Etat, et c'est votre promesse.

ÉDOUARD.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer?
Quel hymen ! Non, Vorcestre, il n'y faut plus penser.

VORCESTRE.

Seigneur, que dites-vous? quelle triste nouvelle !...
Mais non, à la vertu votre grand cœur fidèle,
Se respectant lui-même en ses engagemens,
Ne démentira point ses premiers sentimens.
Votre parole auguste au Trône appelle Alzonde ;
La parole des Rois est l'oracle du monde :
D'ailleurs, vous le savez, la Patrie a parlé ;
Confirmé par la voix de l'Etat assemblé,
Votre choix, par ce frein, devient inviolable ;
D'affreux dangers suivroient un changement semblable :
Ce Peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des lois.
Le Trône est en ces lieux au bord d'un précipice ;

Il tombe, quand pour base il n'a plus de justice;
Et si mon zèle ardent pour votre sûreté
M'autorise à parler avec sincérité,
Contemplez les malheurs des jours de nos ancêtres!
Leurs vertus sont nos lois, leurs malheurs sont nos maîtres.
Je dis plus, au-dessus des timides détours,
J'ose vous rappeller l'exemple de nos jours;
Nous avons vu, Seigneur, tomber ce Diadême:
Du Trône descendu, votre père lui-même
Avant ses jours a vu son règne terminé:
Il pouvoit vivre heureux et mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers maîtres,
Marchent, après le Ciel, les droits de nos ancêtres;
Qu'en ce même Palais, l'altière liberté
Avoit déjà brisé le Trône ensanglanté;
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la Patrie.

ÉDOUARD.

Un Trône, environné des Héros que j'ai faits,
N'a plus à redouter de semblables forfaits;
Et si jusques à moi la révolte s'avance,
Tant de bras triomphans sont prêts pour ma vengeance.
Quelle est donc la Patrie? Et le brave Soldat,

Le Vainqueur, le Héros ne sont ils point l'Etat?
Quoi! d'obscurs Sénateurs que l'orgueil seul inspire,
Sous le titre imposant de zèle pour l'Empire,
Croiront-ils, à leur gré, du sein de leur repos,
Permettre ou retarder la course des Héros?
Vainement on m'annonce un avenir funeste?
Fondé sur ces appuis, je crains peu tout le reste;
Héritier de leur nom, si j'imite vos Rois,
Je n'imite que ceux qui vous firent des lois;
Ce n'est que des vainqueurs que je reçois l'exemple;
Et, chargé d'un destin que l'Univers contemple,
Je n'examine point ce que doit applaudir
Un Peuple audacieux, mais fait pour obéir.
Tout changement, d'ailleurs, plaît au Peuple volage.
C'est sur l'événement qu'il règle son suffrage:
A quelque extrémité qu'on se soit exposé,
Qui parvient au succès, n'a jamais trop osé.

VORCESTRE.

Puissiez-vous l'ignorer! mais j'oserai le dire,
La force assure mal le destin d'un Empire;
Le Peuple, aux lois d'un seul asservissant sa foi,
Crut se donner un père en se donnant un Roi;
Il n'a point prétendu, par d'indignes entraves,
Dégrader la Nature et faire des esclaves.
On vous chérit, Seigneur, c'est le sceau de vos droits:
Le bonheur des Sujets est le titre des Rois.

ÉDOUARD.

Eh bien! vous le pouvez, procurez à l'Empire
Ce repos, ce bonheur où l'Angleterre aspire;
Non moins zélé Sujet que sage Citoyen,
Bannissez la discorde, il en est un moyen.
On demande la paix; je voulois la victoire;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire,
Si, changé par vos soins, ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes désirs, quand je fais tout pour lui:
Vous avez son estime et vous serez son guide;
Du Trône et de ma main que mon cœur seul décide:
D'un douteux avenir, c'est trop s'inquiéter;
L'Ecosse dans les fers n'est plus à redouter.
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zèle intéresse,
Vous qui savez ma gloire, apprenez ma foiblesse;
Quand le sort le plus beau semble combler mes vœux,
Couronné, triomphant, je ne suis point heureux;
Et, cherchant les hasards dans ma tristesse extrême,
Si je fuis le repos, c'est pour me fuir moi-même.

VORCESTRE.

Quel bien manque, Seigneur....?

ÉDOUARD.

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux:

Je vous estime assez pour vous ouvrir mon ame,
Recevez le premier le secret de ma flamme.
Les Grâces, les Vertus sont au-dessus du sang;
Et marquent la Beauté que j'élève à mon rang:
Pourras-tu sur mon choix me condamner encore,
Quand tu sauras le nom de celle que j'adore?
O père trop heureux!... Mais quoi! vous frémissez!
De quel soudain effroi vos sens sont-ils glacés?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,
Et je suis Citoyen avant que d'être Père.
Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré,
Si moi-même à mes yeux j'étois déshonoré:
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les Diadêmes,
Idoles des humains, ne sont rien par eux-mêmes:
Ce n'est point dans des noms que réside l'honneur,
Et nos devoirs remplis font seuls notre grandeur.
Mais de vos sentimens je connois la noblesse.
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foiblesse,
Vous n'immolerez point vos premières vertus,
Et la paix et la gloire, et peut-être encor plus.
Oui, je crains tout pour vous; vieilli sur ces rivages,
J'en connois les écueils, j'en ai vu les naufrages.
La plus foible étincelle embrâse ce climat,
Et rien dans ces momens n'est sacré que l'Etat.

Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la Patrie, et l'honneur, et vous-même.

ÉDOUARD.

Votre zèle m'est cher; mais un injuste effroi
Vous fait porter trop loin vos allarmes pour moi;
Elevé dans la paix, nourri dans des maximes
Dont le préjugé seul fait des droits légitimes,
Vous pensez qu'y souscrire et régner foiblement,
Est l'unique chemin pour régner sûrement;
Mais des Maîtres du monde et des ames guerrières
Le Ciel étend plus loin l'espoir et les lumières;
Et, couronnant nos faits, il apprend aux Etats
Qu'un vainqueur fait les lois, et qu'il n'en reçoit pas.
Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des tems qui précèdent ma vie;
Qu'esclave du passé, Souverain sans pouvoir,
Dans les erreurs des morts je lise mon devoir,
Et que d'un pas tremblant je choisisse mes guides
Dans ce Peuple oublié de Monarques timides,
Qu'on a vu, l'un de l'autre imitateurs bornés,
Obéir sur le Trône, esclaves couronnés?
Vous savez mes desseins, c'est à vous d'y répondre;
On m'apprend qu'Eugénie est prête à quitter Londres:
Qu'elle reste en ces lieux. Vous-même, en cet instant,

Allez lui déclarer que le Trône l'attend.
Fiez-vous à mon sort, à quelque renommée,
Ou, s'il le faut enfin, au pouvoir d'une armée,
De la force des lois que ma voix prescrira,
Et du soin d'y ranger qui les méconnoîtra.

VORCESTRE.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime:
Vous voyez devant vous la première victime.
Oui, de mes vrais devoirs instruit et convaincu,
S'il faut les violer, prononcez, j'ai vécu.
Je connois Eugénie, et j'ose attendre d'elle
Qu'à tous mes sentimens elle sera fidelle;
Elle n'a pour ayeux que de vrais Citoyens,
Des droits de la Patrie inflexibles soutiens;
Et le sceptre, à ses yeux, sera d'un moindre lustre,
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illustre;
Mais si, trompant mes soins, ma fille obéissoit,
Si, changé jusques-là, son cœur se trahissoit...
Un exil éternel....

ÉDOUARD.

Arrêtez, téméraire,
Exécutez mon ordre, ou craignez ma colère.
Quant aux soins de l'Etat, je saurai commander.
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.

TAYLOR INST. OXFORD

SCÈNE VII.

VORCESTRE, *seul.*

Quel sinistre pouvoir, malheureuse Angleterre,
Eternise en ton sein la révolte et la guerre.
Incertain, alarmé dans cet état cruel,
Que n'ai-je tes conseils, ô mon cher Arondel!
Quel désert te renferme, ô Sage incorruptible?
Faut-il que la vertu, la sagesse inflexible,
Qui t'éloigne des soins, des chaînes de la Cour,
Me laissent si long-temps ignorer ton séjour!
Ciel! Je me reste seul; mais ton secours propice
Vient toujours seconder qui défend la justice.
Allons sur un Héros faire un dernier effort;
S'il n'est plus qu'un Tyran, allons chercher la mort.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, ISMENE.

ISMENE.

Que craignez-vous ? Pourquoi regrettez-vous,
Madame,
De m'avoir dévoilé le secret de votre ame ?
Ce penchant vertueux, ce sentiment vainqueur
Pour le plus grand des Rois honore votre cœur :
La vertu n'exclut point une ardeur légitime.
Quel cœur est innocent, si l'amour est un crime ?

EUGÉNIE.

Cruelle ! par quel art viens-tu de m'arracher
Un secret qu'à jamais je prétendois cacher ?
D'un cœur désespéré respectant la foiblesse,
Ah ! tu devois l'aider à taire sa tendresse ;
Mais à ce nom trop cher que tu m'as rappelé,
Puisqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé,
Remplis du moins l'espoir, l'espoir seul qui me reste,
Jamais ne m'entretiens de ce secret funeste ;
Que moi-même à tes yeux je doute désormais
Si tu le sais encor, si tu le sus jamais.

ISMENE.

On soulage son cœur en confiant sa peine;
Pourquoi m'avoir caché...

EUGÉNIE.

Moi-même, chère Ismène,
Victime du devoir, de l'amour, du malheur,
Osois-je me connoître et lire dans mon cœur?
De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître?
Jointe à Salisbury sans presque le connoître,
L'amour n'éclaira point un hymen malheureux
Dont le sort, sans mon choix, avoit formé les nœuds.
J'estimai d'un époux la tendre complaisance;
Mais il n'obtint de moi que la reconnoissance,
Et, malgré mes efforts, mon cœur indépendant
Réservoit pour un autre un plus doux sentiment.
De la Cour à jamais que ne fus-je exilée!
Par mon nouveau destin en ces lieux appelée,
Je vis... fière Vertu! pardonne ce soupir;
J'en adore à-la-fois et crains le souvenir.
Dans ce jeune Héros, je sentis plus qu'un maître;
Mon ame, son aspect, reçut un nouvel être;
Je crus que jusqu'alors ne l'ayant point connu,
Ne l'ayant point aimé, je n'avois point vécu.
Que te dirai-je enfin? Heureuse et désolée,
Maîtresse à peine encor de mon ame accablée,

Trouvant le désespoir dans mes plus doux transports,
Au sein de la vertu j'éprouvois des remords.
C'en est fait; libre enfin je dois fuir et me craindre:
J'ai su cacher ma honte, et j'ai pu me contraindre,
Tandis que le devoir défendoit ma vertu;
Mais aujourd'hui mon cœur est trop mal défendu:
Te dirai-je encor plus? On croit tout quand on aime:
Oui, depuis le moment que je suis à moi-même,
Cet amour malheureux, et nourri de mes pleurs,
Ose écouter l'espoir et chérir ses erreurs;
Quand je vois ce Héros, interdite, éperdue,
Je crois voir ses regards s'attendrir à ma vue,
Je crois... Mais où m'emporte un aveugle transport?
Le Ciel n'a fait pour moi qu'un désert et la mort.
Ne puis-je cependant, entretenir mon père?
Pourquoi m'arrête-t-il où tout me désespère?

ISMENE.

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour,
Et rejetter l'espoir qui s'offre à votre amour?
Le Trône à vos attraits...

EUGÉNIE.

Que dis-tu, malheureuse?
Quel fantôme brillant, quelle image flatteuse,
A mes sens égarés as-tu fait entrevoir?

Garde-toi de nourrir un dangereux espoir :
Tu me rendrois heureuse en flattant ma tendresse ;
Mais je crains un bonheur qui coûte une foiblesse.
Allons ; c'est trop tarder, abandonnons des lieux
Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux.
Je ne veux point aimer ; je fuis ce que j'adore :
J'implore le trépas, et je soupire encore !
La mort seule éteindra mon déplorable amour ;
Mais du moins, en fuyant ce dangereux séjour,
Cruelle à mes désirs, à mes devoirs fidelle,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle :
Si le reste est un crime, il est celui des Cieux,
Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux.
Tu n'auras pas long-temps à souffrir de ma peine ;
La mort est dans mon cœur : suis-moi, ma chère Ismène ;
Ton zèle en a voulu partager le fardeau,
Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.
Fuyons ! Là, pour briser le trait qui m'a blessée,
Pour bannir ce Héros de ma triste pensée,
Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour moi ;
Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un Roi.
Dis-moi que les attraits de quelqu'Amante heureuse
Ont sans doute enchaîné cette ame généreuse ;
Dis-moi que, nés tous deux sous des astres divers,

Il

Il ignore et ma peine et mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime.
Je t'aide, tu le vois, à me tromper moi-même :
Peut-être à tes discours oubliant mes regrets...
Je m'abuse... Ah! plutôt, ne le nomme jamais.
Pour quels crimes, ô Ciel! par quel affreux caprice
Le charme de ma vie en est-il le supplice?
Par la gloire inspiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu.
On vient; éloigne-toi.

SCÈNE II.

VORCESTRE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Je vous cherchois, mon père
Mon départ étoit prêt, quel ordre le diffère?
Jusqu'ici toujours tendre et sensible à ma voix,
Me refuseriez-vous pour la première fois?
Vous ne répondez rien! Une sombre tristesse...

VORCESTRE.

Laissez aux foibles cœurs une molle tendresse!
Les destins son changés, ma fille, et d'autres tems
Veulent d'autres discours et d'autres sentimens;

Connoissez-vous le sang dont vous êtes sortie,
Et le nom des Héros que lui doit la Patrie?

EUGÉNIE.

Je sais qu'il n'a produit que de vrais Citoyens;
Et pour leurs sentimens, je les sais par les miens.

VORCESTRE.

L'Univers sait nos faits; le Ciel seul sait nos vues:
S'il faut que dans ce jour les vôtres soient connues,
Soutiendrez vous l'honneur de ces noms éclatans?

EUGÉNIE.

L'ordre de la Nature, ou l'usage des tems,
A mon sexe laissant la foiblesse en partage,
Sembla de nos vertus exclure le courage.
De défendre l'Etat le droit vous fut donné;
A l'orner par nos mœurs notre sort fut borné:
Mais soit l'instinct du sang, soit l'exemple d'un père,
Je ne partage point la foiblesse vulgaire;
Que la Patrie ordonne, et mon cœur aujourd'hui
En sera, s'il le faut, la victime ou l'appui:
Le Ciel qui voit mon ame au devoir asservie,
Sait combien foiblement elle tient à la vie;
Et je l'ateste ici, que mon sang répandu...

VORCESTRE.

Laissez de vains sermens, j'en crois votre vertu,
J'en crois mon sang: montrez cette ame magnanime;

Vous pouvez, par l'effort d'une vertu sublime,
Dans nos fastes brillans, précéder les Héros.
Quelque dégré d'honneur qu'atteignent leurs travaux,
Au-delà de leur sort la gloire vous appelle;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle:
Même au-dessus du Trône il est encore un rang;
Et ce rang est à vous, si vous êtes mon sang.

EUGÉNIE.

De mon cœur, de mes jours que mon père dispose;
Pour en être estimée, il n'est rien que je n'ose.

VORCESTRE.

Un mot va nous juger: si, détruisant nos droits,
Et la foi des Traités, et le respect des Lois,
Le sort à votre père offroit un Diadême,
Et qu'entre la Patrie et le pouvoir suprême,
Il parût balancer à choisir son destin,
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain?

EUGÉNIE.

Le refus de ce Trône, un trépas honorable,
Un juste Citoyen est plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé:
C'est ton propre destin que ce choix a réglé,
C'est le sort de l'Etat; généreuse Eugénie,
Il faut, du Peuple Anglais tutélaire Génie,

Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliser,
Plus qu'obtenir le Trône ; il faut le refuser.
Oui, c'est toi, qu'au mépris d'une loi souveraine,
Au mépris de l'Etat, Edouard nomme Reine ;
Et, pour un rang de plus, si tu démens tes mœurs,
Tu l'épouses demain, tu règnes, et je meurs.
Tu frémis !.. Je t'entends : tu prévois les disgraces
Que ce fatal amour entraîne sur ses traces ;
Je reconnois ma fille à ce noble refus,
Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
Qu'espéroit Edouard ? Comment a-t-il pu croire
Qu'instruit par des aïeux d'immortelle mémoire,
Blanchi dans la droiture et la fidélité,
Dans le zèle des lois et de la liberté,
J'irois, d'un lâche orgueil méprisable victime,
Avilir ma vieillesse et finir par un crime ?
Non, j'ai su respecter la terre où je suis né ;
Je t'en devois l'exemple, et je te l'ai donné ;
Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore
Je vais fuir sur tes pas un Palais que j'abhorre ;
A moi-même rendu, je retourne au repos :
Je ne demande point le prix de mes travaux.
Quel prix plus doux pourroit flatter mon espérance ;
Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompense :
Je vais tout disposer ; Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'instruire de ses vœux ;
Je m'en remets à toi du soin de les confondre,
Et je veux te laisser la gloire de répondre.

SCÈNE III.

EUGÉNIE.

AINSI tous mes malheurs ne m'étoient pas connus !
Il m'aimoit, et je pars !... Je ne le verrai plus !...
Toi, qui fais à-la-fois mon bonheur et ma peine,
Le sort avoit donc fait mon ame pour la tienne !
Mais de ce même sort quel caprice cruel
Elève entre nous deux un rempart éternel !
Cher Prince ! il faudra donc que cette bouche même,
Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime,
Trahisse, en te parlant, le parti de mon cœur !...
Fuyons.... Mais le Roi vient. Toi, qui vois ma douleur,
Ciel ! cache-lui du moins....

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

ÉDOUARD.

Quelle crainte imprévue
Vous éloigne, Madame, et vous glace à ma vue?

EUGÉNIE.

Les Cieux me sont témoins que l'aspect de mon Roi
N'a jamais eu, Seigneur, rien de triste pour moi.

ÉDOUARD.

Votre Roi! Sort cruel! Ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître?
Malheureux sur le trône, et toujours redouté,
N'ai-je d'autre destin que d'être respecté?
Souveraine des Rois, la beauté n'est point née
Pour une dépendance au peuple destinée;
L'empire est son partage, et c'est elle en ce jour,
C'est elle qu'avec moi va couronner l'Amour,
Si, moins contraire enfin au bonheur où j'aspire,
Le sort veut terminer les maux dont je soupire.

EUGÉNIE.

Laissez aux malheureux la plainte et les douleurs;
Le Ciel pour Édouard a-t-il fait des malheurs?

S'il se mêle à vos jours quelque peine légère,
La gloire vous apelle et s'offre à vous distraire;
L'Univers vous attend, et vos premiers travaux
De ce siècle déjà vous ont fait le Héros:
Soumettez les deux mers aux lois de l'Angleterre;
Allez, soyez l'arbitre et l'amour de la terre;
Je rendrai grace au Ciel, quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je fuis pour jamais.

ÉDOUARD.

Ah! cruelle, arrêtez; vous avez dû m'entendre;
Tout vous a dit l'ardeur de l'Amant le plus tendre,
Et, pour prix de mes feux, vous fuiriez des climats
Que je veux avec moi soumettre à vos appas!
Ne me dérobez point le seul bien où j'aspire:
Je ne commencerai de compter mon Empire,
D'être, d'aimer mon sort, que du moment heureux
Où vous partagerez ma Couronne et mes feux...
Mais non... Ce sombre accueil m'apprend que je m'abuse,
Et ce n'est point vous seule ici que j'en accuse.

EUGÉNIE.

Ne soupçonnez que moi: sur mon devoir, Seigneur,
Je ne connois jamais de maître que mon cœur.

SCÈNE V.

ÉDOUARD.

Elle fuit! Quelle haine et quel sensible outrage!
Superbe Citoyen, voilà donc ton ouvrage!
On t'accusoit; mon cœur n'osoit te soupçonner:
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner?
Où me réduit l'ingrat! Que sert ce diadême,
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime?
Mais quel est cet hymen dont on défend les droits?
Quels sujets orgueilleux! Est-ce un peuple de Rois?
Quelles sont ces vertus farouches et bisarres?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des barbares?
Par un terrible exemple il faut leur enseigner
Qu'il n'est ici qu'un maître, et que je sais régner.
Holà, Gardes!

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

Volfax, venge-moi d'un rébelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traître, et cette main fidèle...

ÉDOUARD.

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi,
Ce sage révéré, cet ami de son Roi,
Comblé de mes bienfaits, chargé de ma puissance,
(Le croiras-tu?) Vorcestre, oui, Vorcestre m'offense;
Il ose me trahir.

VOLFAX.

Vorcestre! lui, Seigneur!
Lui qui parut toujours l'oracle de l'honneur!
Peut-être en croyez-vous un douteux témoignage.

ÉDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, et j'ai reçu l'outrage:
Cet esprit de révolte éclaire enfin mes yeux,
Et me confirme trop des soupçons odieux.

VOLFAX.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire....
Je le justifiois!... O Ciel! qu'on doit peu croire
Aux dehors imposans des humaines vertus!

ÉDOUARD.

Parle: que t'a-t-on dit? rien ne m'étonne plus.

VOLFAX.

Dispensez-moi, Seigneur, d'en dire davantage:
Il est d'autres témoins des maux que j'envisage,
Et je crois avec peine un si noir attentat.

ÉDOUARD.

Achève, je le veux; je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis, puisqu'enfin ce n'est plus qu'un coupable ;
Je vois que son forfait n'est que trop véritable ;
Je rapproche les tems, ses projets, ses discours.
Dans le conseil, Seigneur, vous l'avez vu toujours
Contraire à vos desseins, contraire à votre gloire ;
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire.
Je vois trop maintenant par quels motifs secrets
Ses dangereux conseils ne tendent qu'à la paix.

ÉDOUARD.

Oui, tu m'ouvres les yeux ; aujourd'hui même encore,
Trahissant le renom dont l'Univers m'honore,
Il m'osoit conseiller un indigne repos.

VOLFAX.

Pour en savoir la cause, apprenez ses complots ;
Dans la sécurité d'une paix infidèle,
On vous laisse ignorer que l'Ecosse rébelle....

ÉDOUARD.

Je ne le sais que trop : de fidèles sujets
M'ont découvert sans lui ces mouvemens secrets.

VOLFAX.

De ces déguisemens l'honneur est-il capable ?
Qui peut taire un complot, lui-même en est coupable.
Peut-être jusqu'au Trône osant porter ses vœux,

Appui des Ecossois, il veut régner sur eux :
C'est pour favoriser ces ligues ennemies,
Qu'il prétend séparer vos forces réunies,
Et des Ports différens disperser vos Vaisseaux,
Et borner à régner le destin d'un Héros.
Il avoit des vertus, il avoit votre estime,
Seigneur : mais pour régner, quand il ne faut qu'un crime,
L'honneur est-il un frein à l'orgueil des mortels ?
L'espoir du Trône a fait les fameux criminels,
Et, fausse trop souvent, cette altière sagesse
N'attend qu'un crime heureux pour montrer sa bassesse.

ÉDOUARD.

Le perfide !

VOLFAX.

Je crains, autant que sa fureur,
Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés, entraînés dans ses brigues,
Tous croiront vous servir en servant ses intrigues ;
De la rébellion l'étendard abhorré
Deviendroit dans ses mains un étendard sacré....

ÉDOUARD.

Va : qu'on l'amène ici..... Mais que vois-je ? Il s'avance.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX.

VORCESTRE.

DAIGNEZ remplir, Seigneur, ma dernière espérance ;
Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
Au bien de cet Etat mes travaux et mes jours,
J'eusse été trop heureux : par un destin contraire,
Forcé, vous le savez, au malheur de déplaire ;
Trop vrai pour me trahir, je dois, fuyant ces lieux,
Soustraire à vos regards un objet odieux.
Souffrez donc qu'aujourd'hui, dans un obscur asyle
Inutile à l'Etat, moi-même je m'exile ;
Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un Peuple généreux,
J'attendrai sans regret la fin de ma carrière,
Si, d'un dernier regard, honorant ma prière,
Vous conservez, Seigneur, par de justes projets,
Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos sujets.

ÉDOUARD.

Vous apprendrez dans peu ma volonté suprême ;
Sortez.

SCÈNE VIII.

EDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

Qu'ai-je entendu ? qu'en croiras-tu toi-même ?
Peut-on le soupçonner de tramer un forfait,
Quant il fuit et ne veut qu'un exil pour bienfait ?

VOLFAX.

Seigneur, ainsi que vous, sa démarche m'étonne ;
Que ne puis-je penser qu'à tort on le soupçonne ?
Mais deux garants trop sûrs de cette trahison,
Malgré moi, m'ont conduit au-delà du soupçon.
Je dirai plus, Seigneur ; le zèle, qui m'éclaire,
Me fait jour à travers ce ténébreux mystère ;
Par le pas qu'il a fait, je le crois convaincu ;
Le crime prend souvent la voix de la vertu.
Oui, ce même départ qu'apprête l'infidèle,
Est de sa trahison une preuve nouvelle.
S'il vous fait consentir à son éloignement,
C'est pour tromper vos yeux, et fuir plus sûrement.
Cet exil prétendu, que ses vœux vous demandent,
Joindra peut-être un Chef aux traîtres qui l'attendent.

Dans ces climats conquis, placés tous par son choix,
Ceux qui règnent pour vous marcheront à sa voix :
Tout le seconde enfin, et tout veut qu'on le craigne :
S'il demeure, il conspire; et s'il s'échappe, il règne.
Tout dépend d'un instant, il peut vous prévenir :
Sous des prétextes vains, sa fille, prête à fuir,
Va sans doute habiter une terre ennemie;
Et dans ce même instant peut-être qu'Eugénie....

ÉDOUARD

Elle fuit !... C'en est trop ; prévenons des ingrats :
Je m'en fie à ton zèle, observe tous leurs pas :
Je veux dès ce moment m'éclaircir sur son crime;
Et, s'il n'est que trop vrai que, trompant mon estime,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits,
Je n'aurai pas long-tems à craindre des forfaits.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

NON, Madame, à vos vœux rien ici ne s'oppose.
Le Roi veut vous parler : j'en ignore la cause ;
Mais ne redoutez rien. Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers ;
Sur la foi des témoins que j'ai su lui produire,
Édouard convaincu me laisse tout conduire :
Dans son courroux pourtant, inquiet, consterné,
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné ;
Mais il vient.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, ALZONDE, sous le nom d'Aglaé.

ALZONDE.

PAR votre ordre en ces lieux appelée ?
Quel soin vous intéresse au sort d'une exilée ?

Puis-je espérer, Seigneur, qu'un secours généreux
Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux ?

ÉDOUARD.

Oui, fidelle Aglaé, pour terminer vos peines,
Attendez tout de moi, si vous calmez les miennes ;
De ce funeste jour vous savez les malheurs,
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
Accablé de remords, de tristesse et de crainte,
Mais comptant sur vos soins, je parle sans contrainte ;
Vous me voyez rempli du désespoir amer
D'affliger, d'allarmer ce que j'ai de plus cher.
L'amitié, je le sais, avec elle vous lie :
C'est vous intéresser que nommer Eugénie.
Si vous chérissez donc sa gloire et son bonheur,
Et si jamais l'amour a touché votre cœur,
Sauvez-la, sauvez-moi : par un récit fidèle
Allez la rassurer dans sa frayeur mortelle ;
On accuse son père, il n'est point condamné ;
A la rigueur des lois s'il semble abandonné,
Des fureurs d'un Amant qu'elle excuse le crime :
J'ai moins prétendu perdre un sujet que j'estime,
Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour :
L'Amour va réparer le crime de l'Amour.
Oui, fût-il condamné, le sang de ce que j'aime
Est sacré dans ces lieux, ainsi que le mien même ;

Sans le sceau de ma main les lois ne peuvent rien :
Le coupable est son père, et son père est le mien.
Qu'elle vienne ; elle sait mon trouble et sa puissance,
Qu'un seul de ses regards enchaîne ma vengeance ;
J'espère tout du sort, puisqu'il a confié
La cause de l'amour aux soins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grâce : à mes feux moins contraire,
Qu'elle n'écoute plus un préjugé sévère ;
Que par un tendre Amant son front soit couronné,
Qu'elle accepte mon cœur, et tout est pardonné.

ALZONDE.

Seigneur, si vous voulez le bonheur de sa vie,
Si vous daignez m'en croire, oubliez Eugénie.
On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné,
Par lui-même à l'exil, aux larmes condamné.
Sans lui faire acheter la grâce qu'elle espère,
Sans troubler son repos, terminez sa misère.
N'attendez pas qu'ici, pleurante à vos genoux,
Elle vienne arrêter un funeste courroux :
Sûre que l'équité va lui rendre son père,
Sa vertu ne sait point descendre à la prière ;
Mettez fin à ses maux, si vous y prenez part,
Et faites son bonheur en souffrant son départ.

ÉDOUARD.

Moi! que pour son bonheur je m'intéresse encore,
Tandis que sur la foi des feux que je déplore,
La cruelle se plaît à faire mon malheur,
Me brave avec orgueil, me fuit avec horreur!
Il en faut à ma gloire, épargner la foiblesse;
Vengeons d'un même coup mon trône et ma tendresse;
Pour sauver un proscrit que peut-elle aujourd'hui,
Quand elle est à mes yeux plus coupable que lui?..
Que dis-je! Quand je puis terminer tes allarmes,
Quand la main d'un Amant doit essuyer tes larmes,
Je livrerois ton père au glaive d'un bourreau!
J'attacherois tes yeux sur un affreux tombeau!
O ma chère Eugénie! Ah! punir ce qu'on aime,
Frapper un cœur chéri, c'est se frapper soi-même.
Non, son seul souvenir désarme mon transport.
Il faut, chère Aglaé, faire un dernier effort;
S'il reste quelqu'espoir à mon ame enflammée,
Rassurez, ramenez Eugénie allarmée:
Qu'abrégeant à-la-fois sa peine et mon tourment,
Au Tribunal d'un Juge elle trouve un Amant.
Dites-lui mon amour, mes pleurs, ma fureur même,
Tout est justifié par un amour extrême:
Mais si, fidelle encore à de fausses vertus,
Si pour le vain honneur d'un superbe refus,

Trop sûr qu'arrêtant un jugement sévère,
Mon cœur va prononcer la grâce de son père;
Evitant ma présence, et fuyant ce Palais,
Elle bravoit mes feux, mon courroux, mes bienfaits.
Il m'en coûtera cher, mais j'atteste la gloire
Que de ses vains attraits j'efface la mémoire;
Et son père, à l'instant déchu de tous ses droits,
N'est plus qu'un criminel que j'abandonne aux lois.
Ne perdez point de tems; allez, je vous confie
Mes desseins, mon espoir, le secret de ma vie.
Priez, promettez tout; effrayez, s'il le faut:
Un mot va décider le trône ou l'échafaud;
Son sort est dans ses mains: allez, qu'elle prononce;
Le destin de mes jours dépend de sa réponse.

SCÈNE III.

ALZONDE.

Je ne formois donc pas un frivole soupçon;
Trop heureuse rivale!.. Ah! que dis-je! et quel nom!
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire,
Et rendu tout mon cœur au sein de la Victoire?..
Quoi! des soupirs encor reviennent me trahir!
Falloit-il le revoir, s'il falloit le haïr?
Ton supplice est entier, Amante infortunée!
Il ne manquoit aux maux qui font ta destinée,

Que d'entendre d'un cœur dont tu subis la loi,
Des soupirs échappés pour un autre que toi.
Je n'en puis plus douter, et, pour comble d'outrage,
On veut que leur bonheur soit encore mon ouvrage!
J'en rends grâce au destin : ce soin qui m'est commis
M'aide à désespérer mes cruels ennemis ;
Dans le sang le plus cher, répandu par ma haine,
Que tout ici gémisse et souffre de ma peine.
On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux,
Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux.
Tremble, crédule Amant ; en frappant ce qu'il aime,
L'Amour est plus cruel que la haine elle-même.
Mais ma rivale vient ; cachons lui son bonheur,
Dissimulons ma rage, et trompons sa douleur.

SCÈNE IV.

ALZONDE, sous le nom d'Aglaé; EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Ah! ma chère Aglaé, dans quel tems déplorable
Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable!
Ismène ne vient point en dissiper l'horreur;
Tout me fuit, tout me laisse en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire et ma crainte et mon zèle,
Fuyez, chère Eugénie, une terre cruelle;
De mes délateurs je redoute les coups,
Peut-être leur fureur s'étendroit jusqu'à vous;
Il en est tems encor, fuyez.

EUGÉNIE.

Moi, que je fuie!
Je crains, mais pour mon père, et non pas pour ma vie.

SCÈNE V.

ALZONDE, sous le nom d'Aglaé; EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE.

Eh bien, que m'apprends-tu?

ISMENE.

Le silence et l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi;
Je n'ai vu que Volfax : il me suit, et peût-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vu naître,
Madame, vous pourrez les apprendre de lui.

EUGÉNIE.

Vous, ma chère Aglaé; vous, mon unique appui :
Pénétrez jusqu'au Prince; allez, tâchez d'apprendre
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre.
De la vertu trahie exposez le malheur,
Et s'il parle de moi... Dites-lui ma douleur;
Dites-lui que j'expire en proie à tant d'alarmes;
Que je n'aurois pas cru qu'il fît couler mes larmes,
Qu'il voulût mon trépas, et qu'aujourd'hui sa main
Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

SCÈNE VI.

ÆUGÉNIE, VOLFAX, ISMÈNE.

EUGÉNIE.

Rassurez-moi, Milord; quel forfait se prépare?
De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare?

VOLFAX.

Un ordre souverain l'a commis à mes soins;
C'est tout ce que je sais.

EUGÉNIE.

Puis-je le voir, du moins?
Vous le plaindrez, sans doute; une ame généreuse
Ne voit point sans pitié la vertu malheureuse.
Venez, guidez mes pas; il n'est point de danger,
Point de mort qu'avec lui je n'ose partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir; et ses Juges, peut-être,
Devant eux à l'instant vont le faire paroître.

EUGÉNIE.

Des Juges? De quel crime a-t-on pu le charger?
Quel citoyen plus juste ose l'interroger?....

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'approche,
Un Sujet rarement est exempt de reproche.

EUGÉNIE

Arrêtez ; à ses mœurs votre respect est dû :
La vertu dans les fers est toujours la vertu.
Sa probité toujours éclaira sa puïssance.
Que, pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne soit que le droit détesté
D'être injuste et cruel avec impunité ;
Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire
Ce rang n'est que le droit d'illustrer un Empire,
De donner à son Roi des conseils vertueux,
Et le suprême bien de faire des heureux.
Toi qui, peu fait sans doute à ces nobles maximes,
Oses ternir l'honneur par le soupçon des crimes,
Tu prends pour en juger des modèles trop bas ;
Respecte le malheur si tu ne le plains pas.
Apprends que dans les fers la probité suprême
Commande à ses tyrans, et les juge elle-même :
Mais c'est trop m'arrêter, et tu pourrois penser
Qu'à briguer ton appui je daigne m'abaïsser :
Le trône seul a droit de me voir suppliante.
Je vais....

VOLFAX.

Un ordre exprès s'oppose à votre attente ;
Du trône, dans ce jour, tout doit être écarté,
Madame, et votre nom n'en est pas excepté.

SCÈNE

SCÈNE VII.

EUGÉNIE, ISMÈNE.

EUGÉNIE.

D'un Tribunal cruel on m'interdit l'entrée!
O mon père! ô forfait! sa perte est assurée;
Du parricide affreux qu'apprête leur fureur,
Mon sang glacé d'effroi me présage l'horreur.

ISMÈNE.

Ses amis, sa vertu, la voix de la Justice....

EUGÉNIE.

Est-il des droits sacrés, si l'on veut qu'il périsse?
Et des amis, dis-tu? Quel nom dans ce séjour!
La sincère amitié n'habite point la Cour;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître;
Tout y devient flatteur, tout flatteur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par ses bienfaits nombreux,
Ose-t-on être encor l'ami d'un malheureux?
De la Cour un instant change toute la face;
Tout vole à la faveur, tout quitte la disgrace:
Ceux même qu'il servit ne le défendront pas:
Le jour d'un nouveau règne est le jour des ingrats.

Mais quel affreux silence, et quelle solitude!
Chaque moment ajoute à mon inquiétude.
Instruite de ma crainte, Aglaé ne vient pas :
Allons la retrouver ; elle me fuit · hélas!
Je ne le vois que trop ; sa tendresse, sans doute,
Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCÈNE VIII.

ARONDEL, EUGÉNIE, ISMÈNE.

ARONDEL.

Dans ce séjour coupable où tout change aujourd'hui,
Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui,
Si par des sentimens au-dessus du Vulgaire,
Jusques dans ses malheurs la vertu vous est chère,
Qu'en ces funestes lieux par vous je sois guidé :
Parlez, daignez m'apprendre où Worcestre est gardé.

EUGÉNIE.

Généreux étranger, mortel que je révère,
Qui vous rend si sensible au malheur de mon père?

ARONDEL.

Vous, sa fille? O bonheur!...

EUGÉNIE.

Quelle tendre pitié,
Quel héroïque effort vous conduit?

ARONDEL.

L'amitié.
D'un cœur solide et vrai vantez moins la constance,
Le devoir n'a point droit à la reconnoissance,
Le trône est entouré d'un peuple adulateur,
Et l'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flatteur.
J'étois de sa vertu l'adorateur fidèle,
Elle reste à son cœur, je lui reste avec elle.
Je serois ignoré dans ce séjour nouveau;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie,
Me rendent étranger au sein de ma Patrie:
Mais puisqu'encor propice en ce jour de courroux,
Le Ciel daigne m'entendre et m'adresser à vous,
Madame, à vos regards je paroîs sans mystère;
Vous voyez Arondel, l'ami de votre père:
Tandis qu'on ne l'a vu que puissant et qu'heureux,
J'ai fui de la faveur le séjour fastueux,
Et je n'ai point grossi cette foule importune
Qui venoit à ses pieds adorer la fortune;
Mais lorsque tout s'éloigne, et qu'il est oublié,
Je reviens, et voici le jour de l'amitié.

EUGÉNIE.

O présage imprévu d'un destin plus prospère!
Puisqu'il nous rend à nous, le Ciel est pour mon père.

ARONDEL.

Quand, pour lui revenu, j'apportois des secrets
Dûs aux soins d'un Etat heureux par ses bienfaits,
Quoi! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir ses vertus adorées!
Quels lâches imposteurs ont causé ses revers?
Tout abandonne-t-il Worcestre dans les fers?
N'est-il plus à la Cour une ame assez hardie
Pour oser s'élever contre la calomnie?
O toi, qui dans des temps dont je garde les mœurs,
Inspirois nos ayeux, et faisois les grands cœurs,
Vérité généreuse, es-tu donc ignorée,
Et du séjour des Rois à jamais retirée?
Nourri loin du mensonge et de l'esprit des Cours,
J'ignore de tout art les obliques détours;
Mais, libre également d'espérance et de crainte,
J'agirai sans foiblesse et parlerai sans feinte:
On expose toujours avec autorité
La cause de l'honneur et de la vérité.
Commandez, j'obéis: nul péril ne m'étonne;
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la donne.

EUGÉNIE.

Que puis-je décider ? Vous même guidez-moi ;
Je ne sais que gémir en ces momens d'effroi :
Volfax garde mon père, il en veut à sa vie ;
J'ai vu dans ses discours la bassesse et l'envie.
Ah ! si dans cet instant des Juges ennemis
Décidoient qu'en secret... Ah ! Milord, j'en frémis.
Allons, servez de guide à mon ame égarée :
Du lieu qui le renferme environnons l'entrée ;
Et si des assassins lui vont percer le flanc,
Ils n'iront jusqu'à lui que couverts de mon sang.

ARONDEL.

Non : il faut plus ici qu'une douleur stérile.
Forcez des Courtisans la cohorte servile ;
Confondez l'imposture, éclairez l'équité,
Et jusqu'au trône enfin portez la vérité.
Au zèle d'un ami laissez le soin du reste,
Votre estre confondra cette ligue funeste ;
Ou, si pour le sauver mes soins sont superflus,
Quand il expirera je n'existerai plus.

SCÈNE IX.

EUGÉNIE, ISMÈNE.

EUGÉNIE.

Allons, puisqu'il le faut, tâchons de voir encore
Celui que je devrois haïr, et que j'adore.
Il me rendra mon père : oui, son cœur n'est point fait
Pour commander le meurtre et souscrire au forfait;
Mais si pour le fléchir, pour vaincre l'imposture,
Ce n'étoit point assez des pleurs de la nature,
Toi, dont jamais je n'eusse imploré le secours,
Si je ne l'implorois pour l'auteur de mes jours;
Amour, viens dans son cœur guider ma voix tremblante,
Et prête ta puissance aux larmes d'une Amante.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZONDE, AMÉLIE.

ALZONDE.

As-tu servi les vœux d'un cœur désespéré ?
Au gré de ma fureur tout est-il préparé ?

AMÉLIE.

Vos ordres sont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne :
Mon sort me veut coupable, il y faut consentir ;
Ne laissons plus au Roi l'instant d'un repentir :
L'infidèle rapport que je viens de lui faire,
Vainement a paru redoubler sa colère.
Incertain, furieux, attendri tour-à-tour,
Jusques dans sa fureur j'ai connu son amour ;
Il nommoit Eugénie, il partage sa peine :
S'il l'entend, il sait tout ; s'il la voit, elle est Reine.
La grâce de Worcester est le prix d'un soupir ;

Je connois trop l'amour, il ne sait point punir.
Quoi! ces périls, ces pleurs n'auroient servi qu'à rendre
Ma rivale plus chère et son amant plus tendre!
Il est temps de frapper; pour combler tes rigueurs,
N'étoit-ce point assez d'unir tous les malheurs,
Ciel? falloit-il aussi rassembler tous les crimes,
Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes?
Vengeance, désespoir, vertus des malheureux;
Je n'espère donc plus que ces plaisirs affreux
Que présente à la haine, à la rage assouvie,
L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie.

SCÈNE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMÉLIE.

ALZONDE.

Eh bien! qu'attendez-vous? quelle lente fureur?
Un crime sans succès perd toujours son auteur:
Songez que, si le Roi voit Eugénie en larmes...

VOLFAX.

Madame, épargnez-vous d'inutiles allarmes;
Aux cris dont sa douleur vient remplir ce Palais,
Du trône jusqu'ici j'ai su fermer l'accès:
Solitaire et plongé dans un morne silence,

Édouard laisse agir mes soins et ma vengeance;
Et l'on n'interrompra ce silence fatal,
Qu'en lui portant l'arrêt qui proscrit mon rival.
Tout nous seconde enfin, sa ruine est certaine:
Jaloux de son crédit, et liés à ma haine,
Ses Juges vont hâter son arrêt et sa mort:
Vos vœux seront remplis; je commande en ce Port,
Madame, et dès demain, cessant d'être captive,
Pour revoir vos Etats vous foulerez cette rive.

ALZONDE.

Perdez votre ennemi: mon funeste courroux
Ne sera point oisif en attendant vos coups.

SCÈNE III.

VOLFAX.

L'abîme est sous tes pas, ambitieuse Reine,
Tu crois que je te sers, je ne sers que ma haine;
Mon rival abattu, je comble tes revers;
Je me suffis ici, je te nomme et te perds:
Mon sort s'affermira par leur chûte commune;
Point de lâches remords, accablons l'infortune.
Mais quel est l'étranger qui s'est offert à moi?
Il prétend voir, dit-il, ou Vorcestre ou le Roi:
Peu commune à la Cour, sa fermeté m'étonne,

Je n'ai pu m'éclaircir sur ce que je soupçonne ;
Pour surprendre un secret qu'il craint de dévoiler,
Je veux qu'à mon rival il vienne ici parler.

SCÈNE IV.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

VOLFAX.

GARDES, faites venir Vorcestre en ma présence ;
Vous, fidèle Glaston, veillez dans mon absence :
Caché près de ces lieux, tandis que j'entendrai
D'un entretien suspect le secret ignoré,
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite :
C'est son ordre absolu que ma voix vous répète.

SCÈNE V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE.

QUE dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourir ?

VOLFAX.

Un Etranger demande à vous entretenir.
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire ;
Edouard le permet : Gardes, qu'on se retire.

SCÈNE VI.

VORCESTRE, *seul.*

Eh! qui peut me chercher dans ces funestes lieux?
Est-ce un heureux secours que m'adressent les Cieux?
Quel que soit l'inconnu que je vais voir paroître,
Dieu juste! fais du moins qu'il ne soit point un traître,
Que je puisse par lui détruire un attentat,
Non pour sauver mes jours, mais pour sauver l'Etat.
Où respire, où gémit ma fille infortunée?
Tu connois sa vertu, conduis sa destinée....
Quand j'éprouve des maux qui semble n'être faits
Que pour être la honte et le prix des forfaits,
Je ne t'accuse point, arbitre de ma vie:
Lorsque la liberté, l'ame de la Patrie,
Voit dégrader ses droits, voit tomber sa grandeur,
La mort est un bienfait, et non pas un malheur...
Ignorât-on le sort que nous devons attendre,
Et sous quels Cieux nouveaux notre esprit va se rendre;
Le désir du néant convient aux scélérats.
Non, je ne puis penser que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame,
Qu'alluma l'immortel d'une céleste flamme;

La vertu malheureuse, en ces jours criminels,
Annonce à ma raison les siècles éternels :
Pour la seule douleur la vertu n'est point née,
Le Ciel a fait pour elle une autre destinée ;
Plein de ce juste espoir, je m'élève aujourd'hui
Vers l'Être bienfaisant qui me créa pour lui....
Mais, qui s'avance ici ?

SCÈNE VII.

ARONDEL, VORCESTRE.

VORCESTRE.

Quel dessein vous amène ?

ARONDEL, *l'embrassant.*

Cher Vorcestre !...

VORCESTRE.

Que vois-je ? Ah ! je m'en crois à peine...
Quoi ! c'est vous, Arondel ! c'est vous que je revois,
Et que j'embrasse, hélas ! pour la dernière fois !
Dans cet instant mêlé de joie et de tristesse,
De mes sens interdits soutenez la foiblesse...
Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?
Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux sort ?

Quel désert à mes soins cachoit vos destinées?
Privé de vous, hélas! j'ai perdu mes années,
Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes souhaits,
Que pour sentir l'horreur de vous perdre à jamais?

ARONDEL.

Ne donnons point ce tems à d'inutiles plaintes;
Osez briser vos fers, et dissiper nos craintes:
Le jour déjà plus sombre aide à tromper les yeux,
Je reste ici: pour vous, abandonnez ces lieux,
Fuyez avec horreur une indigne Patrie:
Déjà par mes conseils, par les soins d'Eugénie
Une barque s'apprête: allez, passez les mers;
Vivez, si vous m'aimez; cette garde, ces fers,
Ces murs n'allarment point une ame magnanime;
L'appareil de la mort n'étonne que le crime;
Souffrez qu'en vous sauvant, l'intrépide amitié
Prenne l'emploi du Ciel qui vous laisse oublié.

VORCESTRE.

J'emploirois pour la vie un lâche stratagême!
Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime!
Je ne crains rien pour moi: pour vous seul j'ai frémi.
Fuyez, abandonnez un malheureux ami:
Je sens comme ma fin, l'instant qui nous sépare:
Mais fuyez, craignez tout dans ce Palais barbare:
Je mourrai doublement, si vous y périssez.

ARONDEL.

J'aurois cru qu'en m'aimant vous m'estimiez assez
Pour devoir m'épargner le soupçon de la crainte,
Et me croire au-dessus du sort et de la plainte.
Vous me connoîtrez mieux : si vous voulez périr,
Je ne vous quitte point ; ami, je sais mourir :
Convaincu, comme vous, du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?
Aveugle sur son être, incertain, accablé,
Dans ce séjour mortel le Sage est exilé ;
Il voit avec transport la fin de la carrière
Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumière :
Dans cette nuit d'erreurs la vie est un sommeil,
La mort conduit au jour, et j'aspire au réveil ;
Mais suspendant ici cette sagesse austère,
Ne songez aujourd'hui qu'au tendre nom de père.
Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous,
Eugénie en ce lieu seroit à vos genoux,
Prête à chercher la mort, résolue à vous suivre,
Ah ! si sa tendre voix vous conjuroit de vivre,
Vous refuseriez-vous à sa vive douleur ?
Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur ?...
Ignorez-vous l'opprobre où vous expose un traître ?
Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-être...

O honte! quoi! tomber sous cette indigne main!
Fuyez, je crois déjà voir le glaive assassin.

VORCESTRE.

Quelle que soit la main qui m'ôtera la vie,
Qui meurt dans sa vertu, meurt sans ignominie.

ARONDEL.

La gloire, je le sais, devroit suivre une mort,
L'ouvrage de la fraude et le crime du sort;
Mais à tout condamner la foule accoutumée,
Sur le crime apparent flétrit la renommée.
Qui pourroit se défendre et ne le daigne pas,
Veut perdre avec le jour l'honneur de son trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même:
Ce n'est point son renom, ce n'est qu'elle que j'aime;
Que l'Univers approuve ou condamne mes fers,
Ami, vous m'estimez; voilà tout l'Univers.
A parler pour mes jours si mon cœur se refuse,
Je sais mon plus grand crime, il n'admet point d'excuse;
Et l'innocence enfin, peu faite à supplier,
Ne descend point au soin de se justifier:
En conservant mes jours, je perdrois votre estime,
Si je pouvois ramper sous la main qui m'opprime;
Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider;
Je sais quitter la vie, et non la demander.

Retournez vers ma fille, et cessant de m'abattre,
Ami, ne m'offrez plus ses larmes à combattre ;
Les maux, les fers, la mort, je puis tout surmonter ;
Je n'ai que sa douleur et vous à redouter.
Epargnez-moi l'horreur où ce moment me livre ;
Au nom de ma tendresse ordonnez-lui de vivre ;
Au nom de l'Amitié, dont les augustes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
Qu'elle me trouve en vous, et qu'elle vous soit chère ;
Quand je meurs, mon ami de ma fille est le père ;
Je vivrai dans mon cœur : que ma mort à jamais
Emporte votre estime et non pas vos regrets.

ARONDEL.

Ainsi, rien ne fléchit ce courage intrépide....
Je me livre moi-même au transport qui vous guide.
Eh bien! cruel ami, puisqu'immolant vos jours,
Vous refusez de fuir, il faut d'autres secours ;
Je vous dois des conseils dignes d'un cœur sut lime.
Le supplice à toujours l'apparence du crime :
Sauvez de cet affront votre nom respecté,
Et marquez-le du sceau de l'immortalité :
Périr sous les regards du traître qui vous brave,
Périr dans les tourmens, c'est périr en esclave.
Non, il faut mourir libre, et décider sa fin ;
Un cœur indépendant doit faire son destin :
Des sens épouvantés étouffant le murmure,
Un cœur vraiment anglais s'asservit la nature,

Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers,
Il sait vaincre la mort, l'effroi de l'Univers.
Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage,
Pour tromper vos tyrans, et confondre leur rage,
Je vais... glacé d'horreur et saisi de pitié,
Vous fournir un secours dont frémit l'amitié.
Je frissonne en l'offrant... mais un devoir austère
M'impose malgré moi ce cruel ministère.
Vous êtes désarmé... ce poignard est à vous;
Que votre sein ne soit percé que de vos coups:
Prenez ce fer, frappez, je m'en réserve un autre,
Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
Londres nomme l'ami qui tomba près de vous!

VORCESTRE.

Quelqu'honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas est le destin d'un lâche;
Savoir souffrir la vie, et voir venir la mort,
C'est le devoir du Sage, et ce sera mon sort;
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime:
Souvent il est foiblesse, et toujours il est crime;
La vie est un dépôt confié par le Ciel;
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.
N'ourrons point les vertus par la férocité,
Restons dans la nature et dans l'Humanité.

Garde ce triste don ; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'Etat te commande.
Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris,
Quand, l'apportant au Roi, j'ai trouvé l'esclavage ;
Porte-le : d'un perfide il y verra l'ouvrage....

SCÈNE VII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

VOLFAX.

Hola, Gardes, à moi ! saisissez-les tous deux.

ARONDEL, *frappant Volfax du poignard qu'il tenoit encore.*

Voilà ton dernier crime ; expire, malheureux.
(*Il jette le poignard.*)

(*Aux Gardes.*)
Faites votre devoir : je suis prêt à vous suivre.
Vous vivrez, cher Vorcestre, ou je cesse de vivre.
(*On l'emmène.*)

VORCESTRE.

Séparés si long-tems, deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis ?

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD.

Oui, je vais confirmer l'arrêt de son supplice;
Qu'avant tout, cependant, cet ami, ce complice,
Qui s'obstine au silence, et brave le danger,
Soit conduit devant moi : je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du Palais Eugénie éplorée
Depuis long-tems, Seigneur, en demande l'entrée.

ÉDOUARD.

Qu'elle paroisse; allez.

SCÈNE II.

ÉDOUARD.

Je vais la voir enfin :
Je tremble... Je frémis... Quel sera mon destin ?
Qu'Eugénie à mon cœur laisse au moins l'espérance,
Et je lui rends son père... O Ciel ! elle s'avance :
Sa grâce est dans ses yeux.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Pour la dernière fois
Je puis enfin, Seigneur, vous adresser ma voix :
Mon père est condamné. Souverain de sa vie,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie ?

ÉDOUARD.

Je pouvois le sauver, quoiqu'il fût convaincu :
Il va mourir, Madame, et vous l'avez voulu.

EUGÉNIE.

Le plus juste des Rois permettra-t-il le crime ?
D'infâmes délateurs, qu'un vil espoir anime,
Ont osé le charger du plus noir attentat,
Des traîtres ont jugé le soutien de l'Etat ;
Que son maître le juge, ou s'il faut qu'il périsse,
Si, détournant les yeux, vous souffrez l'injustice,
S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié,
A ma douleur du moins accordez la pitié ;
Ma vie est attachée à celle de mon père :
Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumière !....
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux :
Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

ÉDOUARD, *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chère Eugénie !
Vous l'objet de mes vœux, vous l'espoir de ma vie.
Commandez en ces lieux ; n'accablez plus mon cœur
Du remords d'avoir pu causer votre douleur.
Quoi ! c'est vous qui priez ! c'est moi qui vous afflige !
A quels affreux excès votre haine m'oblige !
Terminez d'un seul mot ma peine et votre effroi :
Régnez : au même instant donnant ici la loi,
Vous dérobez Worcestre au coup qui le menace ;
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa grâce.

EUGÉNIE.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang.
Vous savez quel devoir m'éloigne de ce rang.

ÉDOUARD.

Oui, je sais mon malheur; ce jour épouvantable,
Quand j'en doutois encore, et m'éclaire et m'accable:
Cessez de m'opposer des détours superflus.
Cruelle! je vois trop d'où partent vos refus.
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux font votre peine,
Sous le nom du devoir vous déguisez la haine;
Vous le voulez, Madame; il faut y consentir.
De mon cœur déchiré cet amour va sortir:
C'en est fait; mais songez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je suis tout à ma gloire;
Qu'à ma gloire rendu, n'agissant plus qu'en Roi,
Un pardon dangereux ne dépend plus de moi;
La justice a parlé, je lui dois sa victime...
Vous voyez la fureur et l'amour qui m'anime,
Madame, prononcez... c'est le dernier moment;
Le maître va parler si l'on brave l'amant.

EUGÉNIE.

Où me réduisez-vous, Seigneur? Jugez vous-même
A quel horrible état, à quel tourment extrême
Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un destin rigoureux!

Tel est mon sort cruel : je veux sauver mon père ;
Mais soit qu'à vos desseins je ne sois plus contraire,
Soit que je m'y refuse en ce dernier moment,
Ce père infortuné périt également ;
Le supplice l'attend, si je vous suis rébelle ;
Il meurt de sa douleur, si je trahis son zèle.

ÉDOUARD.

C'est trop prier en vain, et c'est trop m'avilir :
Perdons des furieux, puisqu'ils veulent périr.
(*Il veut sortir.*)

EUGÉNIE.

Ah! Seigneur, arrêtez.... et qu'enfin ma tendresse....
(*A part.*)
Que vais-je dire ?... Hélas !... surmontons ma foiblesse.
Puisqu'il est vrai, Seigneur, qu'un aveugle courroux
Est le seul sentiment qui vous reste pour nous,
Accordez-moi du moins une grâce dernière :
Qu'on ne me ferme plus la prison de mon père ;
Que l'embrassant encor, qu'expirant dans ses bras,
Je m'arrache à l'horreur d'apprendre son trépas

ÉDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haine ;
Sans ses tristes conseils, sans son farouche esprit,
Pour me haïr toujours, votre cœur vous suffit....

Je ne me connois plus dans ce cruel outrage...
Vos malheurs et les miens vont être votre ouvrage.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE.

O RIGOUREUX devoir!..Mes cris sont superflus,
Et mes gémissemens ne l'attendrissent plus...
Faut-il tout avouer?... M'entendra-t-il encore?...
(*Des Gardes entrent, précédant Arondel.*)
Quel est cet appareil, ce trouble que j'ignore?

SCENE V.

EUGÉNIE, ARONDEL, GARDES.

EUGÉNIE.

Ah! Milord, c'en est fait, je vais chercher la mort.

ARONDEL.

Arrêtez.... Elle fuit....

SCÈNE VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

Quel est donc notre sort ?
Qu'attend-on ? Et pourquoi me laisse-t-on la vie ?
Ton crime est-il comblé, trop ingrate Patrie ?
Renversant de tes lois le plus ferme soutien,
As-tu sacrifié ton dernier Citoyen ?
Qu'est devenu Vorcestre ? Affreuse incertitude !
Ne puis-je m'éclairer dans mon inquiétude !
Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort
Revient à chaque instant multiplier la mort.
(*Aux Gardes.*)
Vous, Ministres du meurtre et de la tyrannie,
Si chez vous la pitié n'est point anéantie,
Répondez, rassurez mon esprit incertain,
Ou comblez les horreurs de mon affreux destin....
Vous ne répondez rien ? Ce farouche silence,
Barbares, m'apprend trop ce qu'il faut que je pense.
Il est donc mort ! Frappez, terminez mon malheur
Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur.
Achevez de briser la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce séjour coupable ;

Et, délivrant mes yeux de l'aspect des mortels,
Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.

SCÈNE VII.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.

GLASTON.

Le Roi vient en ces lieux, vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs assemblés vous refusez d'apprendre ;
Et vous justifiant...

ARONDEL.

Vos soins sont superflus,
A me justifier je ne m'abaisse plus.
Oui, je voulois parler et servir l'Angleterre ;
Mais pour son noir forfait cette coupable terre
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses droits.
De la Patrie enfin je n'entends plus la voix.
Des traîtres, des complots qu'elle soit la victime ;
L'horreur doit habiter dans le séjour du crime :
Que la guerre y répande et le deuil et l'effroi,
Mon ami m'est ravi, tout est fini pour moi ;
L'Univers ne m'est plus qu'un désert où j'expire...
Le supplice est-il prêt ? Je n'ai plus rien à dire.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, ARONDEL, GLASTON. GARDES.

ÉDOUARD.

DEMEURE : quel secret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas ?

ARONDEL.

Qu'entends-je ? Il vit encore ! Appui de l'innocence,
Je reconnois, ô Ciel ! j'adore ta puissance,
Je reverrai Vorcestre ! O bonheur imprévu !
Je puis justifier et sauver la vertu.

ÉDOUARD.

Pour ton propre forfait quand la mort te menace,
Téméraire, oses-tu parler d'une autre grâce ?
Crois-tu par ces dehors d'une fausse grandeur,
D'un infâme assassin ennoblir la fureur ?
Toi qui n'es dans ma Cour connu que par un crime,
Quel es-tu ? Quel destin, quel fureur t'anime ?

ARONDEL.

Je reçois sans rougir les noms des scélérats :
L'apparence m'accuse, et je ne m'en plains pas.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

ÉDOUARD.

VORCESTRE, paroissez ; en vain la calomnie
Vous a voulu ravir et l'honneur et la vie.
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'imposteur sauve la probité.
Briser d'injustes fers, c'est venger l'innocence :
Vous rendre à votre rang, vous laisser ma puissance,
C'est moins une faveur qu'un légitime choix :
La vertu doit régner ou conseiller les Rois.
Mais ces titres brillans s'obscurciroient peut-être,
S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître :
Vous savez trop pourquoi ce titre fut perdu ;
Vous savez à quel prix il peut être rendu.

VORCESTRE.

Si je pouvois changer, par cet opprobre insigne,
De vos bienfaits, Seigneur, je me rendrois indigne.
Un lâche, au gré des vents, varie et se dément ;
Mais l'honneur se ressemble, et n'a qu'un sentiment.
Qu'attendez-vous, Seigneur ? On murmure, on conspire,

Un instant affermit ou renverse un Empire.
De traîtres investi, l'Etat veut en ce jour
Des soins plus importans que les soins de l'amour.
La perfide Aglaé, Ministre des Rébelles,
Peut seule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t-on, Seigneur, à la conduire ici ?

ÉDOUARD.

Mes ordres sont donnés ; on doit... Mais la voici.

SCÈNE X.

ÉDOUARD, ALZONDE, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

En croirai-je mes yeux ? C'est elle-même...

ALZONDE.

Arrête.

Je te connois, je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais, lasse de la vie, et lasse de forfaits,
J'éclaircirai sans toi mes funestes secrets.
(*A Edouard.*)
Toi qui fais ma disgrace et ma douleur profonde,
Respecte ton égale, et reconnois Alzonde.

ÉDOUARD.

Alzonde !

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras :
Mon nom est, je le sais, l'Arrêt de mon trépas ;
Mais quand toute espérance à mon ame est ravie,
Que craindre ? Tu ne peux que m'enlever la vie ;
Tu perdras davantage, et j'aurai la douceur
De te voir, en mourant, survivre à ton malheur ;
De mes ressentimens je te laisse ce gage....
Mais trop long-tems ici je contrains mon courage.
Alzonde, toujours Reine au milieu des revers,
Inconnue à tes yeux, fut libre dans tes fers ;
Et dans l'instant fatal où tu peux me connoître,
Je sais comme un grand cœur doit fuir l'aspect d'un maître.

ÉDOUARD.

Gardes, suivez ses pas.

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, VORCESTRE.
ARONDEL, GLASTON.

ÉDOUARD.

Mon esprit agité
Ne peut de ses discours percer l'obscurité :
Quel est cet avenir, quelles sont ces disgraces,
Que m'annoncent ici ses altières menaces ?
Que craindre ? elle est captive, et ce ton menaçant
Est le dernier transport d'un courroux impuissant.
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir, de consoler, d'obtenir ce que j'aime.
En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré :
Vous en voyez, Vorcestre, un présage assuré ;
Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
Son choix n'est plus douteux, il couronne Eugénie.

SCÈNE XII

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

SEIGNEUR, la fière Alzonde a su tromper nos yeux ;
Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux.
« On m'apprête la mort, je ne sais point l'attendre,
» Dit-elle : c'est de moi que mon sort doit dépendre ;
» Le poison m'a vengée : en ce même moment
» Ma rivale périt : frémis, funeste Amant :
» Tu sauras que j'aimois : par l'effet de ma haine
» Je me venge en Amante, et me punis en Reine. »

ÉDOUARD.

Quel noir pressentiment d'un barbare destin ?...
Que l'on cherche Eugénie, et qu'elle apprenne enfin...
(*Eugénie arrive, soutenue par ses femmes.*)
O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vue !
O détestable Alzonde !

VORCESTRE.

O disgrace imprévue.

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, EUGÉNIE, ISMÈNE, GLASTON.

EUGÉNIE.

Que servent les regrets ? Laissez jouir mon cœur
Du peu de tems que doit m'accorder ma douleur.
Le croirai-je ? O mon père ! une juste puissance
A puni l'imposture et sauvé l'innocence.
Quel heureux changement, comblant tous mes désirs,
Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaisirs :
Je renais un instant en perdant la lumière,
Je puis vous dévoiler mon ame toute entière ;
J'ai trop long-tems gémi sous ce triste fardeau,
Il n'est plus de secrets sur le bord du tombeau....
Je dois bénir le coup qui du jour me délivre ;
Victime de mon cœur, je ne pouvois plus vivre
Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir,
Ou qu'infidelle aux lois, ainsi qu'à mon devoir.
Pardonnez, ô mon père ! aux feux que je déplore,
Ils seroient ignorés, si je vivois encore....

Oui, le Ciel l'un pour l'autre avoit formé nos cœurs.
Prince.... Je vous aimois.... Je vous aime.... Je meurs.

VORCESTRE.

Hélas!

ÉDOUARD.

C'en est donc fait ? O douleur immortelle!
O Ciel! éteins mes jours, ils n'étoient que pour elle.

FIN.

SIDNEI,

COMÉDIE,

Représentée en 1745, par les Comédiens ordinaires du Roi.

... Hinc illud est tædium et displicentia sui... fastidio esse cœpit vita et ipse mundus, et subit illud rabidarum deliciarum, quousquè eadem ?

SENECA.

ACTEURS.

SIDNEI.
ROSALIE, Amante de Sidnei.
HAMILTON, Ami de Sidnei.
DUMONT, Valet-de-Chambre de Sidnei.
HENRI, Jardinier.
MATHURINE, Fille de Henri.

La Scène est en Angleterre, dans une maison de Campagne.

SIDNEI,

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT.

Il falloit, sur ma foi que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fût un triste animal : quel ennuyeux séjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour!
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont se nourrit mon Maître,
J'ai vieilli de trois ans : est-il devenu fou,
Monsieur Sidnei? Quoi donc! se nicher en hibou,
Lui, riche, jeune, exempt de tout soin incommode,
Au milieu de son cours des femmes à la mode.
A la veille, morbleu! d'avoir un Régiment,
Planter là l'Univers, s'éclipser brusquement,
Quitter Londres et la Cour pour sa maudite terre!
Si je savois du moins quel sujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus;

Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus.
Depuis un mois entier c'est le silence même :
Oh! je saurai pourquoi nous changeons de système.
Il ne sera pas dit que nous nous ennuîrons,
Sans que de notre ennui nous sachions les raisons.
Allons... (*Revenant sur ses pas*)
J'allois me faire une belle querelle;
Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle :
Il n'a point amené seulement un laquais,
Il faut qu'en ce désert je sois tout désormais,
Et qu'un Valet-de-chambre ait la peine de faire
Le service des gens outre son ministère;
Ah! la chienne de vie!.. Encore si dans ces bois,
Pour se désennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque chose enfin, dont au passage
On pût avec honneur meubler son hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien;
Mais rien n'existe ici, ce qui s'appelle rien;
C'est pour un galant-homme un pays de famine.
J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine,
Fille du Jardinier, gentille; mais cela
M'a l'air si sot, si neuf!.. ah! parbleu, la voilà.
Bon jour, la belle enfant.

SCÈNE II.

DUMONT, MATHURINE, *faisant plusieurs révérences.*

DUMONT.

Point de cérémonie ;
Approchez... avez-vous honte d'être jolie ?
Pourquoi cette rougeur et cet air d'embarras ?

MATHURINE.

Monsieur....

DUMONT.

Ne craignez rien : où portiez-vous vos pas ?

MATHURINE.

Monsieur, je vous cherchois.

DUMONT, *à part.*

Ceci change la note ;
Me chercher ! Mais vraiment elle n'est pas si sotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre maître ?

DUMONT.

A-peu-près ; mais voyons,
Comme au meilleur ami, contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur, je suis venue.

DUMONT.

Oh! je vous vois pour vous.

MATHURINE.

Une Dame inconnue,
Depuis quatre ans entiers toujours dans le chagrin,
Demeure en ce pays dans un château voisin.

DUMONT.

Achevez, dites-moi, que veut cette inconnue?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez vue;
Je ne sais quel service elle espère de vous;
Mais si-tôt qu'elle a su que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué sa joie;
Et si je viens ici, c'est elle qui m'envoie
Vous demander, Monsieur, un moment d'entretien;
Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

DUMONT.

Des avances! Oh, oh! le monde se renverse;
On a raison, l'aisance est l'ame du commerce:
Oui, qu'elle se présente; au reste elle a bien fait
De vous donner en chef le soin de son projet;
Quel mérite enfoui dans une terre obscure!
J'admire les talens que donne la nature;
Déjà dans l'ambassade, auroit-on mieux le ton,
Et l'air mystérieux de la profession,
Quand on auroit servi vingt petites maîtresses,

Et de l'art du message épuisé les finesses?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, est un peu vieux.
Votre âge en demande un que vous remplirez mieux.
Et, sans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien, moi.
(*A part.*)
Ma foi, je la prendrois, si j'étois sans emploi.
(*Haut.*)
Tenez, je ne veux point tromper votre franchise.
Monsieur est là dedans, vous vous êtes méprise,
Je ne suis qu'en second; mais cela ne fait rien:
Je parlerai pour vous, et l'affaire ira bien;
C'est un consolateur des beautés malheureuses,
Qui fait, quand il le veut, des cures merveilleuses.

MATHURINE.

A tout autre que lui ne dites rien sur-tout:
On vient.... Chut, c'est mon père.

DUMONT.

Oh! des pères par-tout!

SCÈNE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI, *portant un paquet de lettres.*

Ah, ah! c'est trop d'honneur, Monsieur, pour notre fille.

DUMONT.

Vraiment, Maître Henri, je la trouve gentille.

HENRI.

Ça ne dit pas grand'chose.

DUMONT.

Oh! que cela viendra! Le temps et ton esprit... mais que portes-tu là?

HENRI, *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un Courier m'a remis à la porte.

DUMONT.

Et qu'est-il devenu?

HENRI.

Bon! le diable l'emporte, Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

Fentends, je crois, mon maître.... oui, sortez, le voici.

SCÈNE IV.

SIDNEI, *lisant quelques papiers ;* DUMONT.

DUMONT.

Oserois-je, Monsieur, (cela sans conséquence,
Et sans prétendre après gêner votre silence,)
Vous présenter deux mots d'interrogation?
Comme j'aurois à prendre une précaution,
Si nous avions long-temps à rêver dans ce gîte,
Faites-moi le plaisir de me l'apprendre vîte,
Vu que, si nous restons quatre jours seulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon testament,
Me mettre en règle... Enfin, Monsieur, je vous le jure,
Je ne puis plus tenir dans cette sépulture ;
Etant seul on raisonne, on baille en raisonnant,
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempéramment.

SIDNEI.

Une table, une plume.

DUMONT.

Eh! mais...

SIDNEI.

Point de répliques ;
Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT.

Nous sommes laconiques.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

SIDNEI, *assis.*

Depuis qu'à ce parti mon esprit est rangé,
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme,
Et les maux ne sont rien, quand on en voit le terme.
(*Après avoir écrit quelques lignes.*)
O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les grâces, la vertu!
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie,
Si vous vivez encor, ma chère Rosalie,
Vous verrez que mon cœur regretta vos liens;
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens;
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse
Le charge, en expirant, dans ces traits que je laisse.
(*Il écrit.*)

SCÈNE VI.

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

Ma requête, Monsieur, touchant notre retour,
(A quoi vous répondrez, on ne sait pas le jour,)
M'avoit fait oublier ce paquet...
(*A part.*)
Il envoie
(*Il met les lettres sur la table.*)
Sans doute un homme à Londres; usons de cette voie.
(*Il prend une plume qu'il taille.*)

SIDNEI, *écrivant.*

Que vas-tu faire ?

DUMONT.

Moi ? mes dépêches : parbleu ?
Il faut mander du moins que je suis en ce lieu.
Croyez-vous qu'on n'ait pas aussi ses connoissances ?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienséances :
Partir sans dire adieu, se gîter sans dire où,
Dans mes sociétés on me prend pour un fou.
D'ailleurs, quitter ainsi la bonne compagnie.
Monsieur, c'est être mort au milieu de sa vie.

Vous avez, il est vrai, des voisins amusans,
D'agréables Seigneurs, des Campagnards plaisans,
Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes;
Cela fera vraiment des visites parfaites.

SIDNEI.

Console-toi, demain Londres te reverra.

DUMONT.

Vous me ressuscitez, j'étois mort sans cela.

SIDNEI, *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous sommes?

DUMONT.

Moi! j'aime les pays où l'on trouve des hommes;
Quel diable de jargon! je ne vous connois plus,
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus;
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encore regretté mon pays;
Je me trouvois à Londres aussi bien qu'à Paris;
J'étois dans le grand monde employé près des Belles,
Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles;
De l'Amant en quartier on aime le Coureur,
Je remplissois la charge avec assez d'honneur:
En un mot, je menois un train de vie honnête.
Mais ici je me rouille et je me trouve bête.
Ma foi, nous faisons bien de partir promptement,
Et d'aller à la Cour notre unique élément.

Mais

Mais puisque nous partons, qu'est-il besoin
d'écrire?

SIDNEI.

Tu pars; je reste, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inspire
Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût?
Je devine à-peu-près d'où vient cette retraite;
Oui, c'est quelque noirceur que l'on vous aura
faite.
Quelque femme, abrégeant son éternelle ardeur,
S'est-elle résignée à votre successeur?
Il est piquant pour moi, qui n'ai point de querelles,
Et suis en pleine paix avec toutes nos Belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébété;
Parce que vous boudez, ou qu'on vous a quitté.

SIDNEI.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre,
Sur l'adresse du moins je l'imagine ainsi.

SIDNEI.

Comment! par quel hasard me sait-il donc ici?
(*Il lit une lettre, et laisse les autres sans les ouvrir.*)
Il me mande qu'il vient: mais j'ai quelques affaires

Que je voudrois finir en ces lieux solitaires ;
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir...

DUMONT.

Et vous laisser ici rêver, sécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux et des hêtres.....
Mais j'ai vu quelquefois que vous lisiez vos lettres.
(*Dumont lit les adresses.*)
Ou je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci
Est de quelque importance ; elle est de la Cour !

SIDNEI, *l'ayant lue.*

Oui
Et j'ai ce Régiment....

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise :
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise ;
Sans doute nous partons, il faut remercier....
Mais quel est ce mystère ! il est bien singulier
Qu'après tant de désirs, de poursuites, d'attente,
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,
Vous paroissez l'apprendre avec tant de froideur.

SIDNEI, *écrivant toujours.*

Es-tu prêt à partir ? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur,
Je reste confondu ; cet état insensible,
Votre air froid, tous cela m'est incompréhensible ;

Et, si jusqu'à présent je ne vous avois vu
Un maintien raisonnable, un bon sens reconnu ;
Franchement je croirois, excusez ce langage....

SIDNEI.

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage.

DUMONT.

Et, pour nourrir l'ennui qui vous tient investi,
Vous entretenez-là votre plus grand ami :
Ce n'est qu'un Philosophe : au lieu de cette épître,
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisans
A ces autres amis toujours fous et brillans,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse ?

SIDNEI.

Pour des soins importans à lui seul je m'adresse ;
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur :
Et je me fie au seul que je trouve estimable :
L'homme qui pense, est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie : on vient de m'adresser
Une Nymphe affligée, et qui, lasse du monde,
Cache dans ce désert sa tristesse profonde ;
Cela sent l'aventure ; elle veut, m'a-t-on dit,
De ses petits malheurs vous faire le récit :

Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est charmante;
Si cela va son train, gardez-moi la Suivante;
Vous savez là-dessus les usages d'honneur,

SIDNEI.

Laisse tes visions.

DUMONT.

Des visions, Monsieur,
C'est, parbleu! du solide, et tel qu'on n'en tient guères:
J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires;
Ne vous exposez pas à les désespérer,
Et, pour tuer le tems, laissez-vous adorer;
Irai-je en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire....

SIDNEI.

Laisse-moi, je ne veux voir personne,

DUMONT.

Oh! pour le coup, Monsieur, je vous tiens trépassé,
Vous ne sentez plus rien.

SIDNEI, *se levant et emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends moi, j'ai laissé
Un papier important....

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DUMONT.

Il n'y puis rien connoître :
La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître;
Et me voilà tout seul chargé de la raison,
Et du gouvernement de toute la maison.
Il est blasé sur tout, tandis qu'un pauvre diable
Comme moi goûte tout, trouve tout admirable.
On est fort malheureux avec de pareils rats :
Je suis donc heureux, moi; je ne m'en doutois pas.
Il partira, s'il veut que je me mette en route;
Et sa lettre.... Attendez.... Henri!

HENRI, *derrière le Théâtre.*

Monsieur!

DUMONT.

Ecoute.
Il a beau commander, je ne partirai pas,
Son air m'allarme trop pour le quitter d'un pas.

SCÈNE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

Il faut aller à Londres et porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va te la remettre...
Il est malade ou fou, peut-être tous les deux:
Quel est donc le malheur de tous ces gens heureux!
Ils nagent en pleine eau, quel diable les arrête;

HENRI.

Tenez, Monsieu Dumont, je ne suis qu'une bête,
Mais voyant notre Maître, et rêvant à part moi,
J'estime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi.
Etant chez feu Monsieu, j'ons vu la compagnie;
J'ons entendu causer le monde dans la vie:
Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais plaisans,
Ils n'ont pas l'air joyeux, ils attristent les gens;
Comme ils sont toujours bien, leur joie est toute usée,

Vous ne les voyez plus jeter une risée ;
Il leur faudroit du mal et du travail par fois.
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un Bourgeois,
Mais, pour en revenir au mal de notre Maître,
Je sommes, voyez-vous! pour nous y bien connoître,
Puisque j'ons vu son père aller le même train;
Il fera tout de même une mauvaise fin,
Si cela continue, et ce seroit dommage
Qu'un si brave Seigneur, si bon Maître, si sage...

DUMONT.

Oui vraiment; mais dis-moi, qu'avoit son père ?

HENRI.

Rien:
Le mal qui tue ici ceux qui se portent bien.

DUMONT.

Comment donc ?

HENRI.

Ah! ma foi, qui l'entendra l'explique.
Je ne sais si chez vous c'est la même rubrique,
Comme en ce pays-ci : mais je voyons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être fous en dedans;
Qui, sans aucun sujet, sans nulle maladie,
Plantons-là brusquement toute la compagnie,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts,

Sans prendre de témoins, de peur des importuns.
Tenez, défunt son père, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme,
Semblable à son enfant comme deux gouttes d'iau :
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même Châtiau :
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne ;
Or il ne parloit plus pour moi ni pour personne ;
Mais la parole est libre, et cela n'étoit rien,
Je le voyons varmeil comme s'il étoit bien :
Point du tout, un biau jour il dormit comme un diable,
Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur sa table
Certain brimborion, où l'on sut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller ;
C'étoit un grand esprit!

DUMONT.

C'étoit un très-sot homme.
Le fils pourroit fort bien faire le second tome :
Laisse-moi faire, il vient.... allons, va t'apprêter,
Reviens vîte.

SCÈNE IX.

SIDNEI, DUMONT.

SIDNEI.

Es-tu prêt ?

DUMONT.

Oui, tout prêt à rester.

SIDNEI.

Comment ?

DUMONT.

J'ai réfléchi... D'ailleurs l'inquiétude....
Et puis de certains bruits sur votre solitude....

SIDNEI.

Quoi ! que t'a-t-on dit ? qui ?

DUMONT.

Je ne cite jamais :
Il suffit qu'à vous voir triste dans cet excès,
Et changé tout-à-coup de goût et de génie,
On vous croiroit brouillé, Monsieur, avec la vie :
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer,
Que pour vous y laisser lentement trépasser.

SIDNEI.

Où prends-tu cette idée ?

DUMONT.

Il est vrai qu'elle est folle ;
Mais la précaution n'est pas un soin frivole ;
La vie est un effet dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous, si vous n'y veillez pas.

SIDNEI.

Dumont, à ce propos, s'aime donc bien au monde ?

DUMONT.

Moi, Monsieur ? Mon projet, si le Ciel le seconde
Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour :
On ne vit qu'une fois ; et puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie :
J'aurois été Héros sans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on se plaît ici-bas ;
Vous savez que des goûts on ne dispute pas.
Mon père et mes ayeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon système, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs.
Les grands ont le brillant d'une mort qu'on publie ;
Nous autres bonnes gens nous n'avons que la vie ;
Nous avons de la peine, il est vrai ; mais enfin,
Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain :
En quelqu'état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être.....

SIDNEI.

Laisse-là ton sermon, et va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en suis fâché, Monsieur; cela ne se peut pas.

SIDNEI.

De vos petits propos à la fin je suis las;
J'aime assez, quand je parle, à voir qu'on obéisse,
Et quand un valet fait montre quelque caprice,
Je sais congédier.

DUMONT.

Ayez des sentimens!
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens!
Est-ce pour mon plaisir (j'enrage quand j'y pense)
Que je demeure ici? La belle jouissance!
Si mon attachement....

SIDNEI.

Cessez de m'ennuyer,
Et partez, ou sinon.....

(*On entend le bruit d'un fouet.*)

DUMONT.

Voilà votre courrier.

(*Henri paroît.*)

SIDNEI.

Qui?

DUMONT.

Lui; c'est mon Commis.

SCÈNE X.

SIDNEI, DUMONT, HENRI.

SIDNEI.

FAQUIN, quel est le maître?

DUMONT.

Monsieur, je sais fort bien que c'est à vous à l'être,
Mais enfin, dans la vie il est de certains cas....
Battez-moi, tuez-moi, je ne partirai pas;
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes,
Et plus vous me pressez, plus mes craintes secrettes.....

SIDNEI.

Henri, partez pour Londres, et portez dans l'instant
A Milord Hamilton ce paquet important;
Vous, sortez de chez moi; faites votre mémoire,
Après quoi partez. (*Il sort.*)

DUMONT.

Bon, me voilà dans ma gloire;
Vous me chassez? tant mieux; je m'appartiens; ainsi
Je m'ordonne séjour, moi, dans ce pays-ci....
Il n'aura pas le cœur de me quitter, il m'aime,
Et je veux le sauver de ce caprice extrême.
Les Maîtres cependant sont des gens bien heureux
Que souvent nous ayions le sens commun pour eux.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous me tirez, Monsieur, d'une très-grande peine,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous amène.
Voyez mon pauvre maître, et traitez son cerveau;
Peut-être saurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même se condamne à cette solitude,
Et s'il veut, malgré moi, s'en faire une habitude.
Il vient de vous écrire, et sans doute ici près,
Vous aurez en chemin rencontré son Exprès.

HAMILTON.

Non: mais j'ai remarqué, traversant l'avenue,
Deux femmes dont je crois que l'une m'est connue;
Mais ma chaise a passé, je n'ai pu les bien voir:
T'a-t-on dit ce que c'est? pourroit-on le savoir?

DUMONT.

Je devine à-peu-près; au pays où nous sommes,

Il faut, Monsieur, qu'il soit grande disette d'hommes;
Dès qu'on a su mon Maître établi dans ces lieux,
Ambassade aussitôt, sans prélude ennuyeux:
Mais lui, comme il n'est plus qu'une froide statue,
Il a tout nettement refusé l'entrevue;
Moi, qui ne suis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger, j'en ferai les honneurs,
Je les prends pour mon compte, et je sais trop le monde.
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON.

Va, fais qu'on te réponde,
Instruis-toi de leurs noms.... Mais est-il averti?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici;
Il promène ici près sa rêverie austère.
Vous l'avez vu là-bas changer de caractère,
De ses meilleurs amis éviter l'entretien;
Tout fuir, jusqu'aux plaisirs: tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir? Quelle seroit la cause...

DUMONT.

Il seroit trop heureux, s'il avoit quelque chose;
Mais, ma foi, je le crois affligé sans objet.

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit-il quelque sujet?

DUMONT.

Bon! parle-t-il encore? Se taire est sa folie;
Ce qu'il vient d'ordonner sur-le-champ il l'oublie;
Il m'avoit chassé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié.
Quelques momens après je sers à l'ordinaire,
Il dîne, sans me dire un mot de notre affaire;
Voilà ce qui m'afflige, et non sans fondement.
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
Je lui croirois la fièvre; et, puisqu'il faut le dire,
Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon délire.
On sauroit le remède en connoissant le mal;
Mais par un incident et bisarre et fatal,
Grave dans ses revers, tranquille en sa manie,
Il est fou de sang-froid, fou par philosophie,
Indifférent à tout comme s'il étoit mort:
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport
Un Régiment, eh bien! il en a la nouvelle,
Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rappelle:
Il avoit, m'a-t-on dit, certain père autrefois,
Qui, cachant, comme lui, sous un maintien sournois,
Sa tristesse, ou plutôt sa démence profonde,

Ici même un beau jour, s'escamota du monde ;
C'est un tic de famille, et j'en suis pénétré ;
Enfin sans vous, Monsieur, c'est un homme enterré.
Voyez, interrogez, il vous croit, il vous aime,
Je vous laisserai seuls... Mais le voici lui-même.

SCÈNE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'ai voulu le premier vous faire compliment,
Ami ; c'étoit trop peu qu'écrire simplement,
Et je viens vous marquer, dans l'ardeur la plus vive,
Combien je suis heureux du bien qui vous arrive ;
Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
Un air si peu sensible aux grâces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avouer, avec cette franchise
Que l'amitié sincère entre nous autorise,
Que j'aurois mieux aimé (je vous le dis sans fard)
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard :
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut se remettre,
Et, si vous entriez dans mes vrais intérêts....

HAMILTON.

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts ?
Je ne vous conçois pas ; cet emploi qu'on vous donne,
Pour en remercier, vous demande en personne.
Quoi ! Restez-vous ici ?

SIDNEI.

Je ne vous cache pas
Que, dégoûté du monde, ennuyé du fracas,
Fatigué de la Cour, excédé de la Ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre asile.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé ;
Et, sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde ;
Il ne lui faut jamais donner légèrement
Ces spectacles d'humeur qu'on soutient rarement :
On le quitte, on s'ennuie ; on souffre, on dissimule ;
On revient à la fin, on revient ridicule.
Un mécontent d'ailleurs est bientôt oublié ;
Tout meurt, faveur, fortune, et jusqu'à l'amitié :
Son histoire est finie, il s'exile, on s'en passe.
Et lorsqu'il reparoît, d'autres ont pris la place :
Ne peut-on autrement échapper au cahos ?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,

Faut-il fuir tout commerce et s'enterrer d'avance,
L'homme sensé qu'au monde attache sa naissance,
Sans quitter ses devoirs, sans changer de séjour,
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour.
S'affranchir sans éclat, ne voir que ce qu'on aime,
Ne renoncer à rien, voilà le seul système:
Mais parlez-moi plus vrai; d'où vous vient ce dessein?
Quel chagrin avez-vous?

SIDNEI.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul sujet d'en avoir.

HAMILTON.

C'est donc misanthropie?
Prévenez, croyez-moi, cette sombre manie.
Quels que soient les humains, il faut vivre avec eux:
Un homme difficile est toujours malheureux:
Il faut savoir nous faire au pays où nous sommes,
Au siècle où nous vivons.

SIDNEI.

Je ne hais point les hommes,
Ami; je ne suis point de ces esprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés;
Qui, ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture,
Meurent en médisant de toute la nature.
Les hommes ne sont point dignes de ce mépris,
Il en est de pervers; mais dans tous les pays

Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse,
J'ai trouvé des raisons d'aimer l'Humanité,
De respecter les nœuds de la société,
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
D'offenser, d'affliger, de haïr mes semblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné ?

SIDNEI.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuyé par-tout, et par-tout ennuyeux.
C'est un état qu'en vain vous voudriez combattre :
Insensible aux plaisirs dont j'étois idolâtre,
Je ne les connois plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vide et l'ennui :
Cette uniformité des scènes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appésantie ;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets,
Et, par l'expérience, instruit à les connoître,
Je reste sans désirs sur tout ce qui doit être :
Dans le brillant fracas où j'ai long-tems vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu ;

J'ai rempli pour ma part ce Théâtre frivole :
Si chacun n'y restoit que le tems de son rôle,
Tout seroit à sa place, et l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le public est las.
Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me touche,
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche,
Qu'étranger désormais à la société,
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

HAMILTON.

Quelle fausse raison, cher ami vous égare
Jusqu'à croire défendre un projet si bisarre!
Si vous avez goûté tous les biens des Humains,
Si vous les connoissez, le choix est dans vos mains :
Bornez-vous aux plus vrais, et laissez les chimères
Dont le repentir suit les lueurs passagères.
Quel fut votre bonheur? A présent sans désirs
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaisirs;
Eh quoi! n'en est-il point au-dessus de l'ivresse
Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse?
Ce tourbillon brillant de folles passions,
Cette scène d'erreurs, d'excès, d'illusions,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la sphère?
La raison à nos vœux ouvre une autre carrière;
Croyez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu;
Employer ses talens, son tems et sa vertu,
Servir au bien public, illustrer sa patrie,

Penser enfin, c'est-là que commence la vie;
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête homme est heureux:
Notre ame pour ces biens est toute neuve encore...
Vous ne m'écoutez pas! quel chagrin vous dévore?

SIDNEI.

Je connois la raison, votre voix me l'apprend;
Mais que peut-elle enfin contre le sentiment?
Marchez dans la carrière où j'aurois dû vous suivre:
Pour moi, je perds déjà l'espérance de vivre;
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie et d'un bonheur nouveau;
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être,
Mon état désormais est de n'en plus connoître;
Privé de sentiment, et mort à tout plaisir,
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connoissez votre erreur; cet état méprisable,
Le néant déshonore une ame raisonnable;
Quand il vous faudroit fuir le monde et l'embarras,
L'homme qui sait penser ne se suffit-il pas?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reste-t-il point à jouir de vous-même?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi,
Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi,
Heureux de se trouver, et digne de se plaire.
Je ne conseille point une retraite entière;

Partagez votre goût et votre liberté
Entre la solitude et la société;
Des jours passés ici dans une paix profonde
Vous feront souhaiter le commerce du monde.
L'absence, le besoin vous rendront des désirs,
Il faut un intervalle, un repos aux plaisirs;
Leur nombre accable enfin, le sentiment s'épuise,
Et l'on doit s'en priver pour qu'il se reproduise;
Vous en êtes l'exemple, et tout votre malheur
N'est que la lassitude et l'abus du bonheur.
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs sentimens: on est ce qu'on veut être;
Souverain de son cœur, l'homme fait son état,
Et rien, sans son aveu, ne l'élève ou l'abat.
Mais enfin, parlez-moi sans fard, sans défiances,
Quelque dérangement, causé par vos dépenses,
N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts?
Je puis tout réparer, ma fortune est à vous.

SIDNEI.

Je sens, comme je dois, ces procédés sincères;
Mais nul désordre, ami, n'a troublé mes affaires;
Vous verrez quelque jour que du côté du bien,
J'étois fort en repos, que je ne devois rien.

HAMILTON.

Ami; vous m'affligez; votre état m'inquiète,
Ce sinistre discours....

SIDNEI.

Peut-être la retraite
Saura me délivrer de tous ces sentimens ;
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens.
Ma lettre vous instruit, suivez mon espérance,
Tout mon repos dépend de votre diligence :
Au reste, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,
Vous m'y justifirez : d'une pareille absence
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence ;
Après ces soins remplis, je vous attends ici.
Partez, si vous aimez un malheureux ami.

SCÈNE III.

HAMILTON.

Ce ton mystérieux, cette étrange conduite,
Ne m'assurent que trop du transport qui l'agite ;
Il cache sûrement quelque dessein cruel,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel...

SCÈNE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

On m'a dit votre nom à la poste prochaine,
Monsieur, d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine ;
Notre Maître vers vous nous envoyoit d'ici.
Mais puisque vous voilà, voilà la lettre aussi.

HAMILTON.

Donne ; cela suffit : tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains.

SCÈNE V.

HAMILTON.

Qu'a-t-il donc pu m'écrire?
(*Il lit.*)

« Recevez, cher ami, mes éternels adieux ;
» Vous savez à quel point j'adorai Rosalie,
» Et que j'osai trahir un amour vertueux ;
» J'ignore son destin : si la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve, et conserve sa vie,
» Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,

» Et

» Et remets son bonheur aux soins de mon ami :
» Daignez tout conserver, si sa mort est certaine ;
» Epargnez sur mon sort des regrets superflus.
» J'étois lassé de vivre, et je brise ma chaîne ;
» Quand vous lirai ceci, je n'existerai plus.

SIDNEI.

Quel déplorable excès, et quelle frénésie!
Allons le retrouver, prévenons sa furie.

SCÈNE VI.

SIDNEI, *entrant d'un air égaré*, HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé en silence.*

REPRENEZ ce dépôt qui me glace d'effroi ;
Vous me trompiez, cruel!

(*Il lui rend sa lettre.*)

SIDNEI.

Que voulez-vous de moi?
Puisque vous savez tout, plaignez un misérable.
Ma funeste existence est un poids qui m'accable ;
Je vous ai déguisé ma triste extrémité.
Ce n'est point seulement insensibilité,
Dégoût de l'Univers à qui le sort me lie ;
C'est ennui de moi-même, et haine de ma vie.
C'est un brûlant désir d'anéantissement.

Je les ai combattus, mais inutilement;
Cette haine, attachée aux restes de mon être,
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître;
Mon cœur, mes sens flétris, ma funeste raison,
Tout me dit d'abréger le temps de ma prison.
Faut-il donc sans honneur attendre la vieillesse,
Traînant pour tout destin les regrets, la foiblesse;
Pour objet éternel l'affreuse vérité,
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été?
C'est au stupide, au lâche à plier sous la peine:
A ramper, à vieillir sous le poids de sa chaîne;
Mais, vous en conviendrez, quand on sait réfléchir,
Malheureux sans remède, on doit savoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire!
Que la raison sur vous reprenne son empire;
Un frein sacré s'oppose à votre cruauté;
Vous vous devez d'ailleurs à la société;
Vous n'êtes point à vous: le tems, les biens, la vie,
Rien ne vous appartient, tout est à la Patrie;
Les jours de l'honnête homme, au conseil, au combat,
Sont le vrai patrimoine et le bien de l'Etat;
Venez remplir le rang où vous devez paroître.
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être;
Tout renaîtra pour vous... Mais hélas! je vous vois
Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi;

Quoi! sans appréhender l'horreur de ce passage,
Vous suivrez de sang froid, dans leur fatal courage,
Ces Héros insensés....

SIDNEI.

Ce courage n'est rien ;
Je suis mal où je suis, et je veux être bien :
Voilà tout ; je n'ai point l'espoir d'être célèbre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funèbre,
Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
Un procédé tout simple à qui veut être mieux ;
D'ailleurs, que suis-je au monde? Une foible partie
Peut bien, sans nuire au tout, en être désunie :
A la société je ne fais aucun tort,
Tout ira comme avant ma naissance et ma mort,
Peu de gens, selon moi, sont d'assez d'importance
Pour que cet Univers remarque leur absence.

HAMILTON.

Continuez, cruel! calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs ;
Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore désirable ?

SIDNEI.

Dans l'état où je suis, on pèse à l'amitié ;
Je ne puis désirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offensez, Sidnei, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zèle à partager sa peine :

Mais cette Rosalie, adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des droits?
Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire?
Que ne la cherchez-vous? sans doute elle respire,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEI.

Ah! ne me parlez point d'un malheureux amour;
Je l'ai trop outragé, méprisable, infidèle,
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti,
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pu comprendre
Comment j'abandonnai l'Amante la plus tendre:
Le savois-je moi-même? égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la tendresse,
Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse.
Lui promettant ma main, j'avois fixé son cœur,
Je la trompois: enfin, lassé de sa rigueur,
Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes,
J'affligeai l'amour même; indigne de ses larmes,
Je promenai par-tout mes aveugles désirs:
J'aimai sans estimer, triste au sein des plaisirs,
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie:
Elle avoit disparu, pleurant ma perfidie.
Hélas! peut-être, ami, j'aurois causé sa mort:

Depuis que je suis las du monde et de mon sort,
Au moment de finir ma vie et mon supplice,
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice ;
Pour lui donner mes biens, comme vous savez tout,
Je l'ai cherché à Londres, aux environs, par-tout ;
Mais depuis plus d'un mois les recherches sont vaines.

HAMILTON.

Du soin de la trouver fiez-vous à mes peines.

SIDNEI.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus :
Mes sentimens troublés, tous mes sens confondus,
Tout me sépare d'elle, et mon ame éclipsée,
De ma fin seule, ami, conserve la pensée ;
Je ne voulois savoir sa retraite et son sort,
Que pour la rendre heureuse, au moins après ma mort ;
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déjà frappé de l'atteinte mortelle.

HAMILTON.

Elle oublira vos torts, en voyant vos regrets.
L'amour pardonne tout : laissez d'affreux projets,
Différez-les du moins, rassurez ma tendresse.
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse ;
Vous entendrez sa voix, vous vaincrez vos dégoûts,
Je ne veux que du tems, me le promettez-vous ?
Mon cher Sidnei, parlez.

SIDNEI.

J'ai honte de moi-même.
Laissez un malheureux qui vous craint et vous aime.
(*Dumont paroît.*)
J'ai besoin d'être seul.... Je vous promets, ami,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

HAMILTON.

Non, je vous suis.

SCÈNE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT, *arrêtant Hamilton qui sort.*

Monsieur, un mot de conséquence.

HAMILTON.

Hâte-toi, je crains tout.

DUMONT.

Quoi! son extravagance.....

HAMILTON.

Il veut se perdre : il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même.

DUMONT.

Oh! je ne le crains pas;
J'ai pris ses pistolets, son Arsénal est vide,
Et j'ai su m'emparer de tout meuble homicide:
Consignez-moi sa vie en toute sûreté:

S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien...

HAMILTON.

Va donc, ne le perds point de vue,
Vois si je puis entrer.

DUMONT, *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnue....
Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut, ma foi,
Que cela soit dans l'air, et j'en tremble pour moi:
Ce travers tient aussi l'une des Pélerines,
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines.
Vous allez le savoir, ma course a réussi,
Mon Maître est réformé, c'est vous qu'on veut ici.
Elle dit vous connoître; elle est ma foi jolie,
Cela rappelleroit le défunt à la vie:
Des façons, des propos, des yeux à sentimens,
Un certain jargon tendre, imité des Romans;
Tout cela... vous verrez: on vient, je crois... c'est-elle.
Je cours dans mon donjon me mettre en sentinelle.

SCÈNE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

Que vois-je? Rosalie! Ah! quel moment heureux?
Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux!

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée
Prête à voir terminer sa triste destinée ?
J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous.
Quelle étrange démarche ! Ah ! dans des tems plus doux,
J'étois bien sûre, hélas ! d'obtenir votre estime.
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime :
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non ; vivez, cet heureux jour
N'est point fait pour les pleurs, il est fait pour l'amour.

ROSALIE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! ma surprise m'accable....

HAMILTON.

Sidnei dans les remords....

ROSALIE.

Quel songe favorable !
Il m'aimeroit encore !

HAMILTON.

Il est digne de vous ;
Vous finirez ses maux, il sera votre époux.

ROSALIE.

Laissez-moi respirer, vous me rendez la vie ;
Quel heureux changement dans mon ame ravie ;
Tous mes jours ressembloient au moment de la mort :

Mais ne flattez-vous point un crédule transport?

HAMILTON.

Non : croyez votre cœur, vous êtes adorée.
Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée.....

ROSALIE.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié ;
Vous connoissez mon cœur, il est justifié :
Oui, je l'aimois encor, même sans espérance ;
C'est un bien que n'a pu m'ôter son inconstance ;
Et si, malgré l'excès de mon accablement,
J'ai vécu jusqu'ici, c'est par ce sentiment :
Victime du malheur, quand Sidnei m'eut trahie,
Privée au même temps d'une mère chérie,
Je vins cacher mes pleurs et fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin ;
Mais, loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude ;
Voisine de ces lieux soumis à mon Amant,
J'y venois, malgré moi, rêver incessamment ;
Tout me parloit de lui, tout m'offroit son image.
J'avois tout l'Univers dans ce séjour sauvage ;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déserts,
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers :
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue ;
Quel trouble me saisit, quand j'appris sa venue !
Pour la dernière fois je voulois lui parler,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler ;

Je succombois sans doute à ma douleur mortelle,
Si je ne l'eusse vu que toujours infidèle :
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir ?
Venez, guidez mes pas, et comblez mon espoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience,
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance ;
Mais il me faut d'abord disposer votre Amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.
Il est dans la douleur, égaré, solitaire....
Je vous éclaircirai ce funeste mystère :
Qu'il vous suffise ici de savoir qu'en ce jour,
Fidèle, heureux par vous, il vivra pour l'amour.
Je diffère à regret l'instant de votre joie ;
Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardemens me pénètrent d'effroi...
Vous me trompez, Sidnei ne pensoit plus à moi.

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas ; si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous... mais non, je me retire ;
Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

ROSALIE.

Du destin de mes jours je me remets à vous ;
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie,
Sont autant de momens retranchés de ma vie.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIDNEI.

C'EN est donc fait enfin, tout est fini pour moi.
Ce breuvage fatal que j'ai pris sans effroi,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille,
Va du dernier sommeil assoupir cette argile;
Nul regret, nul remords ne trouble ma raison :
L'esclave est-il coupable en brisant sa prison?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obscure,
Est le père et l'ami de toute la nature;
Rempli de sa bonté, mon esprit immortel
Va tomber, sans frémir, dans son sein paternel.

SCÈNE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

Qu'aux peines d'un ami vous êtes peu sensible!
Pourquoi donc, cher Sidnei, vous rendre inaccessible?
Depuis une heure entière en vain je veux vous voir,
Et dissiper l'horreur d'un cruel désespoir;
Je n'ai pu pénétrer dans votre solitude:
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la raison sur vous va reprendre ses droits.

SIDNEI.

Embrassons-nous, ami, pour la dernière fois.

HAMILTON.

Quel langage accablant! dans cette léthargie,
Quoi! je retrouve encor votre ame ensévelie?

SIDNEI.

De mes derniers désirs, de ma vive douleur
J'ai déposé l'espoir au fond de votre cœur;
Que mon attente un jour par vos soins soit remplie.
Si la mort a frappé la triste Rosalie....

HAMILTON.

Non: elle vit pour vous; répondez par pitié,

Répondez à l'espoir, aux vœux de l'amitié ;
Parlez : si Rosalie, à votre amour rendue,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre vue,
Telle encore qu'elle étoit dans ces heureux momens
Où vous renouvelliez les plus tendres sermens ;
Sensible à vos remords, oubliant votre offense,
Fidèle à son amour, malgré votre inconstance ;
Enfin, avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéressant qui pare la beauté,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une Amante attendrie,
De faire son bonheur, de réparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie et ses transports ?

SIDNEI.

Je rendrois grâce au Ciel de l'avoir conservée ;
Vous savez mes projets : si je l'eusse trouvée,
Je recommanderois son bonheur à vos soins :
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas moins.

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'Amitié vous conseille et vous prie,
L'Amour doit commander : paroissez, Rosalie.

SIDNEI.

Rosalie ! Est-ce un songe ? En croirois-je mes yeux ?
Vous, Rosalie ! ô Ciel ! et dans ces tristes lieux !

SCÈNE III.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

ROSALIE.

Oui c'est moi qui, malgré mon injure et ma peine,
N'ai jamais pu pour vous me résoudre à la haine :
C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux ;
Votre cœur m'appartient, puisqu'il est vertueux...
Mais que vois-je ? Est-ce là l'effet de ma présence ?
On me trompe, Hamilton ; ce farouche silence....

SIDNEI.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous causer,
Que répondre, quand tout s'unit pour m'accuser ?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice,
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice ?
Du sort, sans murmurer, je dois subir les coups ;
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous.

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse :
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEI.

Ne me regrettez plus ; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur.

L'état que m'apprêtoient mes tristes destinées,
Auroit semé d'ennuis vos plus belles journées ;
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur :
Mon triste caractère eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penser ? Quelle injustice extrême !
Est-il quelque malheur, aimé de ce qu'on aime ?
Sensible à vos chagrins, et sans m'en accabler,
Je ne les aurois vus que pour vous consoler.
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse
N'avoient pu vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée ; et, sans autres désirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs :
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

SIDNEI.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse ;
Insensible à la vie, au milieu de mes jours,
Il m'étoit réservé d'en détester le cours,
De voir pour l'ennui seul renaître mes journées,
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel ? quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur ?
Calmez l'état affreux d'une Amante allarmée :
Vous aimeriez vos jours, si j'étois plus aimée ;
Dans le sein des vertus, dans les nœuds les plus
doux,

L'image du bonheur s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle:
Le véritable amour donne une ame nouvelle,
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, et l'un par l'autre heureux,
Est faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SIDNEI.

Qu'entends-je? je pouvois me voir encore heureux!
Quel bandeau tout-à-coup est tombé de mes yeux!
Tout étoit éclipsé, tout pour moi se ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abîme?
Quel mélange accablant de tendresse et d'horreur!
D'un côté Rosalie, et de l'autre... O douleur!
Malheureux! Qu'ai-je fait... Fuyez.

ROSALIE.

De ma tendresse
Voilà donc tout le prix!
(*A Hamilton.*)
Vous trompiez ma foiblesse!

SIDNEI, *aux genoux de Rosalie, qui veut sortir.*

Non, s'il vous a juré mon sincère retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chère Rosalie.
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie,

Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentimens d'un cœur qui vous appartenoit.
Ah ! si par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée ;
L'amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidnei ? Quel triste égarement !...

SIDNEI.

Je ne dis que trop vrai ; plaignez mon sort funeste ;
Au sein de mon bonheur le désespoir me reste ;
L'amour rallume en vain ses plus tendres transports,
Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords.
Oui, d'une illusion échappée à ma vue,
Je découvre trop tard l'effrayante étendue :
Quels lieux vous déroboient ? Quelle aveugle fureur
Egara ma raison et combla mon malheur !

ROSALIE.

Laissons des maux passés l'image déplorable :
Non, mon cœur ne sait plus que vous fûtes coupable ;
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour et l'honneur devoient former nos nœuds.
Mais pourquoi me causer ces nouvelles allarmes ?
Vous vous troublez, vos yeux se remplissent de larmes.

SIDNEI.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur!
Oubliez un barbare indigne du bonheur.
Je vous revois trop tard, ma chère Rosalie,
Je vous perds à jamais, c'en est fait de ma vie:
Je touche, en frémissant, aux bornes de mon sort:
Oui, cette nuit me livre au sommeil de la mort.
(*A Hamilton.*)
Apprenez, déplorez le plus affreux délire:
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile se déchire;
Je suis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne et que le Ciel poursuit.
(*Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite à Hamilton.*)
Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrémités d'un malheur nécessaire....

ROSALIE.

Que vois-je? Ayez pitié de mon cœur allarmé;
Laissez....

SIDNEI.

Il n'est plus tems; le crime est consommé:
Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont vaines,
Un poison invincible a passé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare!

HAMILTON.

Malheureux !

ROSALIE.

Il faut sauver ses jours,
Peut-être en ce malheur il est quelque secours.

HAMILTON.

Je me charge de tout ; comptez sur moi ; j'y vole,
Ne l'abandonnez pas.

(*Il sort.*)

SIDNEI.

Espérance frivole !

SCÈNE IV.

SIDNEI, ROSALIE.

ROSALIE.

Etoit-ce donc ainsi, cruel ! que vous m'aimiez ?

SIDNEI.

Moi, si je vous aimois ! Ah ! si vous en doutiez,
Ce soupçon me rendroit la mort plus douloureuse.
Voyant que ma recherche étoit infructueuse,
J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour vous ;
A la mort condamné, j'ai devancé ses coups ;
J'aurois vu naître, au sein des ennuis et des larmes,
Un nouvel Univers embelli par vos charmes ;
La vérité trop tard a levé le bandeau,

Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau.
Soumis à mon Auteur, je devois sur moi-même
Attendre, en l'adorant, sa volonté suprême;
Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur.
J'ai blessé sa puissance, il en punit mon cœur.

SCÈNE V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON, *à Dumont.*

Que n'obéis-tu?

SIDNEI.

Non, non; ma mort est trop sûre.

DUMONT.

Ah! vous vous regrettez? J'entrepends cette cure...

SIDNEI.

Chassez cet insensé.

DUMONT.

Vous êtes fort heureux,
Que, loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux;
Je vous gardois à vue; et, d'une niche obscure,
J'avois vu des apprêts de fort mauvais augure;
Distrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repassé:

Par l'alcove et sans bruit, durant cet intervalle,
Je suis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

ROSALIE.

Je renais.

HAMILTON.

O bonheur?

SIDNEI.

A peine je le crois....
Rosalie!... Hamilton!... et toi dont l'heureux zèle
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer?....

DUMONT.

Vivez, je suis payé.
Les gens de mon pays font tout par amitié,
Ils n'envisagent point d'autre reconnoissance:
Le plaisir de bien faire est notre récompense.

SIDNEI.

O vous, dont la vertu, les grâces et la candeur,
Vont fixer sur mes jours les plaisirs et l'honneur;
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chère Rosalie.
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer.
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer.
Partagez mes destins, je vous dois tout mon être:
C'est pour vous adorer que je viens de renaître.

DUMONT.

Ne savois-je pas bien que l'on en venoit-là ?
Ennui, haine de soi, chansons que tout cela ;
Malgré tout le jargon de la philosophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi, vive la vie!

FIN.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE,

Représentée en 1745, par les Comédiens ordinaires du Roi.

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi? Dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on baille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause:
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis, car s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.

Je sais ce que je sais ; et je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime ?

FRONTIN.

Oh ! quand on est frippon, je rabats l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, et que je m'y connois,
Mon Maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu, qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral ; excellent caractère !
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut ;
Et, de sa probité, c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin :
Cette Chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage ?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses-là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude :
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit ; et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chlpé, te placer chez Valère.

Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton Maître, et c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère :
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle :
Il est son complaisant, son copiste fidèle....

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon Maître a de l'esprit, des lumières et du goût,
L'air et le ton du monde ; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide ; il arrive aujourd'hui.
Tu verras ; les méchans nous apprennent à l'être ;
Par d'autres ou par moi, je lui peindrai ton Maître :
Au reste, arrange-toi, fais des réflexions :
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions :
J'attends une réponse et positive et prompte.
Quelqu'un vient ; laisse-moi... Je crois que c'est Géronte.
Comment ! il parle seul !

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien est la justice :
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement ?

GÉRONTE.

Comment ! tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
Comment, Monsieur ! j'aurois, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous ?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit ? je tiendrai ma promesse ;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma nièce :
C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi :
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi,

Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère:
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela!

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage:
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge:
Il est parti, muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire:
Pour la conclusion, l'on n'attend que Valère.
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine;
Des terres du futur cette terre est voisine,

Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différends,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfans;
Ils s'aimoient, et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment, quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
Si, par ses agrémens et son bon caractère,
Chloé ne retrouveroit tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : J'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel. J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais....

GÉRONTE.

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise :
Au fond, elle vous mène, en vous semblant soumise :
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce Monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma Maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien....
Je vous l'ai déjà dit (vous n'en voulez rien croire,)
C'est l'esprit le plus faux, et l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ! C'est qu'il est naturel :
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distile,
Ce seroit peu de chose, et tous les médisans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame,
Dans le dernier voyage où j'ai suivi Madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long-tems,

Vous ignorez Paris, et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a broullés, de noirceurs qu'il a faites;
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je vois:
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours; et puis, j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît, convient à mon humeur:
Elle n'amène ici que bonne compagnie,
Et, grâce à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? l'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre?

Isolé dans nos bois, loin des Sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis.
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise.
Vous en êtes content; Madame en est éprise.
Je croirois même assez...

GÉRONTE.

Quoi! qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu Madame avoir quelques Amans;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage ou répandue;
Six mois dans la Morale, et six dans les Romans,
Selon l'Amant du jour et la couleur du tems;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'âme enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.

Autre conclusion, toute aussi naturelle :
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah, je voudrois le voir! Corbleu! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui :
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine ;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide ;
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire

Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchans :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? C'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! Je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau Docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant (en vain vous vous en défendrez)
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître ;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient ; tu vas voir si j'ai tant de douceur
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bon jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieux! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort.....

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort;
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

SCÈNE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui ;
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons-là, de grâce ;
Allez-vous m'en parler ? Je vous cède la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur ;
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.

Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion.
Eh bien! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh! mais, me dites-vous, on nous chicanera :
Ce seront des procès! Eh bien! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi!
Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance!

GÉRONTE.

Eh! quoi?...

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh ! qui donc n'est pas fat ? Tout l'est, jusques aux sots.
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non : il peut rester fat, n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, et j'espère, ma sœur...

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis:
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte;
Et vous le détestez: oh! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd et qu'il n'ait rien senti
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre;
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire:
Mais en face des gens, il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser

Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser,
Quand ils viennent. Raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage;
Mais grâce, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste : il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je lui manquerois indubitablement.
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh! toujours me contredire!

FLORISE.

Mais, marier Chloé! mon frère, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous....

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE *élève la voix, appercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage ;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage :
Feu son père (on le sait) a mangé tout son bien ;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(*Il sort.*)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre !

SCÈNE V.

FLORISE, LISETTE.

EH bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère:
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a:
Moi, je ne voudrois point du tout cet esprit-là.
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,

Qu'un style, qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement:
Vous y suivrez Chloé ; je l'envoie au Couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici Mademoiselle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi! suis-je donc si mal?

LISETTE.

Bon! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie:
N'importe; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère ;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire ;
Je me sacrifierois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage,
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; et, d'un autre côté,

Votre

Votre mère m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit, sans remise,
Partir pour le Couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est ma maîtresse, il lui faut obéir;
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis pas d'humeur d'aller périr d'ennui;
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valère a pu changer:
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.
Si Valère m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins! pour moi j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire

D'avoir pu mériter la haine de ma mère!

A quoi rêves-tu donc? Tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien.... Voilà de quoi nous tirer d'embarras....
Et sûrement Florise....

CHLOÉ.

Eh bien?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille; allez, fiez-vous à mon zèle:
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd, et brouille tout ici.
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui.
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite:
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII.

LISETTE, *seule.*

POUR faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience!
Tu fais tout de travers : tu gardes le silence,
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!... tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître;
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret, dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystère?

Je ne comprends pas trop le secret de Valère :
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître ?

CLÉON.

Quand il en sera tems, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi,
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire :
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure :
Personne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris, et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi ?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute ?
Et celle de Géronte ?....

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manége-ci
M'allarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte :
Y pensez-vous, Monsieur ? Quoi ! Florise et

Géronte

Vous comblent d'amitié, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs !
Valère, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;
Et, grâce à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh ! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique ;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la ville ;
Ne point m'en amuser, seroit être imbécile ;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du tems que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue :
C'est un de ses enfans dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde ?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens ;

J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems,
Soit que cette aventure, ou quelqu'autre langage...
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer ou l'éloigner du moins;
Parbleu, je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire!

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long tems, dit-il, il n'a point vu sa mère;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt?... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie:
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie;
Bien fou, qui là-dessus contiendroit ses désirs.
Les sots sont ici-bas pour nos menus-plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie,
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc! à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement, et la voir si gentille
L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-tems Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à-peu-près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre
Quoi! Florise et Chloé ?...

CLÉON.

Moi! ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une Beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache ;
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache ;
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuirai point pour ma chère moitié ;

Aimera qui pourra Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien,
Le point est d'empêcher qu'il ne se désaisisse,
Et je souhaite fort que celâ réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse ;
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime : il se peut très-bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valère ;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras ;
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.

Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise :
Mais, quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé ;
Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs, on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés ! Quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLÉON.

Cela m'est fort égal: on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux, et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Etre craint à-la-fois et désiré par-tout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne ;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensévelir dans quelque cotterie!
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter-là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas :
Mais je suis las, Monsieur, de cette vie errante.
Toujours visages neufs, cela m'impatiente ;
On ne peut, grâce à vous, conserver un ami,

On est tantôt au nord, et tantôt au midi :
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, et je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet ?.....

FRONTIN.

Parbleu ne vous en moquez pas,
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi ? Ton amour, ton dessein
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin ;
Et ma vocation est d'épouser Lisette ;
J'aimois assez Marton, et Nérine et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à-la-fois ;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie :
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat ! Aime moins tristement.
Pasquin, l'Olive, et cent, d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle;
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs;
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien! écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploirai tous mes soins pour t'unir à Lisette.
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II.

CLÉON, *seul.*

FRONTIN est amoureux : je crains bien qu'il ne cause
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? Oui, vraiment, l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret ; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frère,
Est-il vrai ? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere :
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON.

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu....

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher.....

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne.
Faites-en les honneurs: je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous;
La parenté m'excède, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parens.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte,
Vous avez pour surcroît un frère qui radote,
Eh bien! c'est leur affaire après tout: selon moi,
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison; je vous dois le courage

Qui me soutient, contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander,
Et par une façon des galans du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille,
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi, tout dépendra de vous.
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous :
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même, en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu, d'ailleurs, une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre?
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui.

Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre:
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage:
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix;
Cela fait contre lui la plus belle matière:
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans:
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompe nos espérances,
Partons d'ici, plaidez, une assignation
Détruira le projet de la donation;
Il ne peut pas souffrir d'être seul: vous partie,
On ne me verra plus lui tenir compagnie;
Et, quand à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante;
Et je vous avouerai mon imbécilité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire;
Et soit cette habitude, ou quelqu'autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer :
Dites lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ; et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on le puisse dire....
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension;
Mon Procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Auroit fait enfermer les sept Sages de Grèce,
S'il eût plaidé contr'eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi....

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre;
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,

Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et pour me ramener, ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagemens.
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'ai envie
De penser, de causer, et de passer ma vie;
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer?
Et, loin de tout, ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites.
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris, il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice,

En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer,
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté !...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talens où je n'ai point de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on fripponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères:
J'aime l'ordre, et je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés:
Je suis tenté, parbleu! d'écrire mes mémoires,
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher....

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places:
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces.
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante, et la fade Uranie

Je compte bien aussi passer ma fantaisie ;
Pour le petit Damis, et Monsieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage ;
Tant d'autres importans, esprits du même étage :
Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause,
Un vice, un déshonneur font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt,
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? cela peut faire un bruit du diable :
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon ; le style n'y fait rien ;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque aventure,
Une Madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très-bien pensé; mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? Est-il si mince cotterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaisant, son génie?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocens.
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Muse;
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse:
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui vaillons quelque chose.

SCÈNE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrois bien...

CLÉON, *à Florise.*

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, Madame...

FLORISE.

Entre nous,
Entière liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien; je l'aime.

CLÉON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête....

SCÈNE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir ;
Je ne suis point garant de cette extravagance,
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance?
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCENE

SCÈNE VI.

CLÉON, *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train, et tout ira fort bien;
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire:
Avec son ton, ses airs et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté;
Une vieille franchise à ses talens s'oppose;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCÈNE VII.

VALERE, *en habit de campagne;* CLÉON.

VALERE, *embrassant Cléon.*

EH! bon jour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désepoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux: vous êtes adorable!
Comment reconnoîtrai-je!...

CLÉON.

Ah! point de compliment:
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,

On est payé d'avance... Eh bien! quelles nouvelles
A Paris.

VALERE.

Oh! cent mille, et toutes des plus belles.
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables:
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables:
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois mon suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé;
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies;
Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit et de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe?

VALERE.

Oh ! non, en vérité.
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté.
Tout est colifichet, pompon et parodie ;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur rend :
On se prend, on se quitte assez publiquement ;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent :
Les hommes s'aiment tous : les femmes se détestent
Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise ?....

VALERE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite ;
Sans doute, vous l'avez ?.... Quoi ! la chose est secrète ?

VALERE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLÉON.

Par-tout ;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût

VALERE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.
J'ai (je vous l'avouerai) beaucoup de goût pour elle,
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous : on perdroit son tems, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la Bergerie, et sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris,
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez... Eh bien, mon mariage ?
Concevez-vous ma mère et tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais (soit dit entre nous)
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous :
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALERE.

Eh ! non : vous me donnez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou, si pour mon malheur, ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune ?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentimens, je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner ; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,

Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe :
C'est une espèce d'ours qui se croit Philosophe :
Le connoissez-vous ?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vu ;
Chez moi, depuis six ans, je ne suis pas venu ;
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-tems dans notre voisinage ;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte,
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance...

VALERE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès ;
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,

Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALERE.

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble ;
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort ;
Mais Paris guérit tout, et les absens ont tort :
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez vous ?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vus par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant : il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès ; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée ; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux Dieux, qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère :
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non, il vous faut rester.

VALERE.

Mais comment! Voulez-vous ici me présenter ?

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré,
(Car c'est lui qu'il nous faut) je vous le manderai :
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment ?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)

Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mère :
Il faut dans vos propos paroître y consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir :
Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens,
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste :
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu :
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre :
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour tout qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût :
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroisse est un Etre sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité,
De son banc, de ses soins et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte :
Ivre de son Château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du Démon de la propriété,

Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh! vous êtes charmant... Mais n'aurois-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien!... Mariez vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire
Comme vous désiriez : moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien,
Ne consultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace,
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti :

Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit... Il a la fureur de me croire à son gré :
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALERE.

FRONTIN.

MONSIEUR, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de tems : que Frontin vous remène.

SCÈNE IX.

CLÉON, *seul.*

MAINTENANT éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère ;
Florise s'en défend, son foible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition ;
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu,
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu:
C'est Valère lui-même, et pourquoi ce mystère?
Venir, sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer, pour me voir le moindre empressement!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui, vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me vois;
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,
Ah! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits

On l'emporte souvent sur la duplicité,
En allant son chemin avec simplicité,
Et....

FRONTIN, *derrière le théâtre.*
Lisette!

LISETTE, *à Chloé.*
Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

PARBLEU, je vais lui dire une bonne nouvelle!
On est bien malheureux d'être né pour servir:
Travailler, ce n'est rien: mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment! ce n'est que vous? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette; finis, ne me rends pas plus triste;
J'ai déjà trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger:
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien ! Un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage.
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue,
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore....

LISETTE.

Vous le savez très-bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets : moi (chacun a son goût)
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette ?
Si je te le disois...

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite :
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non veuve .. ou les deux... au surplus,
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus:
Si bien que pour cacher l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir,
Et je t'en aime mieux: moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, que c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Va'ère.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien! si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses

De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage,
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais....

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars: nous saurons te faire disparoître.

SCÈNE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse, où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE.

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer:
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer:
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille;
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style:
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison:
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser et je veux qu'on m'amuse:
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus,
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit: avec cet avantage
On a de la ressource, et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur:
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor, quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise :
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE.

Allons : chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver; venez-y : je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur! vous seul pouvez rétablir cette affaire:
Elle tourne au plus mal; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe;
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre;
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor : mais aux yeux de Géronte
Je demasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, grâces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner! Comment, c'est là que vous en êtes?
Ma foi, c'est trop d'honneur, Monsieur, que vous lui faites?
Croyez d'avance, et tout...

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu:
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'est une horreur,
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur,
Et tu m'y servitas.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle: à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! il est ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui : le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie!

LISETTE.

Oh! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises et bien sûres,
Il n'a vu que Cléon; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême!
Que faire! L'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti;
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi; que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCÈNE

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anoyme augmente mon soupçon;
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

SCÈNE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE.

Ah! les affreux chemins, et le maudit pays!
(*A Ariste.*)
Mais, de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre;
En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

VALERE.

Et Florise. On viendroit, ou je suis bien trompé ;
L'étiquette du lieu seroit un peu légère,
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes...

VALERE.

Valère.

ARISTE.

Et quoi ! surprendre ainsi ?
Votre mère vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sais très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé.. Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison.
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne:
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALERE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement, cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah! Monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde :
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable ;
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable ;
Qui veut votre bonheur, voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère ;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà : ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre ; et le mal est d'un autre.

VALERE.

(*Apart.*) (*Haut.*)
Oh! voici les sermons, l'ennui!... Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient...

ARISTE.

Un moment; si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grâce, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALERE.

Vous savez...?

ARISTE.

Je le sais.

VALERE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille.
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer?

VALERE.

Ah! très-parfaitement:
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Ah! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le hairez ?

VALERE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces grâces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cache un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédans, de commères.

ARISTE.

Non, par la voix publique ; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le tems
De vous instruire ici de tous mes sentimens :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne ;
Après quoi, choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'apperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe ;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grâce encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.

Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient; allons...

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse.
(*A Ariste.*)
Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu! je l'ai vu, là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela:
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
(*A Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon.
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas, je te prie,
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(*A Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison
Oh! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne :
La menace est plaisante : ah! je ne crains personne ;
Je ne la croyois pas capable de cela ;
Mais je commence à voir que tout s'appaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle:
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveller connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, VALERE.

GÉRONTE.

Eh bien; es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissois.

VALERE.

Oh; j'étois fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALERE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
Eh bien...?

VALERE.

Assurément, Monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie:
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALERE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop ?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon ;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère.*

Comment va ?

VALERE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur ;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute ; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mère

Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire ;
Je m'y connois, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernières, Monsieur, les sait-on ?

GÉRONTE.

Qui sont-elles ?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie :
Eh bien ? voyons donc, qu'est-ce ? Apprends-moi, je te prie...

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor, à la fin, a quitté Doralise :
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bétise :
Déjà depuis long-tems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valère.*

Très-bien ; continuez.

VALERE.

J'oublois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :
Lucile en est outrée, et ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;

On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALERE.

Quoi! vous ne saviez pas un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici? L'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde;
Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison?
Eh mais! où vivez-vous?

GÉRONTE.

Parbleu! dans ma maison:
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de fréluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi, si Madame Phriné
Ou Madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*A Géronte.*) (*Bas à Valère.*
Vous avez bien raison.... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs ;
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON.

(*Bas à Valère.*) (*Bas à Géronte.*)
Ferme!... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALERE.

La nièce est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

Comment encor ! Je crois qu'il a perdu l'esprit :
Elle est dans son printems, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de Province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter ?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc ?

VALERE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valère.*

A merveille! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, et donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valère.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute...

VALERE.

Attendez, il me vient une idée.

(*Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh! ma foi la noce est retardée:
Je ferois à ma nièce un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant,
Et, s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut, sur mes avis, qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il?

VALERE.

Pas mal... cette façon....

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage;
Il faut bien embellir son petit hermitage:
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi?

VALERE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre?

VALERE.

Oh! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe: est-ce donc un mystère?

VALERE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre! Eh! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement:
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse:
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE.

Oui... vous avez raison ; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez, faisons mieux.
En me donnant Chloé l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison !

GÉRONTE.

C'est-à-dire,
Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle : or, voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a
La maison est à nous, on ne peut rien en faire,
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure, et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir ; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures.
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, mon cher oncle! Oh! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espèce.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse;
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon!
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALERE.

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être.
(*A Cléon.*)
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

TAYLOR INST. OXFORD

SCÈNE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là!

CLÉON.

Si, sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi-bien qu'un autre;
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit:
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup: moi qui ne les vois guère
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractère.

GÉRONTE.

Oh ! sur la parole ainsi ne louons point les gens ;
Avant que de louer, j'examine long-temps ;
Avant que de blâmer, même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde ; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien ;
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes ;
Il faut y voir soi-même ; et, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? Ce langage m'assomme.
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé :
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire.
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux ; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre ;
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tous bas :
Et pourquoi ? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(*Un Laquais arrive.*)

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(*Le laquais sort.*)

Voyons.... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture ? Oui dà ! J'allois vraiment
Faire une belle affaire ! Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde ;
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est :
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi ! daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose : mais...

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayiez d'embarras,

Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien : sur vous je ne prends nul ombrage :
Vous pensez comme moi sur ce plat fréluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

J'apprends, Monsieur, que vous donnez votre nièce à Valère : vous ignorez apparemment que c'est un libertin, dont les affaires sont très-dérangées, et le courage fort suspect. Un ami de sa mère, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, et vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valère ; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom ?

(*Il déchire la lettre.*)

GÉRONTE.

Comment ! vous déchirez !..

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valère?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système ;
N'en croyez pas autrui, jugez tout par vous-même :
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme : mais...
Votre écrivain peut-être... Enfin, sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne,
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés ; rien encor n'est signé.
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et mon affaire est faite ;
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite ;
Deux mots : je vous attends.

SCÈNE XI.

CLÉON, VALERE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vîte et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux;
Géronte vous déteste; il s'en va furieux;
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCÈNE XII.

VALERE, *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous?
J'allois braver Chloé par mon étourderie.
La braver! J'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!

Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois ; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi! Mademoiselle, encor cette tristesse!
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux! et qu'ils savent, hélas!
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valère.
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens;
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre?
Cet Amant adoré que je croyois si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi;
Valère me méprise!... il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre:
Tout est rompu, je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe, et n'est pas naturel:
Valère vous adore, et fait cette équipée!
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée:
Mais il faut par vous-même entendre votre Amant,
Je vous ménagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange:
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? C'est *ma chère Lisette*,
Mon enfant... On m'écoute, on me trouve parfaite;
Tantôt on ne pouvoit me souffrir: à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaîté, d'une folie extrême:
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin:
Il *est délicieux*, *incroyable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse:
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande, on le dit en fureur:
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valère?

LISETTE.

Ah ! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile....
Votre mère descend ; allez, soyez tranquille.

SCÈNE II.

LISETTE, *seule.*

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment !...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais, que prétend Ariste ? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? Comment faire ? Et puis d'ailleurs, Frontin,
Au plus, signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCÈNE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton,
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante ?
J'ai bien vu tout-à-l'heure (et ton goût me plaisoit),
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant ; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ! Eh, mon Dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément ;

Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc, je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui:
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble;
Il est toujours nouveau: tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison: quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien!.. J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque:

Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé,
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimère !... Il faut pourtant éclaircir ce nuage;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui;
Toi, fait causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ?
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie !

LISETTE.

Oh ! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon :
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile;

C'est avec moi tantôt que vous verrez son style :
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera, là :
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble, au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras ; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je crois :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien ! c'est de ma part une galanterie ;
L'éloge des absens se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valère.*

Encor Monsieur Ariste avec son protégé !
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé :
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

SCÈNE IV.

ARISTE, VALERE, *paré.*

VALERE.

On m'évite;
O Ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi;
Soyez en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, et c'est sur quoi je compte:
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité;
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grâce;
Le connoissez-vous?

VALERE.

Non; mais je vois ce qu'il est:
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît?
La conversation deviendroit fort stérile:
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère!
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractère?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon: il faut absolument
Rompre....

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré,
On prend pour des amis de simples connoissances,
Et que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALERE.

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est très-estimé;
Il a les ennemis que nous fait le mérite:
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite;

Aux Spectacles sur-tout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une Pièce nouvelle :
Il règne, on l'environne, il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'Orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens ? l'insolence et des mots,
Des applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du Théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens et les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai : mais enfin, Cléon est respecté,

Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de Plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et, malgré les Plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton sententieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux ;
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusques dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusques dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant, je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel

Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun ; par son succès bisarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien ; et malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime ;
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins, je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois.
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire ?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre ;
Et loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,

Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami !

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à-la-fois et l'amour et l'appui ?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse ;
On épuise bientôt une société :
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté

Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable !
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt, par votre expérience,
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage ;
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.

Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société ; diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables,
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme !

VALERE.

Je ne le connois plus, s'il n'est point honnête homme :
Mais il me reste un doute ; avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant ; et je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant ? oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés : voyez à nos Spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la Nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils : soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur, que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! ma foi, c'est grand dommage;
Que vous ayiez ici perdu votre étalage!

VALERE.

Cessez de m'accabler, Monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie:
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de Province.

VALERE.

Ah! laissez là, de grâce,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous:
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous

Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma Nièce.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse.

GÉRONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALERE.

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, Monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre estime.
Vous avez vos raisons, apparemment : et moi
J'ai les miennes aussi ; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton là m'est nouveau : jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs, mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice :
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion :
Mais de ce caractère il a vu la bassesse ;
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GÉRONTE.

Il fait donc l'hyppocrite avec vous : en effet,
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage,
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor ! J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi! me justifier! Eh! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais.
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'APPRENDREZ-VOUS, Monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les tems,
Vous êtes au-dessus de tous les différens:
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;

Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin ;
Toujours avec un air qui voudroit être fin ;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses fausseté, ces trahisons cruelles :
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, et la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira ;
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage,
Pour l'absurde talent d'un triste *persifflage*.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais sans perdre en discours un tems qui nous est cher,
Venons au fait, Monsieur ; connoissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison ; si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révélerai des choses qu'il ignore,
Vous serez notre juge ; allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne-foi.

CLÉON.

Une explication ! En faut-il, quand on s'aime ?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans !... ce n'est pas mon avis.

Souvent

Souvent un tiers se brouille avec les deux partis.
Et je crains... Vous sortez ? mais vous me faites rire.
De grâce, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

MESSIEURS, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCÈNE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

HEUREUSEMENT nous voilà sans témoins:
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet:

Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! L'aventure est parfaite:
Feignons: c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse;
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse;
Sonde encor ses désirs: s ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-tems j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire:
Ce n'est pas pour Monsieur; j'aime son caractère,
Il est assez bon Maître, et le même en tout tems,
Bon homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour Madame !... Oh ! d'honneur. Mais je crains
ma franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux ! tu te moques de moi.
Je ne me le suis cru qu'une fois dans la vie :
J'eus Araminte un mois ; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès : cela m'ennuyoit fort ;
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la Nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs ;
Mais, Madame Florise !...

LISETTE.

Elle est insupportable :
Rien n'est bien ; autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et, pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...

L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant:
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela, dans le fond, m'ennuie horriblement:
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrappe en courant;
Jouant le sentiment; il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire:
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit.
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage, apparemment; ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
(*A part, en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ENTRE donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien! de ta prison tu dois être fort las?

FRONTIN.

Moi! Non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout tems Lisette pour geôlière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais, si mon Maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère.
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire;
Grâce à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée;

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée,
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à mon Maître ;
Dans l'esprit de Floriſe il eſt expédié.
Grâce aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé
Valère l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui, par nous tous, dans peu saura la vérité ;
Veux-tu lui rester seul ? et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter !... Jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien ! écris-lui... Tu ne sais pas écrire,
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? Non.
Tu vas voir. (*Il écrit.*)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement : mais tant mieux ; mande-lui, sans mystère,

Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi ;
Et j'attendois cela pour finir avec toi ;
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux, dès ce moment, entrer en exercice.
Et, pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère,
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre :
Nous ne tarderons pas à nous voir marier ;
Et, pour presser l'instant, Je vais t'expédier.

SCÈNE II.

LISETTE, *seule.*

Ne perdons point de tems. J'ai de son écriture :
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret, quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas, je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car, enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

MONSIEUR, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler;
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colere ou de haine:
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus: c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée!

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,

Je le crains : c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre :
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les fausserés,
Vus de près ne sont rien : et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse ;
Des femmes sans esprit, sans grâces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé !
Non ; il faut s'épargner tout égard, toute feinte ;
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte ;
Tôt ou tard la vertu, les grâces, les talens
Sont vainqueurs des jaloux ; et vengés des méchans.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille,
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien.

Il vient de couronner l'histoire de sa vie ;
Je vais mettre le comble à son ignominie,
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux ;
Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société,
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher ; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme,
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non : si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et, dans cette entrevue,
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frère.
Cléon, plus que jamais, a le don de lui plaire :
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire

Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois: sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre,
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublierai jamais cette obligation ;
Cessez de me parler pour ce petit Valère,
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur, sur son chapitre, est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'Auteur d'une satire

Où je suis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt: vainement je lui dis,
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même?
Rien n'y fait: il soutient son absurde système;
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries,
On l'avoit employé pour des tracasseries:
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous: et peut-être Valère,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui: ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh! vous êtes trop bon. Je suis persuadé,

Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! Oh! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire,
Que je romps tout accord; car, sans comparaison
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCÈNE VI.

CLÉON, *seul.*

Que je tiens bien mon sot! Mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes:
Mais je l'ai subjuguée... Un mot, quelques fleurettes
Me la ramèneront... Ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCÈNE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous,
Madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? Vos beaux yeux me semblent
moins sereins :
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grâce,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise ? et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice ?
Quelle étoit mon erreur ! Quand je vous adorois,
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois ;
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentimens mon ame est occupée,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute ?
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez sans doute ?

FLORISE.

Un autre vous auroit fait perdre votre tems,
Ou vous amuseroit par l'air des sentimens :
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,

Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitte ;
Mais j'ai depuis long-tems gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse ;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien ! allez, Monsieur : que vos talens sur nous
Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous ;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle !
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle !
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante.
Attendons quelques jours, et vous serez contente.
D'ailleurs, il m'aime assez, et je crois mal-aisé...

FLORISE.

Oh ! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, CHLOÉ, FLORISE, CLÉON.

GÉRONTE.

Eh bien ! qu'est-ce, ma sœur ? Pourquoi tout ce tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix,
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là, je n'ai plus rien à voir,

Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture ;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà...

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin ! je savois tout cela :
Belle nouvelle ;

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin !...

VALERE.

Connoissez mieux les gens ;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu ! je le crois bien : c'est votre Secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur ? et quel nouveau mystère...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris ; qu'il vienne.
(*A un Laquais.*)
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE.

(*A Valère.*) (*A Cléon.*)

Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à Monsieur, même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point.
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime,
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave; on me mandoit que non.

SCÈNE IX.

LISETTE, GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALERE, FLORISE, CHLOÉ.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? Et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère;
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-tems fâcheux!

CLÉON.

Comment! malgré mon ordre, il étoit en ces lieux!
Je veux de ce frippon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de complimens; Frontin vous en dispense.
Il peut bien, par hasard, avoir l'air d'un frippon,
Mais dans le fond, il est fort honnête garçon;
(*Montrant Valère.*)
Il vous quitte, d'ailleurs, et Monsieur en ordonne:
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre Procureur vous auriez cru remis:
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit: j'en sais tout le mystère.

CLÉON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frère.
Vous connoissez la main de Monsieur; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire! corbleu!... voilà donc de vos œuvres!

Ah ! Monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois.
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de Madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise.
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je crois,
Pour prendre ma revanche.

(*Il sort.*)

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh ! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère ;
Mais morbleu ! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit p ur vou
Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce auroit Valèr
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déjà dit) un conseil ennemi...

GÉRONTE.

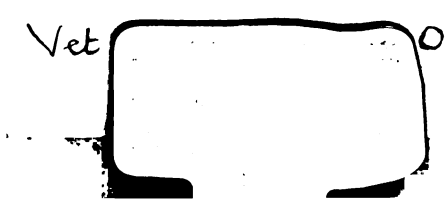
(*A Valère.*) (*A Ariste.*)
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles,
Malgré tout le succès de l'esprit des méchans,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens

FIN.

73742502

FROM THE LIBRARY OF

FRANK ALWYN TAYLOR

STUDENT OF CHRIST CHURCH

1922–1960